

DECISION / DEREGAGEMENT
200E06 (8)

SITE PILOTE

Bienvenue à flangy.gvw

EQUIPEMENT DES LOCAUX

DEFINITION DES BESOINS (M) DEMANDE A USE (M)

PLAN DE CABLAGE

2700V06 (M) DEMANDE ARRETEE (M)

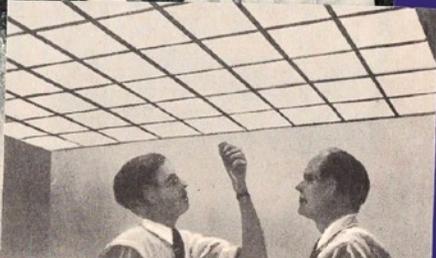
EQUIPEMENT USE

2700V06 (M)

2700V06 (M)

PREPARATION SOFTS ET DONNEES DE TEST (C) USE (M)

PREPARATION 8000 (M) PREPARATION SUPERIEURE USE (M)



Yves Charmont

TESTS QUALIFICATION 3276 ARRETEE (M) USE (M)

06.10.807 (M)

TRANSFERTS PASTEUR -> MIRABEAU (M)

06.10.807 (M)

TOP
INTERNATIONAL

SIT
PILOTE

Ce feuilleton prospectif de l'été 2020 nous emmène dans le quotidien d'un dircom du futur, dans un service public sous tension, aux frontières digitales imprécises.

Toute homonymie, toute ressemblance avec des personnages actuels ou ayant existé serait purement fortuite.
Illustrations : collages de l'auteur.

Droits réservés © Yves Charmont - Juillet 2020
Ces textes ont été corrigés par Stéphanie Hourcade.

Préambule

L'idée de cette fantaisie estivale est née lors du déconfinement, en juin 2020, alors que nous lisons et produisons beaucoup de textes à propos des conséquences de cette pandémie Covid-19 sur la société, les usages, la culture et nos pratiques en communication publique.

Le monde d'après, ou le monde de demain, se sont retrouvés rapidement être l'horizon commun de nos réflexions, de façon sans doute excessive. Mais comment savoir, alors que la crise déferle encore sur nous, ce qu'il en restera dans les années à venir ? Plusieurs voix se sont fait entendre, pariant sur tel ou tel effet, s'appuyant sur une opinion ou une lecture personnelle. D'autres ont joué au jeu de la projection, de la futurologie. Débouchant sur des dystopies ou des utopies, selon.

Mais l'été, et la décompensation post-pandémie, faisaient plutôt naître une envie de vagabondage, d'aération, de légèreté. Et si, au lieu de proposer un article sentencieux sur les leçons pro de ce premier semestre 2020, on laissait une libre imagination s'envoler, sans prétention, juste portée par les courants ascendants déclenchés par les remous du coronavirus ?

Et la silhouette de cette cité imaginaire, ainsi que son double numérique, commençaient à se dessiner au bout de la page...



#1 - Uno conductro

#1 - *Uno conductro*

La porte de la cuisine claque. Liévin sort visiblement énervé et bouscule sa sœur.

— T'es taré ? lui lance-t-elle.

Il ne répond rien et passe devant son père sans le regarder. L'ambiance est pesante ce matin.

Mourad entre dans la cuisine et découvre sa femme en mode « Cocotte-Minute », les deux mains posées sur le rebord de l'évier, les yeux fixant le plafond.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-il d'un ton mal assuré.

Il sait naturellement qu'il vient de rater un épisode et que, quelle que soit la manière de demander, il aura droit à sa part. C'est normal, dans un couple, il faut que les vases communiquent et que le trop-plein se répartisse ! Marianne se retourne et commence.

— Ton fils avait « oublié » de parler d'une convocation dans le bureau du CPE du lycée. Elle était dans l'espace numérique de travail, mais notre accès parent ne marche plus depuis qu'on a changé nos codes. Voilà. T'as bien dû recevoir une alerte SMS ?

— Euh...

— Voilà, alors on passe pour quoi ? Je te le demande. Parce qu'on est convoqués aujourd'hui à 15 heures. En plus Liévin ne sait pas pourquoi... il est faux. C'est un faux jeton.

Il profite de toute cette confusion pour fuir. Et j’imagine que tu ne seras pas libre pour y aller ?

Mourad n’a pas besoin de réfléchir, non, c’est sûr, il a comité de rédaction tout l’après-midi.

— Ben non, pas aujourd’hui..., marmonne-t-il.

— Comme d’hab, ça change pas. Et c’est qui la bonne de service, hein ? La boniche en télétravail, toujours dispo pour s’occuper des contraintes de la maison. J’en ai marre d’être d’astreinte pour toute la famille parce que je suis « toujours disponible puisque je suis à la maison ». Et pour mon boulot, par contre, je vais m’arranger, c’est ça ?

— Je rentrerai plus tôt ! tente Mourad, cherchant la conciliation.

Marianne se tourne vers le frigo et range rageusement le beurre ultra-bio, puis sort à son tour avec fracas en ajoutant :

— Et tu feras le repas de ce soir, et pas à 21 heures, et sans gluten pour une fois !

Mourad rejoint le parking en sous-sol et active la barrière biométrique ; son véhicule s’avance en établissant la connexion. Dans sa poche, il ressent trois courtes vibrations et pose alors son pouce sur la vitre. La porte s’ouvre côté conducteur. L’HycX est impressionnante, c’est une des rares berlines qui parcourt encore les milieux urbains. Par contre, elle laisse toujours des flaques d’eau quand elle reste longtemps au même endroit. *Cette pile à hydrogène donne autant l’impression de fuir que ma vieille Peugeot*, se dit avec amusement Mourad. Comme tous les véhicules non partagés, elle leur coûte cher, mais il compense cette charge en participant au programme indemnisé d’adaptation de la solution de déplacement OuiModal. Il a été admis dans ce protocole d’essai sur les conseils d’une adjointe, Sonia Lachaume, qui l’a mis en place avec la plate-forme Oui. C’est une chance pour Flangy de servir de terrain d’essai pour cette solution initialement développée pour les grandes métropoles. Avant de rouler, Mourad fait le point sur son statut « test du jour » et

coche diverses cases sur l'écran tactile : guidage OK, parcours temporisé OK, suggestions commerciales OK, messages citoyens OK, covoiturage moyen OK, véhicule neutre OK, nettoyage OK, test alcoolémie... Mourad souffle dans un tuyau... OK. Une petite musique retentit dans l'habitacle et une voix s'adresse à lui :

— *Vous allez à l'hôtel de ville ?*

— Oui.

— *Nous avons opté pour la place de stationnement EHI4 rue de la République, à 150 mètres de votre destination. Elle est réservée jusqu'à 18 heures. Il vous en coûtera 25 euros. Est-ce que vous validez ?*

— Oui, répond machinalement Mourad qui, de toute façon, n'aura pas à payer.

Le stationnement est pris en charge pendant l'essai. Sinon il rallierait le parking souterrain où il a un abonnement. Mais il doit tester les solutions de foisonnement des places sur la voie publique et les fonctions de conduite assistée sur des itinéraires temporisés. Il est prêt. Il l'indique à l'HycX qui démarre lentement. Les portes du parking s'ouvrent devant elle, Mourad suit la consigne « roulez au pas » qui s'affiche sur son pare-brise.

En arrivant à l'embranchement sur la voie publique, il s'arrête et attend les consignes. Dans ce mode assisté, c'est OuiModal qui détermine les directions, la vitesse et les arrêts. Mourad ne doit pas y déroger (après trois infractions, il perdrait son statut de conducteur agréé). En se conformant à l'itinéraire et à l'allure, il a la garantie de bénéficier de la fluidité maximum, compte tenu du trafic. Ce système, obligatoire dans les grandes agglomérations, est assez contraignant. Il lui est arrivé de rouler ainsi à 20 km/h sur le périphérique de Toulouse pendant une heure ! Mais à vitesse constante, régulée par les radars des systèmes de bord des véhicules de la file.

— *Vous arriverez à destination dans 23 minutes. Sur notre itinéraire vous verrez la cathédrale, les nouvelles plan-*

tations du cours Émile-Zola ainsi que trois suggestions gastronomiques et de loisirs. Vous pouvez prendre à droite !

Mourad s'exécute. « Vous pouvez » signifie plutôt « vous devez » ! Car le système est assez peu tolérant avec les écarts ! Ce qui lui a d'ailleurs posé plusieurs fois problème sur des voies en travaux ou en présence d'obstacles comme les camions de livraison. Pour autant, comme cela fait partie du test auquel il participe, il doit vraiment être scrupuleux sur ce point. Devant lui, dans la lumière d'un matin clair, Flangy se dévoile rue après rue. Après son quartier, fait de hautes résidences uniformément végétalisées, aux ruptures de formes savamment orchestrées, succèdent des bâtiments banals et grisonnants, des entrepôts, des hangars, de petits immeubles d'habitation entrecoupés de quelques moyennes surfaces commerciales décrépites. Le temps semble s'être arrêté dans ces faubourgs interminables qui continuent de ceinturer toutes les villes. OuiModal fait ralentir l'allure et impose bientôt un arrêt sur la zone de temporisation du Mas-Guillot. Entouré de quelques autres véhicules (ils sont peu à faire partie des essais), Mourad écoute la radio. L'invitée du jour, Marlène Schiappa, revient sur son long parcours et son récent changement de positionnement : « Je crois que je ne pouvais plus rester sourde à l'appel au secours des territoires. »

— *Nous allons redémarrer et changer de direction.*

Mais c'est l'HycX qui vient de parler, enchaînant de façon amusante après l'ancienne Première ministre.

Le nouvel itinéraire évite le centre et longe les quais. Mourad continue de suivre machinalement les indications. D'un coup, une musique couvre les voix de la radio, le message provient du système OuiModal : « Cette semaine, un verre à eau collector offert avec le menu BigVeg ! »

Une flèche apparaît sur la vitre avant gauche de la voiture, indiquant le site qui pratique cette promotion. La voix poursuit en citant la marque, les horaires et les conditions d'accès puis ajoute : « Commandez votre menu pour midi

dès maintenant en disant “BigVeg” ! Vous serez connecté avec le terminal de réservation. »

Mourad se dit qu’il fera un retour sur les options commerciales, car la Ville, en coproduisant l’interface OuiModal pour Flangy, avait expressément demandé que les fast-foods soient bannis du système, sur les recommandations du conseil citoyen de la transition. Si l’option de guidage avec les messages commerciaux n’est pas obligatoire, beaucoup de gens l’activent car elle diminue fortement les coûts d’abonnement à OuiModal. Et la Ville souhaite pouvoir maîtriser un peu mieux l’image que les visiteurs retiennent d’elle en la parcourant. D’ailleurs voici le parc des Lices, c’est l’occasion d’écouter le nouveau message public sur l’embellissement climato-adaptatif : « Ici, la Ville conduit un programme de remplacement progressif des hêtres et épicéas en introduisant des eucalyptus, des chênes verts et des sapins de Bornmuller. Avec l’ONF et dans le cadre de l’opération “îlots d’avenir 2”, Flangy contribue à la mutation de la flore et de la faune régionale. »

Mais le message est à peine fini qu’un voyant vert s’allume : « *Vous êtes sollicité pour un covoiturage.* »

Une photo de profil apparaît sur l’écran, une jeune femme souriante. Mourad valide. Il n’a droit qu’à un refus par jour. La voix le guide vers un stationnement dans la zone de transfert sud-est, juste à l’angle du parc des Lices et des quais. L’espace n’est pas très grand, il s’agit surtout d’une voie entourée de trottoirs. À peine Mourad s’arrête-t-il que sa voiture se met à clignoter en vert, à l’avant, à l’arrière et le long des lignes des portières. Une femme est bien là, avec un enfant, elle porte un voile intégral. Elle pose son pouce sur la vitre et deux portières s’ouvrent. Elle monte à l’avant et son fils à l’arrière :

— Bonjour ! lance-elle en découvrant son visage devant la caméra de bord.

— Bonjour, répond Mourad en regardant de l’autre côté.

Il ne veut pas la gêner pendant qu'elle se soumet au contrôle intérieur.

Mourad démarre et jette un œil au gamin qui se cale contre la portière, les yeux dans le vide. La radio continue de diffuser les sujets du jour : « Au Moyen-Orient la situation est plus tendue que jamais. À Jérusalem-Est, une marche pour la sécurité se prépare dans une ambiance survoltée. “Les menaces de l'eCalifat pèsent sur nous”, précise le maire, il dénonce... »

— Ce n'est pas une voiture neutre, lance la passagère en rajustant son voile.

— Pardon ? répond Mourad, étonné. Mais c'est France Inter !

— Oui, justement, c'est un média gouvernemental, c'est la voix de la France, donc pas un média neutre selon le standard WorldMedia.

« ... notre capitale est directement menacée », reprend la radio, où le commentateur annonce une déclaration du ministre français des Affaires étrangères : « Nous sommes tous des colons de Jérusalem-Est... »

Mourad et sa passagère échangent un bref regard. Il éteint la radio. La situation est compliquée et il n'a pas envie de débattre avec elle. D'autant qu'au final elle pourrait bien signaler le fait en commentaire dans son rapport pour l'essai OuiModal auquel elle participe aussi.

— Vous allez au travail ? demande-t-elle.

— Oui, je bosse à la mairie.

— Ah oui ? Alors bravo pour les nouveaux aménagements. On vit beaucoup mieux la ville avec toutes ces artères piétonnes, dit-elle en tournant son visage vers l'avant.

La voiture s'arrête justement au niveau de la première enceinte douce. Un long défilé de vélos passe devant eux. Mourad redémarre et emprunte la voie réservée aux automobiles. Il avance lentement, marquant de nombreux arrêts. Puis il est dirigé sur la voie du tram où il devient solidaire d'une rame qui le guide automatiquement jusqu'à l'arrêt

Centre-Dauphine. La HycX se comporte comme un wagon, suivant à deux mètres le transport en commun, relié numériquement à lui pour son pilotage. La passagère et son fils descendent à l'arrêt du tram. Beaucoup de passants les fixent, ils ne sont pas encore habitués à ces trajets combinés organisés par la plate-forme. Mourad repart et est dirigé rue de la République où il retrouve une circulation normale. Il se gare sur les stationnements en épis. La place EH14 clignote. Mourad éteint sa voiture juste après avoir à nouveau coché des cases sur son écran, puis sort. Il respire un grand coup, l'air est encore frais, un léger parfum floral l'envahit. Il se dégourdit un peu les jambes en profitant du calme du centre ville. C'est reposant.

8 h 45, Mourad pointe en passant le portique de l'hôtel de ville. Un bip pour l'entrée. Deux bips pour la sortie. Depuis que le système de sécurité est en place, il sert aussi pour la gestion des horaires de travail. Cela pose d'ailleurs pas mal de problèmes pour l'encadrement parce que lorsqu'on dépasse le maximum hebdomadaire, c'est cinq bips courts, accès refusé, et on doit retourner travailler à la maison ; c'est souvent un problème quand ce n'est pas anticipé. Il passe devant l'accueil général et salue l'équipe. Aujourd'hui c'est tout sourires. Depuis que l'on a réinstallé l'Hygiaphone le mois dernier, Cindy est à nouveau protégée du courant d'air de la porte. Et sa bonne humeur déteint sur tout le *front office*. Un petit coup d'œil sur le présentoir des publications de la Ville, il est à jour et bien rangé. Mourad resterait bien bavarder un peu. Quand Cindy est positive, c'est l'occasion de prendre un peu le pouls citoyen de Flangy. Elle voit, elle entend tout. Elle reçoit aussi pas mal de remarques de visiteurs agressifs. C'est un peu la grenouille de la Ville, qui sent la météo citoyenne !

Cindy se tourne vers le standard et interpelle le nouveau : « Moussa ! Je te présente notre directeur de la communication, Mourad Merlozzi. »

Mourad le salue de la main mais ne s'attarde pas, il doit faire le point avec l'e-management. Il grimpe l'escalier de service pour aller directement en salle de veille. Là, Emma, la community manager, l'attend en compagnie de son collègue d'astreinte numérique, rattaché à la Direction des services informatiques, la DSI. Mourad leur propose un café. Il a besoin de cinq minutes pour vérifier sa messagerie SecureF. Il tapote ses poches. *Mince*, se dit-il, il a encore oublié ses smart glasses ! Il s'approche de la machine à café en grains équitable. Emma, qui a repéré son geste, s'approche :

— Je vous passe les miennes ?

— Non merci, le temps de les synchroniser... j'aurai déjà lu mes messages sur mon portable.

Il sort son smartphone de la poche intérieure de sa veste. Il est sale à force de traîner sans être utilisé. Tous les échanges de Mourad passent par lui, mais soit avec les lunettes, soit avec l'assistant de sa voiture ou les assistants des bureaux nomades. Les smart glasses étant interdites au volant, il ne s'est pas aperçu de leur absence. Il a dû les laisser sur le meuble de l'entrée, à la maison. Mourad n'aime pas être bousculé, comme ce matin. C'est toute une histoire de partir pour la journée et il n'est pas rare qu'il revienne parce qu'il a oublié ceci ou cela. Entre le commodo de ses lunettes, ses cartes, les contrôles d'accès biométriques ou les vérifications pour les livraisons... Il a l'impression de quitter Fort Knox ! Il est plutôt heureux d'avoir trouvé cet appartement dans la résidence confinée Chlorophylle. Le must à Flangy. Mais les systèmes de régulation et de contrôle sont quand même assez contraignants. Et la routine du matin ressemble plus à une check-list sur le tarmac de Roissy qu'à un départ, serviette et ordi-clavier sous le bras, pour une journée de bureau.

SecureF est presque vide, juste un rappel statutaire concernant ses congés et son décompte d'aménagement et réduction du temps de travail (ARTT).

— Allons-y ! lance-t-il en reposant son téléphone sur la table.

— Nuit calme, répond laconiquement le type de la Direction des services informatiques. Le lot habituel de questions de proximité et de demandes pour les services de la Ville. Moins de cinquante demandes, toutes reroutées à 8 heures. Pas d’alerte. Il y a un début de buzz sur le nom du nouvel Ehpad. Du coup je te fais suivre les tickets, Emma !

Comme d’habitude, l’astreinte de la DSI se décharge des sujets qui ne sont pas traités automatiquement, se dit Mourad.

Emma consulte l’écran et prend acte sans enthousiasme :

— OK, merci ! Je vais les mettre dans le circuit des réponses aux citoyens et *checker* avec le *back-office*.

— Voilà les codes.

Le jeune informaticien s’éloigne. Depuis un an qu’il travaille comme webmestre à la DSI, il a changé. Il n’est plus aussi curieux, ouvert. Il a pris le pli et s’est vite rendu compte qu’il y a une barrière culturelle entre son service et la com. Et dire qu’il était venu en stage auprès d’Emma pour parler des méthodes de modération et de la lutte contre la violence dans la communication numérique. Pour lui, à l’époque, c’était le même métier, sauf que lui l’exerçait sur les réseaux sociaux internes et pro. *Mais il a dû se faire remettre sur les rails*, pense Mourad. Maintenant ce type ne gère que des process renseignés, applique des protocoles sans réfléchir et s’en remet aux algorithmes. Et tout ce qui sort du cadre est renvoyé ailleurs. Mourad médite en regardant la porte se refermer dans un petit bruit pneumatique. La salle de veille est sécurisée, hermétique, froide. Un peu comme les yeux d’Emma qui fixent Mourad. Il soutient son regard et soupire :

— Encore deux mois et nous aurons recruté ce ou cette collègue...

— S’il n’y a pas encore report pour cause sanitaire, le coupe-t-elle.

— Oui, j’allais le dire ! Laisse-moi finir s’il te plaît. C’est en bonne voie et on a de la chance que le poste soit créé chez nous. Ça va vraiment changer les choses, tu sais !

— Je suis épuisée. Ça fait deux ans que vous m’en parlez. Mes entretiens le montrent, je ne peux plus gérer tout ça toute seule.

Emma enchaîne en changeant légèrement de ton. Quelque chose lui prend la gorge et modifie imperceptiblement le timbre de sa voix.

— Là, encore, on ne parle que de cinquante demandes, mais je suis certaine qu’il y en a au moins la moitié qui reviendront en erreur de distribution. Je vais en avoir pour deux heures pour les faire passer à un service qui acceptera de les traiter. Et puis, forcément, quand on doit faire un vrai travail de modération, il n’y a que nous pour le faire. J’ai l’impression de bosser deux fois plus et pour quel salaire à la fin ? Le même !

Mourad opine de la tête, gravement. Elle a raison... et tort à la fois. Mais ce n’est pas le moment de discuter. Elle prend son tour d’astreinte réseaux sociaux et lui, il va justement gérer le recrutement qui doit la soulager.

— Je t’assure, Emma, que tu changeras de rythme et que l’arrivée du ou de la nouvelle community manager va vite se sentir, après un cycle de formation. Allez, ne sois pas découragée et n’hésite pas à me faire remonter par SecureF le compte-rendu du *back-office* s’il y a encore des déchets dans le traitement des demandes venant des réseaux sociaux. Tu te souviens du discours du DGS ?

— Oui, je sais. « On est en première ligne et l’ensemble des services doit nous soutenir ! »

Mourad pose sa main sur l’épaule d’Emma. Elle lui adresse un timide sourire. Ce n’est pas gagné. Elle ne lui a rien dit à propos de ses appréhensions. Mais il sait bien

qu'elle redoute par-dessus tout que la nouvelle recrue sur le second poste de community management soit en télétravail. Du personnel PFFI. La Direction des ressources et des risques humains en parle suffisamment. Flangy n'a pas atteint son quota de salariés en distanciel.

Mourad se rend au service com en passant par le palier. Et jette un œil sur l'écran d'informations dynamiques qui passe en boucle l'agenda des services pour la journée, les flashes de com interne et le retour en images sur les rencontres citoyennes de la semaine précédente. Il entre dans le bureau partagé de son service, il y retrouve deux chargés de com. Il reste deux postes libres et Mourad jette son dévolu sur celui qui est le plus proche de la fenêtre. Il synchronise son assistant numérique et repart faire le tour des popotes.

10 heures. C'est le moment de rejoindre la salle de réunion mixte, dans l'aile ouest. Grande salle aveugle, tout habillée de toiles brunes et anthracite. Le groupe de projection trône comme un lustre au milieu du plafond. C'est le cauchemar de l'intendance depuis deux ans. Il est extrêmement capricieux et demande d'avoir constamment des logiciels à jour.

Aujourd'hui c'est le premier rendu pour la campagne de marketing des nouveaux produits de l'office de tourisme sur Global Virtual World (dont le fameux module de visite multilingue de la cathédrale). Il en va ainsi depuis que la question de la promotion des contenus culturels et patrimoniaux du site virtuel flangy.gvw a été rattachée à la stratégie globale d'attractivité de la Ville.

La directrice de clientèle de l'agence Aatchum, Mélanie de Gibolin, est déjà là. Sur les sièges virtuels on attend la responsable des relations internationales et du tourisme, l'adjointe aux affaires économiques et numériques, la représentante du Conseil citoyen de la transition et le directeur général adjoint au développement (il est le seul membre de la DG PFFI-PFSA). Mourad s'installe et regarde la directrice clien-

tèle qui sourit imperturbablement en triturant son anneau de commande. Comme tous ses collègues, elle ne quittera jamais ses smart glasses. Ce qui énerve un peu Mourad. Le DGA prend la parole, sa voix sort des satellites sonores, enveloppante, artificiellement proche, son hologramme brille sur un siège vide, il se tourne vers les autres spectres :

— Mesdames les élues et chers collègues, bonjour.

Puis il se tourne vers Mélanie de Gibolin :

— Bienvenue à Flangy. Je suis impatient de découvrir votre travail.

— Merci monsieur le directeur général adjoint, merci à toutes et à tous de votre présence...

Mourad s’amuse de l’utilisation du mot « présence », alors que la majorité des participants ne sont pas là physiquement, bien qu’il existe des mots pour décrire avec précision l’état de présence relative qui prévaut aujourd’hui dans la plupart des réunions de ce type. Puis il suit l’exercice, l’enchaînement des préconisations, avec un certain détachement. Finalement, il se dit qu’il n’est pas plus présent que ceux qui sont là virtuellement.

Il retient mal une réaction de surprise lorsque la présentation sur l’écran dévoile les mots « belle rencontre ». Complètement éculé. *Cela fait plus de dix ans qu’on nous la ressort, cette « belle rencontre », avec de « belles personnes » pour vivre une « belle histoire »*, se dit-il. Il est déçu, malgré la création graphique intelligente et le dispositif multimédia plutôt complet. Il sait, vu le contexte, que la créa sera validée. Il pose tout de même une question sur le ciblage. Le directeur technique de l’agence entre en scène dans un halo bleuâtre et lui décrit avec talent les process qui partent d’un croisement du big data, des données utilisateurs, des profils avatars et des scores par visiteurs. Bref, cela semble béton. Le couplage entre les affichages sur GVW et dans les mobiliers intelligents de la Ville sont plutôt malins. Mourad se dit qu’il faudra s’en inspirer pour le reste de sa com. La suite de la réunion n’est pas captivante. Mourad s’amuse quand il

s'aperçoit que Mélanie de Gibolin cligne frénétiquement des yeux. Elle doit avoir des difficultés avec son interface en mode présentation qui semble dérailler et qui lui projette certainement des préviews agressives sur ses lunettes ! Elle a du mal à encaisser ces flashes tout en continuant le déroulé de la présentation.

Et voici les résultats du testing virtuel instantané sur un panel connecté : ça marche. « Ça matche », comme elle précise. La messe est donc dite, va pour une « belle rencontre » croisée avec « cathédrale virtuelle » (ce qui devient au cours de l'animation : une rencontre virtuelle dans une belle cathédrale).

Mourad s'éclipse rapidement, il est déjà 11 heures, il doit filer à la DRRH pour boucler le recrutement sur le second poste de community manager. Il cherche le bureau partagé de cette réunion... Ce n'est pas Hector Berlioz, ni Johnny Halliday. « *Belle idée* » de proposer de choisir les noms par vote interne ! pense-t-il. Ah, voilà, C'est dans Alain Souchon. Le dircom fait glisser la porte coulissante et signe le registre ainsi que les conditions générales d'utilisation. Bertrand Cocq et Lauriane Ziegler du cabinet de la maire sont déjà là. C'est la directrice adjointe qui les reçoit. Elle commence très vite son brief, certainement pour éviter que Mourad ne ressorte son laïus sur la nécessité d'investir dans le présentiel afin de faire face, etc. Elle le connaît, tout le monde le connaît. Elle sait que ce n'est pas l'expression d'un attachement à l'ancien modèle, ni une réticence face aux nouveaux outils de gestion de projet et de coproduction. Il en a mis en œuvre depuis des années et la com dans son ensemble est plutôt en avance de ce point de vue, pour la gestion du dialogue citoyen ou le développement de projets avec de nombreux partenaires. Mais le délégué à l'accompagnement de la transition est intraitable et les prochains recrutements devront être majoritairement effectués avec des agents

PFFI-PFSA. Et elle doit faire acter rapidement le recrutement en télétravail prioritaire.

— Nous avons de beaux profils, dit-elle avec un ton totalement insincère.

Certainement de « belles personnes », se dit Mourad qui prend un air visiblement trop narquois pour le goût de Bertrand Cocq.

— Écoutez monsieur Merlozzi, vous commencez à dépasser les bornes.

La voix du chef de cabinet tranche l'air. Mourad en a le souffle coupé. Il n'avait pas prévu de renouveler ses demandes pour du présentiel. Mais visiblement tout le monde avait prévu de le faire plier. La directrice adjointe des RRH prend un air contrit. Elle le fait bien, l'air contrit. C'est d'ailleurs un peu toujours le même : pour les entretiens de régulation, les procédures de licenciement, les questions de non-avancement... Lauriane fixe Mourad avec fermeté. Comme s'ils n'avaient pas suffisamment de complicité pour dépasser ce genre de cinéma interne. Le chef de cab continue sa charge :

— La com doit montrer l'exemple et pas passer son temps à donner des leçons. J'ai personnellement bataillé pour que ce poste soit créé à la com et pas à la Direction des services informatiques...

En fait c'est le premier adjoint qui, en réunion de bureau, avait largement compris les mises en garde de Mourad sur l'inefficacité d'une modération technique des réseaux sociaux, sans connaissance du projet municipal et sans responsabilité vis-à-vis de l'opinion publique. Mais Bertrand Cocq avait à son tour senti le piège et avait pris, c'est vrai, les choses en main. Mourad encaisse et baisse les yeux.

— Alors il va falloir mettre de côté je ne sais quelle ambition mal placée et arrêter cette insolence vis-à-vis des RRH, qui font un travail remarquable.

La sortie de Bertrand Cocq est violente. Vieux briscard de la fonction publique, il a rejoint la toute nouvelle maire, as-

sez inexpérimentée, pour assurer un relais difficile à établir avec l'administration municipale. Il s'en charge avec constance, toujours de façon feutrée. Le fait qu'il se lâche aujourd'hui est assez surprenant. D'ailleurs plus personne ne bronche, Mourad est séché et ne sait pas comment réagir. Cette remise en place aurait un sens venant du directeur général des services, mais venant du cabinet du maire, c'est vexant. D'autant que Mourad agit de façon loyale envers les élus, bien plus que la plupart des autres directeurs de service. Il y a un loup.

— Reprenons, lance le chef de cab en direction de « la contrite ».

— Vous avez les CV virtuels des trois candidats et candidates, enchaîne-t-elle. Je vous propose d'interroger leurs avatars.

L'assemblée agréée et se tourne vers l'écran où trois personnages apparaissent en attente, comme lorsque l'on doit constituer une équipe de foot dans Fifa 30. Chacun dans la salle se fend d'une ou deux questions sur le parcours ou les motivations et, tour à tour, les avatars se détachent, s'animent sous forme holographique et y répondent au travers de séquences préenregistrées combinées à partir de mots-clés. Un curseur de compatibilité évolue sur le côté gauche de l'écran. Un candidat sort du lot, son ranking est excellent, comme le note la directrice adjointe des RRH. Mourad se mord les lèvres, car il repense à la dernière réunion d'équipe. Plusieurs collègues avaient ironisé sur le fait qu'Emma était la seule « e-manageuse » des collectivités de la région ; que le webmastering et globalement les métiers du web restaient masculins. Mais il s'interdit de parler. De toute façon ce recrutement lui échappe et même s'il devra manager ce nouvel élément, il doit se taire. En vingt-deux minutes, le choix est fait. Lauriane fait signe à Mourad en sortant. Ils se retrouvent près de l'escalier B.

— Bertrand... il a été un peu sec, mais ça n'a rien à voir avec toi. En fait, il n'en peut plus du commissaire à la transi-

tion et des stratégies d'évitement des services. Il fallait qu'un chef de service reçoive. Autant que ce soit un fidèle, pour faire de l'effet sans qu'il n'y ait de suite ! ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

Puis elle s'esquive avec élégance, laissant le dircom à son amertume. Il se dit que, malgré l'heure, il va avoir du mal à manger. En fait, il n'aime pas ces intrigues. Et même quand il en capte un peu les règles, il n'aime pas jouer à ce jeu. Alors si en plus elles lui échappent...

— C'est l'heure de grimper à la cafét !

Trois collègues le dépassent et lui font signe. Il les rejoint et passe le sas biométrique. Ses besoins nutritionnels sont importants et on lui propose une composition adaptée : des salsifis ! Il récupère son plateau hermétique et rejoint la partie ouest de la terrasse. C'est là que se retrouvent la plupart des jeunes et des personnes de son service. Juste en face des ruches.

— Toi aussi t'as des salsifis ! lui lance Marlène.

— Oui, si tu savais comme ça me rappelle la cantine de mon collègue dans les années 90. C'était pas bio, ni locavore, mais c'était aussi dégueulasse ! lui répond Mourad.

Elle rit avec insouciance. Il adore quand elle rit. Il regarde vite ailleurs, se détourne, pose ses affaires et salue les présents.

— Assieds-toi à *le* table, prends *un* place ! lance, espiègle, Corentin, le nouveau de l'urbanisme.

— Moi je ne m'y ferai jamais, rétorque sa voisine, en s'emparant du broc de jus de carotte.

— #antineutre ! rétorque Corentin.

— Oh ça va, je ne suis pas contre le changement. C'est juste que je vais avoir du mal. Je ne comprends pas pourquoi on doit tout modifier, alors qu'il suffisait de créer un genre neutre !

— Mais c'est exactement ce que l'Académie veut faire...

— Tu parles. Non mais attends, ils ont tout transformé au masculin et ensuite ils disent que c'est le neutre. Et après on va créer un genre masculin avec des « o » que personne n'utilisera. C'est trop facile !

Laora entre dans la conversation :

— Tu mélanges tout, Marie-Jérôme, il y a deux choses : d'abord ils ont décidé de soutenir le projet de changement de règle le plus évident pour tous les spécialistes, et c'est déjà un grand pas en avant que l'Académie française se saisisse de cette question...

— C'est vrai, acquiesce Mourad, on va enfin la prendre à bras-le-corps et en finir avec l'injustice d'une langue qui défavorise les femmes.

— ... et ils ont décidé de neutraliser la forme la plus courante. Donc : un conducteur devient neutre. Cela peut être un homme comme une femme. On recrute un conducteur, sans avoir à préciser. Mais si on désigne une femme, c'est une conductrice. Et si on désigne un homme c'est uno conductro. Un, une, uno. Le, la, lo.

— C'est plutôt intelligent d'avoir décidé de revenir à une forme neutre, comme en latin, ou en allemand, précise Anthonin, les yeux tournés vers Marie-Jérôme.

— Mais c'est quand même une manière de contourner la difficulté ! Comme on parlait tout le temps au masculin, eh bien on continuera ! reprend cette dernière.

— Parce que tu penses que la création d'un neutre qui serait différent, en gardant le masculin tel quel, ce serait mieux ? renchérit Marlène.

— Moi je pense que, du coup, on aurait continué à parler majoritairement au masculin, affirme Mourad.

Laora continue :

— Et ensuite, ils proposent de neutraliser l'ensemble des noms des objets. Il n'y a aucune raison pour qu'on dise une voiture et un vélo. Avec la réforme, tout serait neutre.

— Et la peur, le silence, la beauté, c'est des objets ? se révolte Marie-Jérôme.

— Oh ! *Ton* beauté me fait tomber de *mon* chaise, ironise Corentin.

— T'es lourd, reçoit-il en retour.

— Détends-toi, Marie-Jéromine, lui dit Marlène en regardant alternativement ses yeux, sa bouche, ses cheveux bouclés...

Elle aime voir son visage s'animer, réagir, exprimer quelque chose. Elle aime bien. Et poursuit :

— Je suis sûre que ce sera difficile. Tu as raison de le dire. Moi je crois qu'il ne faut pas se voiler *le* face.

Marlène marque une pause.

— Mais imagine les enfants qui vont baigner dans cette réforme, à l'école, avec des *eBooks* corrigés, avec l'ensemble des films doublés en néo-français... pour eux ce sera beaucoup plus facile et dans une génération – une génération c'est vingt-cinq ans –, ce sera fait. Moi je n'ai pas peur.

Elle fixe intensément Marie-Jéromine qui repose son verre. Cette dernière ne détourne pas le regard. Elle apprécie le ton de Marlène. Cette douceur et en même temps cette assurance. « Je n'ai pas peur », la phrase résonne encore à ses oreilles. De son côté Corentin se prépare à capter l'attention de la table, mais Mourad lui brûle la politesse :

— Et c'est un sacré chantier qui nous attendra si l'Académie va au bout et que la réforme entre en application. Je pense que beaucoup d'étrangers qui butent généralement sur le genre des objets seront soulagés. Mais ce seront les seuls, il faudra faire de la pédagogie, bien accompagner la mise en pratique mais surtout toujours rappeler pourquoi on le fait. Parce que c'est ça l'important. On en finira enfin avec l'inégalité des mots genrés, comme un coureur/une coureuse...

— Mais là pour le coup cela ne changera rien ! note Laura.

— Oui, c'est possible, poursuit Mourad, mais vous voyez ce que je veux dire. Toutes les professions seront neutralisées, tu passes devant un juge, avec un avocat. Et voilà ! Ça pourra être des hommes comme des femmes. Et si tu veux

préciser, tu peux dire que tu passes devant une juge, avec uno avvocato ou uno juge avec une avocate. Je suis sûr qu'on pourra au moins trouver une zone de confort en restant dans le neutre. Et cette fois-ci ce sera valable à l'oral comme à l'écrit, ce qui était un vrai problème pour l'écriture inclusive !

— Je te trouve très engagé, alors que c'est toi qui aurais le plus d'efforts à faire dans ton travail au quotidien, souligne Marlène avant d'ajouter, pétillante, c'est cool !

Mourad marmonne une sorte de remerciement, puis se concentre sur ses salsifis. Le repas navigue au gré des sujets pro et perso, comme il vogue d'une assiette de choux à une coupe de fruits. Et c'est une bonne chose, chacun picore, glane, un verre, un verbe. La température fraîche de la terrasse n'est pas un obstacle à la convivialité.

Mourad nettoie sa place et amène son plateau au tri, suivi par Laora. Elle l'accompagne vers l'escalier.

— Dis donc, Mourad, t'es bien froid avec Marlène !

— Ah ?

— Mais oui elle est toute chouette, pleine d'enthousiasme et je crois qu'elle a beaucoup d'estime pour toi. Et toi, on dirait un ours !

— Ah bon !

Mourad prend l'escalier et esquive l'échange. Il sait très bien pourquoi il est comme ça. Marlène est la fille de Sonia Lachaume, adjointe aux affaires économiques et numériques. Une élue qui a de l'influence, y compris sur lui...

Le temps d'un café, quelques courriels, un œil sur l'actu et Mourad passe la porte de la rédaction multicanale. Surprise : Christine, la journaliste du service, est là !

— Mais je pensais que tu serais en visio ! lui dit-il, comprenant en même temps la pauvreté de son propos.

— Eh bien je suis venue ! confirme Christine empruntant le même registre pour ne pas le blesser.

— Ça va ?

— Oui, comme ci comme ça, j'ai un peu de mal en ce moment avec Sacha. Depuis qu'il va à l'école primaire, il est intenable, c'est une tornade. Alors quand il est là il occupe l'espace et quand il n'est pas là on passe notre temps à ranger. En plus son petit frère se sent délaissé... bref, je ne te cache pas que venir, c'est prendre un grand bol d'air !

— Je n'ai pas eu le temps de briefer la nouvelle...

— T'inquiète, Luna l'a fait, tout le monde a mis son masque, tout est propre, je ne suis pas en danger, détends-toi. Et du coup je suis passée aux RRH et j'ai actualisé mon dossier individuel de suivi sanitaire et social. Donc tu vois, je suis super prête pour le comité de rédaction du mensuel de la Ville !

— OK, alors on y va ? demande Mourad en se tournant vers Hugo, le vidéaste, et Nora, l'attachée de presse.

Retour à la salle de réunion mixte, prévue pour la visio avec Christine. De toute façon les contenus multimédias sont toujours mieux présentés dans cette salle. *Et le son est impeccable*, pense Mourad en entrant alors que l'équipe yoga créatif sort en ordre dispersé, une musique indienne avec du sitar et des percussions aux sonorités profondes remplit encore la pièce. Anne des affaires publiques s'excuse en coupant la liaison. La salle change de plan de lumière et se cale automatiquement sur le mode réunion moyenne avec prise de notes. Trois élus entrent d'un coup : la conseillère déléguée à l'information locale, l'adjoint à la culture et à l'identité locale et une conseillère municipale d'opposition. Lauriane l'accompagne d'ailleurs en lui parlant des tribunes d'expression dématérialisée. Mourad commence :

— On est plus nombreux que d'habitude, merci de votre présence. Vous avez reçu les suggestions issues de la veille web, les sujets proposés en interne, l'articulation avec le plan d'action municipal et les scores des mises en ligne en actu sur notre site web comme sur les réseaux sociaux. À moins qu'un élu ait un sujet à ajouter...

Mourad suspend son intervention en regardant du côté opposé de la table. Puis reprend :

— Je vous propose que l'on utilise la trame habituelle en commençant par le dossier central, qui devrait d'ailleurs faire la couverture ! C'est le premier anniversaire de flangy.gvw, notre ville virtuelle.

— Le papier, ce n'est pas l'idéal pour parler d'une création en trois dimensions, interactive et aussi grande que le vrai Flangy ! assène l'adjoint.

— Oui mais il faut penser à ceux qui ne savent ni ne peuvent s'y connecter, répond Lauriane. On doit rendre des comptes, d'abord parce que cela a représenté un gros investissement et ensuite parce que les partenaires le demandent.

— C'est vrai, Christian, ajoute la conseillère déléguée à l'information locale, tu sais que la CCI tient absolument à ce que l'on donne du relief à leur opération « Flangy toujours ouvert » !

S'ensuit une longue conversation sur l'aide importante versée sur des fonds spéciaux de soutien au commerce de proximité. La campagne en question n'enthousiasme pas Mourad, car il redoute que flangy.gvw soit réduit à une enfilade d'échoppes virtuelles. Pour couronner le tout il est expressément demandé à la communication de relayer également le message de la CCI sur le mobilier intelligent, si possible avec des variations selon les lieux et les heures. Un travail de programmation qui va demander beaucoup de temps.

Bref, après une demi-heure, le cadre du dossier central est fixé, les sujets listés, la réunion continue avec d'autres articles majeurs. Et le suivant n'est pas simple. Lauriane en dit quelques mots :

— Nous avons des relations étroites avec la Direcct et nous avons décidé ensemble de mettre en débat, ici, chez nous, la question du travail dédoublé. Il apparaît que c'est un phénomène qui s'est très largement étendu et qui touche maintenant toutes les couches de la population. Notre magazine doit pouvoir aborder le sujet dès maintenant et y revenir

régulièrement. Qu'est-ce que vous proposeriez comme approche ? demande-t-elle en se tournant vers Christine et Mourad.

— Il faut sans doute éviter le rappel moralisateur et montrer avec des témoignages le préjudice que cela occasionne, répond ce dernier. Le travail dédoublé est encore vu par beaucoup comme une solidarité familiale, pas comme du travail non déclaré.

L'adjoint à la culture et à l'identité locale demande la parole et s'éclaircit la voix :

— Oui, enfin, il ne faut pas non plus tomber dans l'angélisme. Moi je peux vous dire qu'il y a des pratiques collectives, qui d'ailleurs se font dans des communautés très solidaires, et qui arrivent à faire travailler jusqu'à trois personnes sur un même poste de télétravail. Cela devient une industrie. On connaît bien les effets pervers du système ; alors je pense qu'on peut éveiller les consciences ! Et d'ailleurs on m'a rapporté que même dans les services de la Ville il y a des soupçons. Vous voyez le genre, tu m'aides pour ceci et moi je t'aide pour cela, on met le paquet pour épater la galerie pendant deux jours et après on ne fout plus rien de la semaine !

Lauriane s'étrangle, Mourad intervient :

— En l'occurrence, nous n'allons pas parler d'éventuels problèmes internes dans une publication externe. De plus, monsieur, il nous faudra être très prudents sur d'éventuelles diffamations. Il y a des rumeurs et des faits. Nous devons faire le tri et plus parler des dégâts du dédoublement, y compris pour les familles, et je pense au travail des enfants naturellement.

Pendant que le dircom essaie de trouver un terrain d'entente, Lauriane regarde Christine. Cette dernière est très affectée. Il y a peu de postes en mairie qui pourraient faire l'objet de ce type de détournement. Très peu. Et le sien est particulièrement visé, puisque son compagnon, professeur de français, et elle sont tous deux PFFI avec télétravail priori-

taire. Lauriane essaie de signifier sa solidarité à Christine. L'adjoint continue d'argumenter en parlant des agents municipaux, sans doute sans savoir que l'un des profils victimes de cette délation mensongère se tient face à lui.

La réunion devient si pénible que Lauriane, soutenue par la conseillère déléguée à l'information locale, propose de reporter le sujet d'un mois afin de mieux le préparer.

Autres sujets : l'inauguration de la première résidence confinée HLM de Flangy. Mourad réexplique le fonctionnement de ce genre d'immeuble, avec les espaces partagés, les prestations hygiène-santé et surtout les espaces de quarantaine :

— J'habite une résidence de ce genre. Dans chaque montée d'escalier, c'est-à-dire pour sept appartements, nous disposons d'une salle équipée d'une entrée séparée, qui permet, en cas de confinement, soit d'héberger temporairement des personnes en transit soit d'accueillir des locataires qui sont positifs au test viral et qui souhaitent se tenir en marge de leur foyer pendant quelques jours. Elle peut aussi servir de sas de livraison.

La réunion s'achève sur le projet de faire un retour en images sur les préparatifs du défilé des services publics qui, cette année, devrait être plus encadré (à cause des sifflets entendus le 14 Juillet dernier au passage de certains corps de métiers). Il sera sans doute plus facile de montrer l'ardeur des agents qui se préparent de longue date pour ce rendez-vous de la fierté du service public que de s'appuyer sur l'événement lui-même. D'autant que la conseillère d'opposition l'affirme :

— Un syndicat a prévu de faire un contre-défilé avec les professions mal représentées ou sous-payées. Ils appellent cela le défilé des relégués !

18 h 30, Mourad revient rapidement à la résidence Chlorophyllle. Il n'a pas pu téléphoner pour avoir des nouvelles du rendez-vous avec le CPE. Il monte rapidement à l'appar-

tement familial et pose ses affaires. Ah ! Ses smart glasses sont là, avec le commodo, sur le meuble d'entrée. Il met la bague de commande et prend la paire de lunettes. Marianne est là. Qui le fixe.

— Tu les mets à la maison maintenant ?

— Je les avais oubliées.

— Eh bien ce n'est pas le cas de Liévin. Notre cher fils ne les oublie pas. Il se les fait confisquer. Et je ne sais pas comment te raconter ça.

Sa voix déraile. Mourad se rapproche d'elle, la prend dans ses bras. Ensemble ils vont au salon et s'assoient. Mourad appelle son fils et lui demande de s'expliquer.

— Ben maman elle sait. M. Chanvert lui a tout dit.

Sa bouche pend. Ses yeux bâillent. Ou l'inverse. Liévin sait qu'il doit endurer les reproches de ses parents et faire preuve de résilience. Il va donc se tenir là, assis, avachi, amorphe, aphone et « à claquer » comme on lui dit dans ces cas-là.

Rien n'y fait. Il ne dira ni ne reconnaîtra rien.

— Il s'est fait gauler avec ses smart glasses en train de déshabiller virtuellement les filles de sa classe, et ses professeures, se lamente sa mère. Il avait téléchargé une appli illégale, Nude4You...

— C'est pas moi qui l'ai téléchargée, se défend Liévin.

— Tais-toi ! lui ordonne son père.

— C'est un truc du Darken, ajoute Marianne. Ça reconstruit des images en « 3D temps réel » plaquées sur les silhouettes et cela fait comme si la personne que tu regardes était réellement à poil. Et en plus ce débile a fait des clichés et des vidéos, c'est comme cela qu'il s'est fait pincer. J'ai honte. Il va aller en commission éducative. Tu te rends compte ? À la fin du lycée, pour le bac... Son dossier est foutu.

Mourad est affecté. Surtout par la peine de sa femme qui a dû affronter ce rendez-vous. Et parce qu'elle ne va pas très bien en ce moment. Liévin a vraiment mal choisi son jour.

Mourad le regarde avec une colère froide. Il n'écoute pas les quelques paroles qui sortent de sa bouche, protestant mollement : ce serait d'autres jeunes qui l'auraient mis au défi... Bref, Mourad l'expédie dans sa chambre avec quatorze jours de sobriété numérique. Liévin se retourne, les yeux écarquillés, la porte se referme sur son expression ridicule. Mourad pense en lui-même : *uno perverso*.



#2 - Conseil en vue

#2 - *Conseil en vue*

Le soir tombe sur la résidence Chlorophylle. Un ciel orangé brille encore à travers les fenêtres, se jouant des angles et des casquettes en métal placées par les architectes pour briser le soleil plombant de midi. Mais les feux bas d'un soleil de fin de journée se réfléchissent plus encore sur les façades en quinconces, illumine les surfaces brillantes et pénètre sous plusieurs angles dans la pièce principale, amenant une lumière cuivrée qui s'anime sur le plafond. Mourad contemple ce spectacle. Il ne bouge pas. Les minutes passent et les formes changent. Il est au fond d'une grotte artificielle et il se délecte des ombres chinoises parvenant du monde extérieur. Il est las. La journée a été fatigante à la mairie, longue et fastidieuse. Il a passé beaucoup de temps à revoir ses textes multi-formats avec Christine Astier, la journaliste. Heureusement qu'elle est aussi agile dans cette épreuve de rédaction. Elle lui a donné des trucs pour passer d'un style à l'autre. Quelle bonne idée cette référence à Raymond Queneau et à ses exercices ! Elle lui a montré qu'on pouvait trouver du plaisir à passer du « langage clair » au style « journalistique détaillé » en passant par le « neutre factuel » sans s'épuiser. Quelle contrainte tout de même. Mourad doit aujourd'hui réécrire l'ensemble des textes de description de l'institution, de ses actions comme de ses fonctions, en trois formats, dans le cadre du projet de refonte des contenus pour

l'intelligence artificielle. Lus ou écrits, ces contenus seront recombinaés pour les applications et les assistants en vingt langues ! Il a l'impression de devoir réécrire la Bible ! Il sourit en pensant que c'est bien une sorte de Bible auquel il contribue. Mais cette Bible sera digérée par une intelligence monstrueuse, qui grossit chaque fois qu'elle ingurgite des contenus. Une Bible qui va créer une divinité digitale. Les reflets du soleil couchant ondulent sur le plafond avec les vibrations de l'horizon. Mourad se dit que ce sera demain le cas de ce que nous percevrons : le fragment déformé d'une matrice omnisciente...

Il est seul parce que depuis plusieurs jours Marianne, sa femme, a élu domicile dans l'espace confiné de la résidence. Elle y a droit en tant que PFFI et le planning était libre. Situé au rez-de-chaussée, dans chaque montée d'escalier, les 110 mètres carrés de cet espace sont aménageables. C'est un espace « capable ». Grâce à des cloisons mobiles, on peut le transformer en dortoir, en cellules, en espace médicalisé, en sas géant, etc. La plupart du temps il est utilisé partiellement par l'une des sept familles de la cage d'escalier pour loger temporairement des amis. Il y a de quoi poser les valises et dormir. C'est plutôt spartiate, mais c'est propre et l'aspect dépouillé donne une ambiance zen. Plusieurs fois dans l'année, l'espace est entièrement ouvert et accueille des initiatives citoyennes ou des voisinades. La cogestion de l'espace se passe bien avec les moins de 40 ans qui sont fortement influencés par la culture collaborative. Ses voisins du dessus en sont l'exemple. Les Modrić sont très impliqués dans la gestion de l'espace confiné et la coproduction des événements. Leur altérité l'a toujours surpris et fait partie des éléments de son environnement qui nourrissent son optimisme. Il les considère comme les précurseurs d'une nouvelle société, moins individualistes, plus sociaux.

Un message fait briller les lunettes de réalité augmentée de Mourad. Il provient des Modrić justement ! En ajustant l'appareil sur son nez, Mourad appelle le contenu associé :

c'est le planning partagé de l'espace confiné mis à jour par eux. Marianne prolonge l'occupation partielle pour trois jours. Depuis la semaine dernière, et le clash avec leur fils Liévin, le couple bat de l'aile. Le statut viral de Marianne n'a rien à voir avec son isolement. Elle a pris ses affaires dans un élan de colère en lâchant d'une voix forte et cassante : « J'en peux plus de vous ; désolée Julieta, ma fille, c'est pas contre toi », puis elle est descendue au rez-de-chaussée « pour faire le point ». Depuis, l'appartement est calme. Trop calme. Liévin étant en quarantaine numérique, il fait le mort afin que chacun sente à quel point cette mesure le prive d'oxygène. Julieta est affectée par la discorde entre ses parents et se réfugie dans le monde virtuel. Elle fait malgré tout le lien avec sa mère. La revoilà justement, elle entre brusquement et pose quelques affaires dans la buanderie :

— Maman a prolongé jusqu'à lundi !

— Je sais, je viens d'avoir la notification, lui répond son père.

Il se retourne et voit la porte de la chambre de Julieta se refermer.

Mourad profite de la pénombre qui s'installe pour allumer le mur écran. Il accède au Global Virtual World, il synchronise ses lunettes et se lance dans une visite de flangy.gvw. Devant lui, les rues de sa ville s'éclairent dans un crépuscule qu'il peut voir par les fenêtres de son salon. Mourad aime par-dessus tout ce recouvrement entre monde virtuel et réel. Évidemment, dès que l'on change de fuseau horaire, pour aller ailleurs, cela ne marche plus. Mais quand on entre dans la réalité virtuelle du coin où l'on se trouve réellement, avec le rendu météo qui est très réaliste, on a l'impression de chausser des bottes de sept lieues et de bondir d'un coin à un autre de la ville, puis de se retrouver pieds nus sur son canapé. Mourad fait souvent un tour sur flangy.gvw parce que cela fait également partie de son boulot. Il actionne la fonction prise de notes avec enregistrement de

séquences et alimente ainsi son agenda pro du lendemain ! Il en profite pour pointer les contenus des panneaux virtuels, vérifier les accès publics et regarder ce qui s'est construit depuis sa dernière visite. Il ne manque jamais de jeter un œil aux événements virtuels, comme à la « galerie municipale d'art contemporain et de création locale » ou dans les quelques « arènes flangiennes » virtuelles. Quand il pénètre dans l'une de ces dernières, il ne rechigne pas à participer à des compétitions de NutsCars (il surprend souvent avec son *buggy* aux couleurs de Flangy) ou à des concours de création artistique. Il est très doué au stilet de lumière. « Si tu pouvais être aussi inventif dans la vie qu'avec ton stilet sur mon avatar », avait dit Marianne un jour où il avait retouché son image virtuelle, lui dessinant des lignes scintillantes.

En arrivant sur la place virtuelle de l'hôtel de ville, Mourad découvre un rassemblement citoyen. Il y a des centaines d'avatars qui s'y entassent. À tel point que GVW les positionne sur deux niveaux. Mourad a du mal à se mouvoir, il est inquiet. Cela ne ressemble pas à une ronde de l'eCalifat, il n'y a pas non plus de zombies virtuels. Rien de grave alors. Mais il n'arrive pas à avancer et il n'aime pas avoir ces avatars au-dessus de lui. Il étouffe. Il recule et prend par la rue de la République. Il s'éloigne un peu et passe devant des vitrines animées, la musique et les commentaires de vidéos commerciales couvrent bientôt le tumulte de la place qu'il laisse derrière lui. Il ne comprend pas ce qui s'y passe et va tenter d'entrer sur la place par le passage des Drapiers. Il tourne bientôt à gauche en direction du théâtre. Mourad manipule avec dextérité son commodo. De la main droite il fend l'espace et accélère, rue Robin, cours Chirac... Avec les doigts de la main gauche, il active les commandes de déplacement de l'anneau passé à l'annulaire de la main opposée. Cette dernière continue de fixer le cap et l'altitude. Il monte un peu pour survoler les arbres de la place de Brunhoff puis redescend rue des Pives. D'un coup il bloque son déplace-

ment. Une goutte de sueur descend le long de sa tempe. Il avait oublié.

À l'angle de la rue des Pives et de la place de Brunhoff se tient le bar de nuit *L'Éléphant mauve* à la réputation sulfureuse. Plusieurs fois placé au centre d'affaires de mœurs et de stupéfiants, il s'est racheté une conduite en fermant sa cave et en organisant des concerts publics sur sa terrasse et dans son espace virtuel. Mais la mairie a été alertée depuis plusieurs mois par le directeur départemental des sécurités publiques matérielles et virtuelles : l'établissement servirait de point d'entrée pour un puits numérique nommé « l'élément fauve » et des *escort girls* proposeraient dans le bar des services virtuel, semi-virtuel et plus encore. La direction générale de la Ville avait prévenu tous ses chefs de service : « Passez le moins possible devant cette porte. Sachant qu'une transaction peut se faire en quelques secondes, vous risquez d'apparaître dans le relevé des procédures et infractions du commissariat de police, que consulte chaque semaine la maire ! »

L'avatar de Mourad s'est arrêté à un mètre de la porte digitale de l'établissement ! Il recule un peu puis prend le trottoir opposé et avance rapidement. En deux secondes il est à l'angle ouest de la place de l'Hôtel-de-ville, il s'avance, il a plus d'espace. Il voit des drapeaux bleu-blanc-jaune. Il entend des slogans souverainistes, plusieurs avatars le croisent en criant et en clignotant. Il n'entend pas bien le discours qui vient d'une tribune au niveau supérieur. Il a beau chercher un canal audio plus clair, il n'y arrive pas à cause des avatars qu'il croise et qui se retournent bruyamment sur son passage. Mourad se retrouve bien malgré lui au centre de la place, il ne se sent pas très à l'aise dans cette foule assez bougeante. Il a l'habitude de passer un nez virtuel dans pas mal de rassemblements, mais là, emporté par son élan, il s'est retrouvé coincé. Il n'est pas très à l'aise car les collectifs bleu-blanc-jaune sont souvent versatiles et plutôt remontés contre tout ce qui représente l'administration publique. C'est en partie

avec leur appui qu'Andréa Valleton, la maire divers droite de Flangy, a été élue en 2026. Elle dit qu'elle n'a jamais fait partie de leurs collectifs, mais Lauriane, la dircab, a confié à Mourad que plusieurs parmi les proches de la maire en étaient. Il y a d'ailleurs eu une longue période d'état de grâce entre elle et eux. Cela lui a donné la force de bousculer l'administration municipale, de réorienter le budget et les moyens vers le service aux usagers en diminuant fortement le soutien à certaines associations (surtout dans la culture). Et puis, le temps passant, les collectifs ont pris un peu de distance, critiquant de plus en plus frontalement le projet municipal dans ses aspects déplacements urbains et au sujet de ses contraintes environnementales. Ce rassemblement semble avoir comme mot d'ordre « vigilance citoyenne à Flangy ». Mourad entend clairement un slogan qui dit « Andréa, on est là, ne nous oublie pas ! ». C'est très rythmé. Mourad compte les temps. C'est sur un 4/4, dont on accentue les trois premiers temps, puis...

— Dégage !

Un avatar s'est planté face à lui et hurle. Mourad retourne son avatar, une haie dense se forme devant lui. Les autres avatars le dévisagent. Certains commencent à changer de couleur. Mourad peine à se frayer un chemin, il passe en mode structure pour voir la géométrie du lieu, pousse en direction du sud. Il entend des sifflets. Il tend la main droite pour essayer de se dégager plus vite. Les secondes passent comme des minutes.

Julietta, qui allait dans la cuisine, voit l'action sur le mur écran, où l'avatar de son père est en mauvaise posture d'après la *score board*.

— Papa, tu t'es fait flaguer !

— Quoi ?

— Ils te flaguent, dégage vite !

— Mais c'est que j'essaie de faire...

— Attends, donne !

Julietta place sa main droite sur celle de son père puis actionne rapidement le commodo. L'image se fige. L'interface reboote. Mourad clique sur annuler.

Dans la pièce principale de l'appartement, il y a un flottement. Si tout cela n'était pas virtuel, cela sentirait la poudre, la sueur, la poussière, la bière et la rage aussi. La rage n'a pas d'odeur. Mais pourtant ça sent. Il suffit pour cela d'aller dans une tribune lors d'un match de foot, côté supporter, lorsque l'issue du match est incertaine et que l'équipe phare ne brille pas, enfilant les faux pas. La rage est là. Et on la sent avec le nez. Cela doit avoir un lien avec l'adrénaline, la bave, l'haleine fielleuse. Certaines salles, après un match de basket ou autre, sentent cette odeur âcre lorsqu'il n'y a plus personne, une odeur qui fait se dresser les poils, c'est animal. Et cette odeur devrait flotter dans la pièce. Mais le virtuel est étrange. Il n'y a plus rien là où il y avait tumulte. L'action a été mutée. On/Off. Mais ses effets perdurent dans le corps de Mourad dont les poils se hérissent de façon bien réelle.

— Mais t'as pas vu ton tableau des constantes ? questionne Julietta.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande Liévin qui a été tiré du lit par le bruit.

— J'y comprends rien, dit Mourad se tournant vers ses enfants.

— Ben ton score est passé en négatif, t'étais couvert de drapeaux, papa !

— Mais je ne les ai pas vus !

— Normal, mais les autres les voyaient, et ils en ajoutaient plein, t'en avais plus de cent ! Mais tu te rends compte ?

— Putain, papa a été flagué, réalise Liévin à haute voix. Vache, c'est violent !

— Mince, lâche Mourad qui réalise lentement. (Puis il redresse la tête et dit à ses enfants :) Je sais. Ils ont juste vu

« dircom de la Ville » et ils ont cru que j’essayais de les infiltrer.

— Ouais c’est possible, ajoute Liévin. Ils sont pas allés plus loin, y en a un qu’a dû lancer l’alerte juste après t’avoir scanné rapidement. Et puis ils se sont montés contre toi.

— Nan mais quand même, glisse Julieta, dubitative. Ils ont bien aussi des professions. Pourquoi spécialement toi ? En plus pas mal de gens te connaissent ! Même s’il y a un débile qui se met à baver, c’est pas une raison pour que les autres braillent comme ça. Tu aurais vu le nombre de drapeaux !

Elle se tourne vers son frère en lui faisant un signe discret des deux mains, signifiant que la quantité semblait... très importante !

— Je sais, répond Mourad. Ça paraît fou mais je ne suis pas étonné de l’instinct grégaire dans ces rassemblements virtuels. Les gens pilotent leur avatar d’un œil. Des fois, ils sont même en mode automatique. Et dès qu’il y a un truc qui bouge, qui sort de l’ordinaire, ils surréagissent.

— Ouais, confirme Julieta, en fait t’as raison. On a vu ça en cours de vie citoyenne et de protection personnelle avec Mme Legendre : « Le phénomène de lynchage digital s’est amplifié avec la réactivité et l’interactivité des mondes virtuels. » Ça avait déjà un peu commencé sur G2W, mais maintenant c’est beaucoup plus fort. Il y a même des personnes qui se sont suicidées à cause de ça. Des gens poursuivis, harcelés...

Julieta s’arrête en fixant son père. Elle regrette d’avoir parlé de cette façon. Elle n’a pas suffisamment réfléchi et s’en veut.

— Je sais, ma fille. Ne t’inquiète pas, je suis un « connecté conscient » et, de plus, je travaille depuis dix ans sur tous ces phénomènes en com publique. Depuis Facebook, tu vois ? ajoute-t-il avec un clin d’œil.

— Ouais, ben gare à ton ranking, grince Liévin, bien content de retrouver son père en situation de perdre des points, comme lui.

Julieta fusille son frère du regard. Mourad, faussement détaché, leur demande de passer à table, il y a des spaghettis bolognaise. Il a décongelé un bac de sauce maison un peu pimentée et ressorti les pâtes de la veille. En avançant vers la cuisine il fait mine de se battre avec son fils, après la pique dont ce dernier l'a gratifié. Mais Mourad a les poils toujours dressés : son ranking... Liévin a raison.

*

8 h 45. Après une nuit solitaire de plus, Mourad arrive au bureau, froissé. Il a mal dormi. Il évite les contacts et file à son étage. Il a reçu plusieurs alertes ce matin : il y a du grabuge chez SC médical. Et comme c'est le deuxième employeur de la ville après l'Amazon Mall, cela va vite être un sujet d'actualité. Nora Tamzali, attachée de presse de la Ville et chargée des relations influenceurs, entre dans le bureau partagé. Elle embrasse Mourad et dépose ses affaires sur le poste en face de lui en soufflant :

— C'est parti sur les chapeaux de roues.

— Oui, j'ai vu les alertes SecureF, mais je ne sais pas exactement ce qui se passe, confie Mourad.

— Il y a eu un conseil d'administration dans la nuit à Singapour, chez Wellsh Inc. Ils se cloudent ! Et du coup, par ricochet, SC médical décolle aussi. Allez hop !

Nora fait un geste de la main, la tournant vers le ciel. Elle remet ses smart glasses et poursuit :

— Je ne te dis pas les commentaires, c'est une avalanche. Et les influenceurs se régalent, ils partent à la chasse au clic ! Il y en a qui dénoncent le rachat d'il y a dix ans, d'autres qui prédisent en détail notre déclin économique, d'autres encore

qui publient le nombre de licenciements secs du premier employeur de la ville...

— Ah non, c'est faux, c'est l'Amazon Mall !

— Pas d'après Vengeur Marcel ! Il dit qu'Amazon Mall n'emploie que deux cent cinquante personnes en direct. Tout le reste ce sont des indépendants ou des microsociétés en hébergement. Il n'a pas tort, cinq personnes sur six dans le mall ne sont pas réellement des salariés d'Amazon France.

— Oui, mais le mall, dans son ensemble, pèse mille cinq cents emplois directs et en plus il crée de l'animation en centre-ville. Enfin, cela dit, SC médical c'est un sale coup. Il fallait s'y attendre, on ne pouvait pas espérer passer entre les gouttes éternellement.

Les lunettes de Mourad s'illuminent. C'est Bertrand Cocq, Mourad décroche.

— Allô ! Mourad ?

— Oui, bonjour Bertrand.

— Je suis avec Andréa, on fonce vers le site du rocher, chez SC médical. Je te branche ?

— Oui, tu peux aussi inviter Nora, elle est près de moi, on va suivre tous les deux.

— OK. Je vous connecte, répond Bertrand Cocq, le chef de cabinet, qui se tourne alors vers la maire, au volant de sa Log'In.

Andréa Valleton apparaît de profil dans les smart glasses de Mourad et de Nora. Bertrand Cocq commente :

— Ils sont avec nous. Le brief est simple, en se cloudant, la holding va inmanquablement basculer certaines activités hors sol, cela ne concernera pas la production, mais on peut craindre que la partie recherche et développement ainsi que le service commercial dégustent. Ils vont certainement garder quelques ingénieurs de production et des administratifs, mais on va avoir du monde sur le carreau.

— J'ai déjà eu au téléphone les syndicats majoritaires, précise la maire, ils ne s'y attendaient pas si vite, ils sont pris de court et ils veulent faire jouer la clause de territorialité.

C'est sans espoir. Je leur ai dit. Car ce n'est pas une activité d'intérêt vital selon la grille européenne.

— On va sur place pour prendre la température, poursuit le chefcab, mais il faut de toute façon réagir et prendre position par rapport aux salariés et à leurs familles. Notre volonté est de ne pas dramatiser – la boîte n'est pas menacée – et il ne faut pas crier trop fort parce que l'effet serait aux antipodes de nos intérêts.

— J'ai toujours été pour le réalisme économique et la préservation de l'emploi, reprend la maire. Je ne veux pas qu'on se retrouve dans une impasse comme dans l'affaire Arconic. On risquerait de tout perdre. Mais en même temps vous connaissez mes positions sur les entreprises cloudées et le fric du Golden !

— J'entends, lance Mourad. On va travailler sur un scénario de prise de parole et des trames de messages. Est-ce qu'on attaque déjà sur les réseaux et sur les panneaux intelligents ?

Bertrand Cocq reprend les mots du dircom à l'adresse de la maire :

— Ils proposent de préparer les communiqués et des messages sur les mobiliers urbains.

— Oui très bien, vous nous les soumettez sur SecureF, répond la maire. On arrive sur le site, je reste en flux vidéo si vous voulez nous suivre.

— À tout à l'heure à la mairie, dit Bernard en s'extrayant de la monocoque. Je passe en *stand by*.

Mourad bloque ses lunettes sur « flux ext. ». Et s'approche de Nora :

— T'en penses quoi ?

— Ben comme d'hab on est en pleine contradiction : on n'est pas contre, mais pas pour. C'est plutôt négatif mais pas mauvais non plus. Je suis bien entraînée ! En ce qui concerne les contenus éco, on a pas mal de choses toutes prêtes. Et puis je vais voir Sonia Lachaume, l'adjointe aux affaires

économiques et numériques, avec les services pour éviter les cafouillages de l'an dernier. Andréa a prévu de se rendre auprès d'eux juste après sa visite, je viens de le lire sur l'agenda.

— Ah oui, d'ailleurs je dois filer à la DRRH, ça clignote ! Il doit y avoir des implications en interne. À voir. Bon écoute, Nora, je pense que le truc pour ce matin consistera à occuper un minimum l'espace sur les réseaux sociaux pour montrer qu'on est dessus. Chope un extrait de la rencontre en cours sur le site, neutre, d'accord ?

— Oui mais alors ça va pas être simple !

— Regarde ! Là ! Elle serre des mains, elle demande des infos. Cela nous suffira. Ensuite il faut faire un ticket pour l'infographie-vidéo pour qu'ils réalisent un message de six secondes en mode info brute avec l'habillage éco de l'agglomération.

— On pourrait y mettre une phrase concernant l'emploi. Parce que cela va tourner partout et tu sais bien que ce sont les publics à la frange qui génèrent le plus de dérapages.

— Oui, bonne idée. On pourrait trouver dans le communiqué de Wellsh Inc. une phrase sur le maintien de la production dans nos sites ?

— Je pense qu'il y a un passage qui va dans ce sens. Je demande à Emma de m'aider sur la veille internet ?

— Oui, vas-y.

Mourad prend sa serviette et se rend dans l'aile ouest de l'hôtel de ville. Cette partie a été refaite récemment. La lumière des plafonds rétroéclairants baigne les couloirs, les sols intelligents indiquent les directions du jour à suivre, çà et là des îlots offrent des espaces d'interaction douce. Il croise deux collègues qui y font leur pause antistress. Il aime les variations subtiles d'ambiance sonore et de parfum entre les couloirs. La com devrait avoir ce genre d'aménagement l'an prochain. Il arrive à l'espace prairie.

La porte du bureau de la directrice des ressources et des risques humains est ouverte, révélant une décoration en ma-

tériaux naturels, avec de grandes étagères en bois brut où sont disposés des vases en terre cuite, des objets provenant d'une laiterie du coin et des livres. Mourad s'avance lentement, Paméla Russo est là :

— Entrez !

— Salut, c'est chaud hein ?

— Oui, continue-t-elle joviale, mais on en a vu d'autres, n'est-ce pas ? C'est une épreuve que nous traverserons ensemble et qui, je suis certaine, va nous renforcer.

— J'aimerais vous croire, mais c'est moins le sujet lui-même que les réactions dans la ville qui me préoccupent.

— Ce n'est pas faux, il faut prendre un peu sur soi et éviter les vagues. Voilà une position sage qui vous honore. Bon, eh bien je crois que l'on va vite se mettre d'accord, vous et moi !

Mourad reste coi. Il ne comprend pas les paroles de la directrice :

— Mais à quel sujet ?

— Au sujet de votre ranking, évidemment ! Hier vous avez subi une décote impressionnante, je ne sais pas vraiment pourquoi, et (sa voix se faisant brièvement complice) je ne veux pas connaître les détails, mais vous comprendrez bien qu'avec un ranking en chute libre, votre indice de réussite personnelle baisse de façon significative. Et – vous connaissez la politique maison – il est hors de question de déshumaniser la fonction dans le service public. Nos collaborateurs sont notre richesse !

— Quoi ? hésite Mourad, mon indice ?

— Je vous en prie, Mourad, soyez solide et faites preuve de résilience. Votre profil pro reste hyper bon, mais votre indice global doit tenir compte de vos atouts, et, aujourd'hui, mon tableau de suivi en management de talents internes m'indique un accident vous concernant. Avec un ranking pareil, estimez-vous heureux d'avoir juste une petite baisse d'indice. À part la prime, qui sera fortement minorée, vous ne risquez absolument rien.

Mourad comprend vite la situation. Il aimerait parler du risque métier, parce qu'après tout c'est uniquement à cause de sa profession qu'il a été flagué hier soir. Mais il connaît bien la DRRH et il se méfie.

— C'est délicat. Je pense que cette affaire m'implique professionnellement, car c'est arrivé pendant une manifestation virtuelle sur GVW, place de l'Hôtel-de-ville. J'ai été victime d'un quiproquo et d'un emballement assez éruptif...

— Voyons, Mourad, susurre Paméla Russo, il ne s'agissait pas d'une mission professionnelle. Pensez-vous que d'autres collègues aient dû subir la même « éruption » hier ? Eh bien non, parce qu'ils ont dû appliquer les consignes de prudence. Quant à vous, il vaudrait mieux ne pas faire de remous, et éviter que cela ne devienne un débat en interne, car vous savez bien comment cela se finit généralement ! Je vous dis cela en partenaire, Mourad, ajoute Paméla Russo en appuyant cette dernière phrase d'une œillade amicale.

Frustré, Mourad s'apprête à sortir sans savoir quelle tête afficher. S'il devait s'en tenir à ses pensées, il afficherait le mépris pour ceux qui restent dans leur bureau et peaufinent des consignes de sécurité inapplicables ; il afficherait aussi le mépris pour une cadre qui se délecte des difficultés rencontrées par l'encadrement. Ce n'est pas la première fois qu'il le remarque. Et c'était à propos d'autres collègues. Elle semble apprécier de les placer en porte-à-faux, quitte à proposer par la suite des solutions de management qui la mettront invariablement en valeur. En réunion des directeurs, on murmure que les RRH arrangent souvent les agents – *tiens, pense-t-il, s'il y en avait eu un dans la même situation hier, elle l'aurait soutenu, c'est sûr* – mais compliquent la tâche des responsables de service. Finalement, Mourad s'efface avec neutralité, comme on quitte un terrain de tennis après avoir reçu un « jeu, set et match » dans les dents. Sauf que la partie n'est pas finie.

Mourad rejoint son service et essaie de reprendre ses esprits. Paméla Russo n'est pas seulement non solidaire dans

cette affaire, elle cherche certainement à s'émanciper de la direction de la com. Depuis que les réseaux internes ont été placés en gestion à la DSI – y compris leur modération – pour des questions pratiques (*sic* !), elle souhaite certainement être autonome sur la communication interne. Et donc il devra vraiment se méfier et éviter de prêter le flanc. Cela lui apprendra à évoluer sans méfiance sur GVW. D'ailleurs Emma, la community manager, le lui avait dit, il y a peu, « personne et profil ne font plus qu'un aujourd'hui. Nos actions matérielles et virtuelles ont des conséquences croisées ». *Bien dit, Emma ! pense-t-il.*

Il est déjà tard, il faut passer au cabinet. Mourad souhaitait faire un point sur le tirage du magazine de la Ville et il a pu caler une réunion avec Ileana Urs, la conseillère municipale déléguée à l'information locale, et Lauriane Ziegler, la dircab.

— Salut Mourad, lance cette dernière le voyant passer la porte.

— Salut Lauriane, bonjour Ileana !

Comme une sorte d'antichambre du bureau de la maire, celui de Lauriane est assez exigu et presque aveugle. Devant des armoires de moins en moins utiles, le mobilier est encombré par trois immenses écrans. La dircab émerge à peine derrière cette ligne de crête. Deux chaises sont disposées de côté, le dialogue n'étant plus possible en face-à-face à cause des écrans. Ileana est assise près de Lauriane.

— Bonjour. J'ai lu votre note, répond l'élue, c'est incroyable. Je pensais que nous avions augmenté le nombre moyen d'habitants par foyer, et l'Insee nous l'avait bien montré, mais pas que nous avions eu une si nette augmentation du nombre de boîtes aux lettres.

— Étonnant n'est-ce pas, confirme Lauriane avec un peu de fierté, Flangy est en train de passer la barre des 80 000 habitants et même avec 2,8 personnes par foyer, cela nous oblige à augmenter le tirage du magazine.

— Oui, reprend Mourad, on va le porter à 36 000 exemplaires. C'est-à-dire 29 000 boîtes aux lettres et 7 000 exemplaires pour les points en libre-service.

— Et concernant le marché d'impression ? s'enquiert Ileana.

— C'était prévu. Enfin... on n'avait pas prévu d'augmenter le nombre d'habitants de 50 % en dix ans, comme beaucoup de villes de province, mais il y a des clauses permettant d'évoluer dans ces proportions. Par contre, si vous souhaitez poursuivre le projet d'envoyer en courrier adressé avec un magazine par habitant inscrit sur les listes électorales, alors il faudra de toute façon refaire le marché.

— Oui, on aura bien le temps d'ici l'an prochain, dit Lauriane, pas pressée d'aller vers cette solution.

La discussion se poursuit sur l'adaptation du contenu et du chemin de fer du prochain magazine du fait du cloudage par ricochet de SC médical. Ileana Urs est très impliquée auprès du service et joue pleinement son rôle d'élue à la communication et à l'information locale. Elle s'est étoffée depuis quatre ans, a suivi des formations et apporte souvent des idées à Mourad. Entre eux le courant passe bien et la com de la Ville a d'ailleurs été citée plusieurs fois en exemple dans le milieu de la com publique. Après une demi-heure, l'élue sort et Mourad profite de l'occasion pour informer son amie Lauriane de sa mésaventure et de son rendez-vous avec la DRRH :

— Je ne m'attendais pas à en parler comme cela, mais en plus, je me suis fait empaqueter, ficeler, étiqueter et renvoyer comme un bleu. Cette Paméla Russo, c'est un animal à sang froid derrière un visage amical...

— Vous parlez de qui ? De la directrice des RRH ? lance la maire en entrant dans la pièce.

— Euh... Oui, j'ai eu un petit entretien avec elle ce matin, balbutie Mourad devant Lauriane qui reste interdite.

— Et alors, elle n'est pas gentille ? continue la maire.

— Je pense qu'elle n'est pas très aimée dans les services, notamment dans l'encadrement, se risque Mourad.

— Forcément, elle connaît tous vos petits travers et elle vous oblige à être plus efficaces et plus pertinents, alors... elle n'est pas très populaire ! ironise la maire en pénétrant dans son bureau. Allez, on fait un déj de crise sur SC médical !

Dans la grande salle du trône, une table ronde est dédiée aux réunions de bureau et aux petits comités comme celui d'aujourd'hui. Élus et directeurs s'y installent dans le bruit sourd des patins feutrés. Le service réception a déposé des plateaux végétariens. Sur trois murs écrans s'affichent des images en relation avec le sujet de la réunion. Le pitch du cabinet apparaît, visible par chacun, en face de lui. La maire lance l'assistant vocal qui débite une analyse froide de la situation économique de SC médical. C'est précis, étayé et mis en perspective par intelligence artificielle. Les deux adjoints reprennent les messages de la com, et approuvent la suite proposée par Nora. La réunion se poursuit avec un long échange entre les participants. On fixe le contenu de la prochaine intervention publique d'Andréa Valleton. Elle souhaite que le site de la Ville soit plus pédagogique et permette à tous les habitants de mieux comprendre les changements de notre économie. Face à la crise, elle garde son sang-froid et fait preuve d'une force que certains ne lui soupçonnaient pas. Les participants se quittent au moment du café, chacun remettant ses lunettes de réalité augmentée pour vérifier ses messages, car les réunions de ce type se font « les yeux dans les yeux », selon la volonté de la maire !

Cet après-midi, Mourad est en mode production avec son équipe. La Ville relaie beaucoup d'informations concernant l'événement économique de Wellsh Inc. et de SC médical. Rien ne va vraiment changer, comme cela a été dit en réunion à midi, il semblerait que les R&D (la recherche et le

développement) ne soient pas impactés comme on le craignait dans la ville. La maire et l'adjoint ont pu dérouler un discours cohérent et clair, qui les a positionnés au-dessus des polémiques. Ces dernières n'ont pas tardé, d'ailleurs, avec une mise en minorité des salariés syndiqués qui se sont fait déloger du piquet de grève (qu'ils tentaient d'installer) par d'autres salariés de l'entreprise qui ne souhaitaient pas, eux, envoyer de signal de ce genre à la direction du groupe désormais cloudé. En fait les grands perdants de ce genre de transformation, ce sont les territoires, qui voient diminuer immanquablement leur produit d'impôt. Car les groupes qui suivent ce chemin font remonter les bénéficiaires et redescendent les pertes et des charges. Résultat : les sites deviennent des entités vassales, conservant juste les moyens financiers nécessaires pour faire tourner la boutique.

En passant à la machine à café en grain équitable, Mourad croise Laora, l'ingénieure en génie bioclimatique de la Ville, qui lui reparle de son projet de faire une visite en famille du temple d'Angkor Vat. Elle se tourne, enjouée :

— J'ai adoré, tu verras c'est magique. Franchement n'hésite pas à prendre le supplément visite guidée en français.

— C'est bien fait ? demande Mourad.

— Oui, en plus quand tu prends le forfait... vous serez quatre ?

— C'est ça.

— Alors c'est super parce que tu peux prendre le forfait voyage dans le temps en famille. C'est stupéfiant. Et pour deux centimes de Bitcoin, ça vaut le coup.

Mourad envoie un message groupé à ses enfants et à sa femme. Il leur confirme la visite ce dimanche matin à 8 heures, pour avoir encore une bonne lumière sur le site au Cambodge. Il surfe ensuite sur le site touristique et réserve le guidage et la visite « voyage dans le temps ». Il paie avec son compte GoldenCloud.

Le reste de la journée est consacré aux préparatifs du prochain conseil municipal. Tous les organisateurs convergent vers la salle de réception modulable. Ce grand espace, dont le mobilier sort du sol et s'agence en fonction du type d'événement, est placé au cœur du bâtiment. On y accède par plusieurs portes avec contrôle d'accès biométrique. Plutôt habillé de teintes claires, ce qui est rare pour les salles destinées aux projections multi-supports, la salle est équipée d'une batterie de projecteurs holographiques et d'un mur média à géométrie variable, ce qui fait sensation pour les mariages ! Le chef du protocole a déjà organisé l'espace en mode conseil et les places des conseillers présents et distanciels sont mélangées de façon intelligente. Mourad prend la parole et propose aux participants de tester les médias un à un. Il y en a beaucoup, mais certains ne sont pas encore prêts, ce qui est malheureusement habituel. Bertrand Cocq s'installe à la tribune des adjoints et lance le premier rapport : les actes de gestion, seulement illustrés de quelques images. Ensuite viennent les délibérations des finances, sobres, avec des tableaux dynamiques et, au centre de la salle, la représentation graphique du plan pluriannuel d'investissement qui prend la forme d'un hologramme géant et qui évolue subtilement en fonction des réalisations. Le projet d'acquisition des parcelles pour le nouvel Ehpad et sa zone de résidences associées sera un moment important. Le chef de cabinet demande à chacun de mettre ses smart glasses et conduit alors une visite virtuelle sur GVW du quartier où le projet doit être réalisé.

— Nous allons utiliser principalement le mur écran mais des informations complémentaires seront à votre disposition dans vos lunettes. Je vous propose de passer en mode groupe et je prends la conduite de la visite, déclare-t-il avec autorité. Est-ce que tout le monde est connecté ?

— Il manque Lauriane, dit, du fond de la salle, le technicien de service.

— J'arrive, répond-elle, quittant SecureF en catastrophe.

— OK, alors on démarre par un survol avec le city information modeling en fond. On a réussi à coupler notre CIM et GVW, c'est ça ? lance-t-il en direction de Laora.

— Oui, c'est bien cela, lui répond-elle. On a simplifié les couches et on s'en tiendra au réseau viaire, aux services publics, à la trame verte et aux contraintes de l'urbanisme réglementaire. On a gardé le relief et le *mapping* de GVW parce que c'est un environnement familier pour tout le monde.

— Bien. Il est prévu que le groupe visite le site par l'accès sud et par l'accès ouest. Nous allons descendre sur ce dernier. Vous découvrez la parcelle que nous allons acquérir sur votre gauche. Je vais faire apparaître la silhouette du futur Ehpad. Ah, c'est assez massif ! Il n'y a pas de fenêtres ?

— Non, répond Laora, on ne peut pas aller plus loin dans le détail car le concours n'est pas encore lancé et on ne peut pas légalement donner plus d'indications, alors on s'en est tenu à un volume...

— C'est pas très « vendeur », rétorque Bertrand Cocq. Bon, de toute façon, ça fonctionne, passons au média suivant. C'est pour la délib sur le projet aux Ulysses. Le centre social nous a fait un film sur le jardin partagé et la coproduction des temps intergénérationnels.

À la suite du film, Lauriane présente trois autres médias, dont une réalisation de l'agence Aatchum sur la campagne de promotion de la cathédrale virtuelle, produite par la Ville et destinée à lancer les visites « voyage dans le temps » de l'office de tourisme. Mourad sourit, il en fera bientôt une, mais de l'autre côté de la terre ! Hermione Dubois, la responsable des relations internationales et du tourisme, propose de faire d'abord un rapide parcours dans la ville virtuelle flangy.gvw afin de voir les différentes offres touristiques associées aux lieux emblématiques de Flangy. Le chef cab répond abruptement :

— Non, c'est pas un *city tour*, c'est un conseil municipal.

*

Dimanche matin, 7 h 30, l'appartement des Merlozzi est en ébullition. Mourad finit les préparatifs et rend ses lunettes, un peu en avance, à son fils, Liévin. Aujourd'hui ils vont vivre une grande expérience grâce au mode *totalvirtual* de leurs smart glasses. Le mur écran du salon est couplé, tous les volets sont fermés, l'appartement est plongé dans le noir, les enfants ont mis de l'encens à brûler et lancé un fond sonore « jungle asiatique » discret et reposant.

— Marianne ?

— Oui ! Je suis là.

Mourad retrouve la voix ample de sa femme. Il a toujours été fasciné par sa tessiture. Elle est relativement basse pour une femme, peut-être parce qu'elle a un long cou, se dit-il souvent. En tout cas elle est chaude et, comme son avatar se place à leurs côtés, elle est très proche. Cela fait longtemps d'ailleurs qu'il ne l'a pas entendue comme cela.

— Si tout le monde est prêt, alors allons-y !

Mourad lance la séquence de bienvenue. Alors qu'ils sont trois à être assis dans le salon et une au rez-de-chaussée du bâtiment, ils volent ensemble au-dessus du site merveilleux d'Angkor Vat au Cambodge. Une silhouette les attend sur un nuage :

— Bonjour, je m'appelle Nimol et je suis votre guide. Bienvenue Marianne, Mourad, Julieta et Liévin. Merci d'avoir choisi cette visite virtuelle qui nous aide à préserver la beauté de ce site millénaire de la surfréquentation. Votre voyage avec nous se traduira par la plantation d'un arbre d'ornement autour du *báráy* occidental et vous participerez ainsi à la mise en œuvre du plan de remise en eau et d'aménagement de l'Unesco. Dans quatre heures, vous accéderez en visio directe à la cérémonie organisée pour vous par les jardiniers du site et je serai votre interprète virtuel pour vous

permettre de dialoguer avec eux. Merci de votre engagement. Il est temps maintenant de découvrir Angkor Vat et sa merveilleuse histoire.

Julieta donne la main à son père. Elle n'aime pas vraiment quand les images basculent, comme maintenant alors que Nimol plonge en direction du centre du complexe. Il se redresse et fait apparaître des tracés lumineux sur le site sous eux :

— Voici les grands sites d'Angkor Central, avec Angkor Vat, Angkor Thom, puis Angkor Est, Angkor Nord-Est, les *báráys* oriental et occidental, le site de Rolûos là-bas et vous pensez que c'est tout ?

— Ce n'est pas fini ? répond Julietta.

— Comme on dit chez vous, « quand y en a plus, y en a... Angkor ! » Voyez plus loin, celui d'Ísvarapura, il est à 20 kilomètres plus au nord.

Liévin pouffe. Mourad se dit qu'après ce test, l'intelligence artificielle qui pilote Nimol va certainement continuer sur le même registre.

— Nous allons maintenant vous proposer de remonter dans le temps pour découvrir un à un ces trésors de l'humanité. Suivez-moi dans l'édifice le plus ancien, le Preah Kô, construit à la fin du IX^e siècle de votre ère. Regardez comme il a l'air tout neuf ! Il va vous falloir à vous aussi des habits de circonstance. Entrez et choisissez votre avatar temporel, il y en a une trentaine disponibles dans la première pièce. Je vous attends sur le parvis pour faire votre photo de famille en 879 !

Marianne s'amuse en regardant Mourad hésiter entre plusieurs tenues princières. La famille commence cette longue visite dans l'harmonie. Tout au long des découvertes, chacun peut aller où il l'entend, la balade virtuelle est très riche de contenus et le site n'est habité que par quelques personnages virtuels programmés (même si, vraisemblablement, il y a des milliers de touristes virtuels et réels en même temps dans ces lieux). Liévin pose beaucoup de questions pendant que Julie-

ta enregistre des séquences et prend des photos. Elle va certainement les utiliser pour un travail scolaire. Mourad s'approche de Marianne alors qu'ils ont quitté la visite historique et qu'ils parcourent le site dans son état actuel, de façon plus libre. Sur le site Angkor Nord-Est, sous la porte du temple Ta Som, qui apparaît comme coiffée par les racines d'un grand arbre, il essaie de lui prendre la main. Mais ce n'est pas simple virtuellement. Marianne rit de son embarras et part dans une course folle à travers les monuments, son anneau et sa main tendus en avant. Mourad la suit mais il la perd de vue très vite. Il monte dans le ciel pour essayer de repérer ses déplacements. Il croise Nimol qui lui demande s'il souhaite déjà partir. Mourad s'excuse et lui répond qu'il s'est un peu égaré.

— *Dayae fi el hob !* lui lance Nimol en lui faisant un clin d'œil.

Mourad redescend vers Angkor Central en regardant Nimol par-dessus son épaule. Celui-ci vient de lui dire « égaré par l'amour » en arabe. *L'intelligence artificielle devient redoutable !* se dit-il.



#3 - L'ombre véritable

#3 - *L'ombre véritable*

La messagerie SecureF de Mourad signale une alerte de niveau un. Depuis le volant de sa berline, le dircom de Flangy lance la vocalisation : « *Publication du classement international des villes. Flangy gagne cinq points et dépasse le seuil des 150 000 habitants virtuels. Prendre contact avec le directeur de cabinet du maire.* » Curieuse formulation puisqu'en l'occurrence le poste est occupé par une femme. Pour éclaircir le sujet, Mourad appelle cette dernière, en sortant de son véhicule, laissant sa HycX manœuvrer seule dans le parking souterrain de la résidence pour rejoindre son box. Le transfert des appels se fait automatiquement sur ses lunettes de réalité augmentée, il contacte Lauriane :

— Salut, je viens de recevoir l'alerte. Dis-moi, le système est encore défaillant ou alors c'est Bertrand et toi qui avez changé de poste ?

— Pourquoi dis-tu ça ?

— SecureF me demande de contacter *le* dircab !

— Mince, ça continue.

— Avec votre mélange des genres, c'est pas étonnant.

— Tu sais bien comment cela s'est passé, rétorque Lauriane. L'arrivée de Bertrand s'est faite dans l'urgence, sur le poste vacant de chef de cabinet, mais il a une place particulière...

— Et du coup le système de gestion a été mal renseigné. Je vais m'en occuper, ne t'embarrasse pas de ça. Mais au fait, il va rester chefcab pendant combien de temps ?

— Il ira jusqu'au bout du mandat. Tu sais, pour lui, après, c'est la retraite. Je crois qu'il a pris cela comme une mission, un sacerdoce. Il a longtemps travaillé sur le dialogue citoyen et il a connu pas mal de déconvenues. Au final, en collaborant avec des souverainistes, il choisissait le rapprochement avec les collectifs et les mouvements citoyens de défense locale. Pour lui, c'était l'expression authentique du peuple. Et comme il connaissait par cœur le fonctionnement des collectivités, Andréa Valleton l'a appelé pour faire le pompier de service à Flangy. Je pense qu'il ne lâchera l'affaire qu'une fois le plan de mandat réalisé. Et je ne te cache pas qu'il fallait bien quelqu'un comme lui pour arrondir les angles entre les élus et l'administration !

— Mais toi, ajoute Mourad, tu avais pourtant été choisie par Andréa pour être sa dircab, tu étais d'ici, et tu avais sa confiance.

— Oui, et tu te souviens des coups bas de la direction générale ! soupire Lauriane. Mais depuis un an, faut reconnaître qu'on est plus stables, plus sereins.

— Effectivement. On dirait même que cela se passe mieux avec Bertrand.

— Chacun son job. Il n'empiète pas sur mes dossiers, même s'il est très présent sur le fonctionnement en interne. Mais tu ne m'appelles pas pour ça. Tu as vu les résultats de *GVW places* ?

— Ce n'était qu'une question de temps pour les 150 000 habitants virtuels, mais j'avoue que le nouveau ranking de la ville est vraiment une bonne nouvelle. Je suppose que c'est déjà abondamment commenté ? Désolé, mais j'étais sur le chemin du retour, d'ailleurs j'ouvre ma porte maintenant.

— Oui, prends le temps, tu verras avec Nora et Emma de ton service. Il me faudra une réaction pour le début de soirée.

— OK, répond Mourad d'un ton neutre. Il faudra qu'on puisse parler des conséquences. Je suppose que tu as suivi cette histoire de scrutin numérique parallèle sur GVW ? On se voit au café demain ?

À peine reçue la réponse positive de Lauriane, Mourad repose ses lunettes sur le meuble de l'entrée et va rejoindre sa femme. Il évite au maximum les conversations pro à la maison, privilégiant les messages écrits. Marianne est là, près du salon, rêveuse. Mourad se rapproche d'elle et lui demande comment s'est passée sa journée. Il essaie d'être délicat, sans indifférence, sans condescendance, sans insistance... Car Marianne vit assez mal son éloignement du bureau. La banque pour laquelle elle travaille ne lui a pas laissé le choix, compte tenu de son dossier individuel de suivi sanitaire et social, elle s'est vu attribuer des missions compatibles PFFI. Depuis, elle subit cette situation même si, au fond d'elle-même, elle sait que c'est sans doute mieux pour sa santé. Son labeur quotidien tourne autour du traitement et de la gestion de dossiers, de façon répétitive, sans avoir de grandes perspectives d'évolution. Elle s'exprime souvent sur cette limitation imposée par sa société, et le vit comme une injustice. Mais changer d'employeur en restant dans sa branche ne modifierait sans doute rien sur ce point. Cette frustration, renforcée par le fait qu'elle avait, en début de carrière, gravi plusieurs échelons et qu'elle s'était révélée sur des sujets de management, a fini par la miner et par créer du ressenti vis-à-vis de son conjoint, toujours très absorbé par son travail à la mairie. D'où la prudence de Mourad. Et son impuissance à arranger les choses. Mais il remarque ce soir, comme depuis dix jours (depuis leur visite en famille à Angkor Vat précisément), que Marianne n'est pas mélancolique. Il n'y a pas cette lourdeur, cet abattement, qui habituellement pèsent sur la voix de sa femme, sur ses paupières, jusqu'à donner l'impression qu'elle flotte dans un état permanent de *spleen*. Ce regard las, cette mélancolie qui l'envahissait, ne sont plus là. Elle est rêveuse, mais légère.

Elle se tourne vers lui et raconte certains détails des dossiers dont elle s'occupe, souvent des difficultés rencontrées sur des comptes mêlant différentes devises et des bitcoins. À son tour il revient sur sa journée, lui parle de ses collègues et des sujets du moment. Ensemble ils se rendent à la cuisine pour préparer une salade à quatre mains. C'est le nom qu'ils donnent à leurs impros culinaires, d'autant plus créatives et originales qu'elles sont contraintes par le temps et les aliments disponibles ! Mourad retrouve la joie partagée du couple qu'ils formaient jusqu'à leurs trente-cinq ans. Le Covid-22 avait ensuite fait son œuvre et le monde du travail avait évolué dans un sens qui avait lentement atteint Marianne.

— J'ai envie de devenir slasheuse.

La phrase qu'elle prononce alors surprend Mourad qui prend quelques secondes pour réaliser :

— Tu veux dire... slasheuse... quitter la banque et te mettre à ton compte ?

— Au moins comme ça j'aurais de nouveaux défis, répond-elle en lançant un regard frondeur. Tu sais, les gens qui bossent comme ça ne sont pas si mal. Ils s'épanouissent, se renouvellent, changent de projet régulièrement, découvrent plein de choses.

Mourad reste un instant immobile, cherchant à mesurer le degré de sérieux de ces déclarations.

— En même temps je ne peux pas tout lâcher d'un coup, précise-t-elle. On ne trouve pas sa place dans les transferts de travail du jour au lendemain. Nous ne pourrons pas faire face avec un seul salaire, c'est sûr. Mais bon, ça me tente.

Le couple finit de préparer le repas en devisant sur la manière dont il faudrait s'y prendre pour que Marianne puisse changer de travail. Ce ne sera pas pour tout de suite, vu la lourdeur du crédit immobilier lié à leur appartement dans la résidence Chlorophylle.

Mourad s'éclipse en attendant que les enfants rejoignent la table. Il vérifie les retours de Nora Tamzali, attachée de presse de la Ville, à qui il a envoyé un court message. Elle lui renvoie justement une première série de suggestions. Il en approuve le positionnement. Il tape rapidement sur son ordi-clavier, connecté au mur écran du salon : « *OK pour le format. On reprend un peu ce qui avait été fait lors du dernier classement. OK pour les illustrations, bonne idée le défilé des services publics. Je retouche les textes mais tu peux déjà voir avec Emma pour monter les messages.* » Puis il rejoint sa famille.

— Il va falloir qu'on prépare nos vacances, lance Mourad.

— J'ai regardé les séjours écocitoyens pour l'accompagnement des migrations climatiques, enchaîne le fils, mais c'est plutôt dans la région Grand-Est ou en Bourgogne-Franche-Comté.

— Ce serait sympa, le côté pleine nature, ajoute Marianne. T'en dis quoi Julieta ?

— J'aimerais bien en savoir plus sur les missions, on va travailler sur quoi ? Quelles espèces ?

— Les chauves-souris, répond Liévin en faisant la grimace.

— De toute façon on va prendre le temps de choisir ensemble, reprend Mourad, et ce serait bien qu'on fasse tous des propositions et qu'on en reparle demain.

— Pas trop tôt parce que j'ai pas mal de boulot, je ne pourrai pas avant le soir, précise Marianne.

— Remarque, moi aussi ! ajoute Mourad. On a passé le cap des 150 000 habitants virtuels, c'est impressionnant.

— C'est presque le double de la population réelle ! s'étonne Julieta.

— Le phénomène est assez simple au fond, tu sais, ma fille. Il y a des personnes, des familles, qui restent attachées à un territoire, à cause de leur parcours, ou de leur histoire,

ou même simplement par goût. Alors quand GVW a commencé à ouvrir les adresses dans les communes virtuelles, à enregistrer des listes d'habitants numériques, ces familles ont très vite voulu accrocher leurs avatars à ces territoires. Beaucoup de villes, avec un charme provincial, des atouts patrimoniaux ou par proximité avec des sites remarquables se sont retrouvées très peuplées. Il y a des villages qui ont triplé, quadruplé par rapport à leur population réelle ! Nous, à Flangy, on a un peu de tout ça et, en plus, on plaît à l'international. Ça fait chic dans certains pays, d'avoir son avatar résident de flangy.gvw. Comme la plupart des villes, nous n'avons pas monétisé la résidentialisation, ce qui en a encouragé certains.

— Mais comment vous faites pour éviter que des gens multiplient artificiellement les adresses ? demande Liévin.

— Nous, on ne fait rien. Sur GVW on ne peut créer qu'un seul avatar en théorie. En pratique, ils font le lien entre ta carte bancaire, ton adresse IP et ton téléphone. Et globalement ça marche. Sauf pour les zombies virtuels évidemment, là ils ne contrôlent plus rien, mais par contre ils ne sont pas comptabilisés dans ce chiffre de population. Donc c'est assez fiable. Ça l'est tellement qu'ils pensent monter des scrutins virtuels en parallèle des élections municipales, dans toutes les communes de GVW, partout dans le monde.

— Mais ça va mettre une pagaille d'enfer ! s'étonne Marianne.

— Ah oui, ça tu peux le dire. Bon, ce n'est que pour dans quelques années, mais ils vont le faire parce que cela va créer du trafic et sans doute des achats ! Les frais de campagne vont grimper sérieusement.

— Pourquoi ? demande Julieta.

— Parce qu'ils vont faire des sondages. Ils ne vont pas se gêner, c'est gratuit pour eux, il suffira de cliquer ! Alors il y a bien quelques candidats qui inscriront leur avatar pour ces scrutins virtuels, avec les mêmes programmes, arguments, images, etc. Ils pourront faire campagne en virtuel et même

présenter le visage numérique de la ville de demain, genre « Faites une promenade dans la ville que nous allons réaliser ensemble et patate et patate... ». Du coup les autres candidats seront obligés de leur emboîter le pas. Et même si dans ces élections bis il peut y avoir plus de candidats – dont des farfelus –, je suis prêt à parier que les sondages virtuels influenceront le scrutin réel !

— Oui, et en plus avec le vote électronique, la démocratie réelle prête le flanc, note Marianne. Pour certains, la limite va devenir floue. Comment faire la différence ?

— Tout est là, comment différencier ? Mais aussi comment s'appuyer sur le développement inexorable d'une existence en deux volets ? répond Mourad. D'ailleurs c'est bien ce que je dois faire. Marianne, tu me permets dix minutes sur l'écran de la chambre ?

Sa femme lui répond par l'affirmative, c'est vrai que cet écran est surtout son poste de travail.

Elle repense à la phrase qu'il vient de prononcer : « *Le développement inexorable d'une existence en deux volets.* » Elle fixe l'horizon, derrière les baies du salon, et le bâtiment d'en face, dont une des fenêtres allumées est celle de Fabrice, mais laquelle ?

Il y a deux semaines, lorsqu'elle s'était retirée dans l'espace confiné du rez-de-chaussée, elle avait commencé à explorer les pistes pour devenir slasher. Sur plusieurs forums elle avait lu des récits, des retours d'expérience. Ce monde lui faisait peur et en même temps elle sentait qu'elle pouvait y trouver une issue, un avenir. Justement, lors d'un échange, elle a noué un contact avec un slasher qui résidait à proximité. Ils se sont rencontrés fortuitement lors d'un passage au laboratoire d'analyses médicales, tous deux devant faire un suivi, du fait de leur faiblesse immunitaire. De fil en aiguille, ils ont sympathisé et décidé de se revoir. Fabrice est assez secret. Son activité déteint sur lui. Il vit dans la résidence Chlorophylle 2, juste en face, comme un passager clandestin.

Il évite les interactions réelles et se concentre sur ses missions tel un flibustier, sans attache. Son travail se fait en acceptant des transferts sur la plate-forme LinkedIn, des offres très précises, limitées dans le temps. Ses compétences en matière d'expertise média ont un bon ranking et il remporte souvent des offres de mission à l'international. Tout se paie en bitcoins. Il gère son emploi du temps en fonction de ses performances, levant le pied lorsqu'il sent que son potentiel est faible. Mais cette activité solitaire et hors sol l'a rendu furtif, il est devenu une de ces ombres, janissaires du Golden, qui peuplent certains quartiers, souvent modernes et à « haut niveau de service », comme on le précise dans les documents marketing. Des groupes de résidences offrant à peu près les mêmes prestations de Bordeaux à Strasbourg, de Lille à Marseille. Des ensembles très sécurisés, et donc très secrets, où l'on donne à voir une partie seulement de sa vie, lors de voisinades, pendant les conseils de cogestion ou à l'occasion de quelques apéros éco-snob. On peut y vivre discrètement en étant slasher, sans foi ni loi, écumant les marchés de transferts de la planète. C'est d'ailleurs souvent le choix de résidence de certaines familles que l'on appelle les « expats-intérieurs », où l'on pratique couramment le travail dédoublé et où l'on exploite les filons du Darken. Bien évidemment, l'image donnée à l'extérieur est d'autant plus lisse, conforme aux standards, avec des interactions très limitées. C'était donc un rendez-vous très exceptionnel qu'il avait donné à Marianne, mû par la curiosité pour cette voisine désabusée, ému par sa sincérité et par leur trajectoire commune, obligés de se protéger du fait de leur santé. Sans être plus précis sur son nom et son adresse, il était venu « en voisin » la rencontrer dans son refuge blanc. Le lieu était idéal. Un lieu impersonnel. Un espace intermédiaire. À l'image de ce qu'ils avaient en commun, une errance de l'âme, un vide et une soif. Par jeu ils sont entrés dans le sas de décontamination qui équipe tous ces espaces confinés. Entre deux portes étanches, ce sas permet de livrer tout un

tas de choses en période de distanciation et de sécurité élevée. Il peut être commandé de l'intérieur ou de l'extérieur avec des codes ou un contrôle biométrique. On peut programmer une séquence de décontamination. C'est ce qu'ils ont fait. Et le jeu n'en fut rapidement plus un. Laissant le monde extérieur derrière les cloisons étanches, ils ont franchi les barrières. Et les résultats de leurs analyses, négatifs sur tous les virus connus, ont fait tomber la dernière.

Le mur écran du salon se transforme en une fenêtre ouverte sur un monde troublé, déstabilisé, angoissant. Le commentateur, traversant l'image de gauche à droite, résume avec gravité la situation : « Du monde d'avant, nous connaissions la guerre asymétrique opposant une puissance dominante à de multiples insurrections, des attaques protéiformes très difficiles à contrer, que les États-Uniens et leurs alliés combattaient par drones interposés au mépris des frontières et des lois. » Une série de séquences violentes s'enchaînent et le commentateur reprend, cherchant à rendre compréhensibles des concepts très élaborés : « Mais aujourd'hui nous pouvons parler de guerre asymétrique inversée. Avec le développement à l'échelle planétaire de l'État islamique virtuel face à des nations en rangs dispersés, incapables de déployer leurs forces partout, y compris sur leur sol, nous assistons semble-t-il à un renversement de situation. La peur a-t-elle changé de camp ? Nous en parlons ce soir avec nos invités... »

Mourad, sortant de sa séance de travail, arrive dans la pièce et commente :

— Et c'est reparti avec le grand épouvantail !

— Mais avec l'eCalifat, c'est quand même flippant, rétorque Liévin.

— L'eCalifat n'est qu'une internationale religieuse, et il y en a bien d'autres, dit Marianne, agacée. Tu vois bien qu'ils dramatisent. D'ailleurs il ne faut pas mélanger le sen-

timent de frustration de millions de gens avec l'excitation morbide des fanatiques de l'EIV.

— Toi, tu défends les intégristes ? lance Julieta, incrédule.

— Je m'oppose à leur vision archaïque du monde et des femmes, mais de là à faire tous les amalgames, non ! Et puis je te trouverai d'autres émissions bien moins racoleuses où tu auras une présentation plus complexe et plus réaliste. On ne combat l'obscurantisme, d'où qu'il vienne, qu'à la lumière des idées, des connaissances, de l'histoire et des faits.

— Il y a comme une désespérance dans la radicalisation islamiste, mais aussi chez les évangélistes ou d'autres encore, dit Mourad d'un ton désabusé. Quand je vois les rondes virtuelles de l'eCalifat, je ne peux m'empêcher de repenser à la « danse des esprits », à la fin du XIX^e siècle, avec Sitting Bull, en Amérique du Nord. C'est le refuge dans l'ombre véritable des certitudes chancelantes, une sorte de suicide collectif dans l'eau stagnante d'un paradis perdu.

Le reste de la famille le regarde, silencieusement, cherchant à interpréter cette étrange saillie, trop solennelle pour être anodine.

*

Le lendemain matin, dans le bureau de Lauriane, le parfum du café se mêle avec des effluves de bergamote et de jasmin, que la dircab disperse à chacun de ses mouvements. Elle adore le matin. Elle aime se lever tôt et cultive précieusement ces moments de fraîcheur, qui lui donnent l'impression de ralentir le temps, alors que le monde dans lequel elle vit accélère le rythme de façon inéluctable, compresse le temps, soumet les corps à des épreuves qu'ils peuvent de moins en moins affronter – et avec l'âge, c'est encore plus sensible. Un monde qui multiplie justement les injonctions pour mieux vivre. Il faut se nourrir sainement – et c'est une

source de stress –, se rendre disponible, s'écouter, écouter, s'accorder du temps, être attentif aux autres, multiplier les gestes sains et les procédures de sécurité, en se conformant, en suivant les injonctions implicites d'une société au fond très exigeante. Ce n'est pas le cas pour tout le monde. Mais Lauriane évolue pile dans l'axe le plus contraignant, le plus exposé, loin des voies de garage où stagnent les relégués, dont elle doit souvent s'occuper et pour lesquels elle ne doit pas faillir. Donc, sa fraîcheur du matin, elle la garde le plus longtemps possible. Et ses collègues en profitent, comme Mourad qui entre, un sourire sur le visage, son ordi-clavier à la main. Il le synchronise avec l'écran de droite sur le bureau de Lauriane et passe en revue avec elle les statistiques des messages de la veille concernant le ranking de flangy.gvw. L'astreinte sur les réseaux sociaux a été très sollicitée toute la nuit, de nombreuses chaînes de commentaires ont été modérées.

— Emma Caldeira, notre e-manageuse, attend l'arrivée de Théo Oueslati avec impatience ? suppose Lauriane.

— Oui, c'est certain, il sera opérationnel dans deux semaines et je pense qu'elle a mis de côté ses appréhensions concernant le travail à distance en équipe.

— Qu'est-ce que tu penses de cette augmentation de la population virtuelle ? Ça va pas nous péter à la gueule un de ces jours ?

— Ne sois pas si pessimiste, Lauriane, on devrait déjà se réjouir d'être attractifs. Pense à nos collègues qui font face à un déficit d'habitants virtuels. C'est plombant. Moi je ne veux pas prêcher pour ma chapelle, mais tu devines bien que le travail de la com sera d'autant plus nécessaire, important et stratégique, que ces populations seront hétérogènes, volatiles, sensibles aux moindres écarts. Nous devons renforcer la relation, sécuriser les canaux, établir un contact solide et travailler en profondeur le sentiment d'appartenance pour tous les habitants, virtuels ou non. C'est la seule façon pour pouvoir limiter les dérapages et les trollages, éviter les récu-

pérations mercantiles et surtout aborder sereinement la période des élections.

— M'en parle pas, je stresse grave à ce sujet.

— Plus on arrime notre ville virtuelle à la ville réelle, moins les avatars se comporteront de façon négative. C'est quelque chose qu'on a observé et documenté dans notre réseau professionnel.

— Ah oui, Cap'Com.

— C'est ça. D'ailleurs on vient de me demander d'intervenir bientôt sur notre campagne pour la cathédrale virtuelle. T'es d'accord ?

— Oui, de toute façon on va présenter tout cela dans une semaine. Et cela fera un bel article dans le magazine !

— Un bel article pour une belle rencontre, c'est ça, ajoute Mourad amusé. Le dossier sur la première année de flangy.gvw va être dense.

— Ah oui, j'y pense, à propos de l'article en pages actus sur les cadrages budgétaires : on a un sérieux problème.

— Quoi ? lâche Mourad. Mais on vient à peine de recevoir les relectures, après un troisième tour pour certaines ! Ne me dis pas que ça va encore ergoter sur une virgule ! C'est épuisant cette manière que l'on a de ne pas pouvoir passer à l'acte quand il s'agit d'un support papier, alors que toute la journée on essaie de rattraper les sorties incontrôlées de certains élus sur les réseaux !

— Mais c'est tout à fait normal, glisse Sonia Lachaume en entrant dans la pièce.

Mourad n'arrive pas à se faire à ce bureau à double porte, juste à côté des parapheurs numériques et du secrétariat des élus. C'est un lieu de passage et les adjoints n'hésitent pas à entrer et sortir à leur guise. Comme maintenant. Et Mourad est d'autant plus mal à l'aise qu'il n'aimerait pas se montrer sous un mauvais jour à l'adjointe aux affaires économiques et numériques. Elle exerce sur lui un pouvoir étrange, une sorte d'emprise par hypnose auditive. Il le sait et la laisse l'envahir. Malgré leur différence d'âge, il est loin d'être in-

différent à son aînée, à son autorité naturelle, avec sa voix qui remplit l'espace, une énergie qui passe par le regard, intense et intelligent. Elle a sans doute toujours été comme cela, c'est une lionne.

Elle oblige le dircom à rétorquer :

— Mais vous savez bien que si l'on a embauché une personne en plus pour l'e-management, c'est aussi pour cette raison !

— Je ne parlais pas de ça, mais du temps pour valider les textes du magazine. Vous savez, j'ai beau m'occuper du numérique, je m'intéresse aussi au reste. Et la sortie du magazine est très utile parce qu'elle nous pousse dans nos retranchements. Vous l'avez dit vous-même, sur les réseaux on passe son temps à dire et écrire tout et son contraire, le web est totalement versatile. Mais l'édition papier, alors là, c'est une autre affaire. (Elle lève les bras, Mourad garde la tête fixe à quelques centimètres de la scène, manquant d'air, Lauriane regarde, amusée, connaissant bien évidemment l'émotion qui parcourt son collègue.) Et ce n'est pas qu'une persistance des vieux usages ou du respect pour les codes du passé, cette matérialité a de la valeur et écrire notre projet noir sur blanc est un exercice qui nous place devant nos manquements, nos imprécisions, nos faiblesses. (Sonia Lachaume est une prof tout juste retraitée et son expression est aussi précise que soutenue.) Tu vois, Mourad (elle le fixe dans les yeux), ce n'est pas étonnant que mes collègues et moi soyons tatillons pour relire vos textes – ils sont bien, d'ailleurs, j'adore la plume de Christine – parce que l'on mesure leur portée dans ces pages. C'est un espace fini – contrairement au web qui peut déborder par hyper-liens interposés – et l'organisation de cet espace est un exercice important ; le choix des mots, qui vont rester, ineffaçables, est difficile. C'est comme cela tous les mois et, tous les mois, nous écrivons notre histoire et prenons acte de notre action. Tu sais, sur les réseaux, sur le site, finalement nous recyclons la plupart de ces contenus validés pour le mag...

— Qui sont écrits en plusieurs formats dès l'origine, précise Mourad, audacieux.

— Oui, et nous les approuvons en paquets.

— Alors, désolée de vous contredire, ose Lauriane, mais, avec le premier adjoint, ça n'a pas été le cas. J'ai fait l'erreur de lui ressortir un exemplaire papier de l'article budget et il l'a transformé. Plus grave, il a rendu sa version après celle de la maire. Et leurs corrections sont contradictoires. Je vais avoir du mal à les faire converger. Désolée Mourad, c'est ce que je voulais te dire : on aura un peu de retard.

— Ah oui, effectivement. Ben ça tombe bien, surenchérit l'adjointe, je sors d'un petit déj avec la CCI et il faudrait que l'on valorise plus le plan « commerces en ville virtuelle », sans doute en changeant la position de l'article pour qu'il soit plus en vue.

— Il va nous falloir modifier le chemin de fer, constate amèrement Mourad en regardant Lauriane.

— Oui, il va falloir, confirme-t-elle.

Lors du déjeuner à la cafétéria, toujours en compagnie des collègues des services population, affaires publiques, urbanisme, jeunesse et vie citoyenne, les conversations tournent autour de l'arrivée d'une nouvelle directrice du service informatique. Pour Laora, ingénieure en génie bioclimatique :

— C'est une très bonne nouvelle que ce soit une femme, car les postes à responsabilité dans le numérique restent accaparés par les hommes.

— Et les formations qui y conduisent ont des recrutements encore trop masculins, ajoute Mourad.

— Je n'ai pas tout suivi au sujet de la DSI, questionne Marie-Jéromine, qu'est-ce qui s'est passé sous le précédent mandat ?

Mourad et Laora échangent un regard. Cette dernière répond :

— En fait le maire de l'époque était très tourné vers l'innovation au service des citoyens. Il avait détaché du personnel des différents services dans une délégation spécifique, dédiée à la transformation numérique, la DTN. Une expérience pluridisciplinaire et transversale très prometteuse. Un travail en laboratoire, avec des informaticiens spécialisés big data, réseaux, sécurité et des journalistes, attaché de presse, e-manageur de la com. Et il y avait aussi des personnels de la vie citoyenne.

— Mon collègue en était ! lance Marlène.

— Et cela avait permis d'aplanir beaucoup de réticences, poursuit Laora, sauf, bien sûr, celle du directeur des services informatiques, qui traînait les pieds.

— Mais cela a été sans doute trop efficace, poursuit Mourad. La DG de l'époque avait tellement mutualisé que cette DTN devenait un État dans l'État, avec une puissante interface citoyenne, une coordination redoutable au service du projet municipal. Tellement efficace que la candidate de l'opposition, une certaine Andréa Valleton, a fait une partie de sa campagne contre la « machine de guerre » du maire. Elle n'a pas gagné sur cet argument, vous le savez, c'est plutôt le *big crunch* de la majorité de l'époque qui a permis la bascule aux municipales. Mais Andréa a entamé son mandat en dissolvant la DTN. Et on est repartis dix ans en arrière, avec la bénédiction de la vieille garde des DGA.

— Dis donc, le reprend Anthonin, mais c'est à cette occasion que tu as été nommé !

— Oui, c'est vrai, admet Mourad. Mais j'étais dans l'équipe et je te jure que j'en garde de bons souvenirs. Si seulement on pouvait sortir de nos postures et joindre nos compétences à nouveau...

— Et la suite de l'histoire, s'amuse Laora, ce fut le conflit ouvert avec l'administration car, au final, Andréa n'a pas touché qu'à la DTN. Elle a tout chamboulé et n'était pas très diplomate avec les cadres. Avec son *leitmotiv* « une mairie au service des citoyens » et son indifférence pour les

codes et les usages, elle a cassé beaucoup de grands projets pour concentrer les agents sur le service de proximité. Mais elle a gagné.

— Oui, conclut Corentin, elle a même été mise en avant dans la presse, vous vous souvenez ? Les couvertures du style « ces maires bleu-blanc-jaune qui marquent des points » ?

— Évidemment, ajoute Marlène, et Mourad n’y était pas pour rien !

Ce dernier tente un démenti. Mais à peine a-t-il tourné son visage qu’un syndicaliste monte sur une table de la cafétéria : « L’intersyndicale de la mairie de Flangy vous invite à venir la soutenir lors du prochain conseil municipal. Marre d’être près des yeux, loin du cœur. Le présentiel n’est pas récompensé. Nous, agents du service public sur le terrain, dans les équipements, auprès des usagers (le leader syndical lit le tract qu’il tient à la main), demandons une prime de présence et réclavons plus de considération pour notre travail. Il n’est pas normal que les collègues en télétravail soient plus et mieux informés de la vie de la collectivité et des services. Nous sommes les oubliés du tout-numérique et nous réclavons des accès, des formations et de l’attention ! Tous au conseil demain ! » Sur cette dernière phrase, timidement applaudie, il se retire avec quelques collègues, non sans laisser plusieurs tracts sur les tables de l’entrée. Mourad lance un message aux membres du cabinet, Lauriane et Bertrand. Ce dernier lui répond dans l’instant : « Je n’en ai pas perdu une miette, bon appétit. » Toujours son humour froid. À son tour Lauriane commente : « On avait des flux vidéo, Bertrand va essayer de désamorcer ça cet après-midi. »

*

En fin de journée, grâce aux conseils de Laora, décidément très en pointe sur les sujets de ce genre, Mourad fait un

détour par la forêt domaniale des Callagnoles, à l'est de Flangy, près de la vallée de l'Ivenou. Il est bien décidé à tester les applications de découverte et d'accompagnement de la migration climatique. Sur le chemin, il a récupéré Julieta, sa fille, de retour du collège. Ensemble, ils s'enfoncent dans un chemin en lisière de forêt, en direction de la rivière, un lieu d'une grande biodiversité. Leurs lunettes de réalité augmentée sur le nez, ils avancent lentement et s'arrêtent souvent, tant les informations complémentaires qui apparaissent numériquement sont riches et nombreuses.

— J'ai désélectionné les espèces animales pour ne garder que les végétaux, annonce Mourad.

— Moi aussi, lui répond sa fille. C'est fou qu'on capte aussi bien la XG dans ce coin !

— Tu sais, depuis que l'État a classé zone militaire tous les sites des réseaux numériques terrestres, les antennes sont protégées, et, en plus, ils ont maillé le territoire de façon... militaire ! Cela permet d'ailleurs d'avoir des relais de moindre puissance. La XG, c'est d'enfer !

— Ouais. On capte. Regarde là-bas ! Entre ces champs de Sorgho et de Millet, toute la haie est condamnée !

Où qu'ils regardent, grâce à leurs caméras intégrées, aux algorithmes de reconnaissance, au mapping mutualisé et surtout à l'intelligence artificielle, les deux principales applications qu'ils testent leur désignent les essences présentes, avec possibilité d'avoir des fiches complètes. Le plus intéressant est le classement du baromètre Überleben, qui donne les chances de survie des végétaux observés en fonction des projections climatiques des vingt-cinq et cinquante prochaines années. Des projections qui ont été encore corrigées récemment, dépassant de loin les prévisions des premiers rapports du GIEC au début du siècle !

— Oui, effectivement, c'est typiquement un espace à reboiser avec des essences climato-compatibles, comme celles-là, à droite.

— Alors c'est ce qu'on va faire pendant les vacances ?
questionne Julieta.

— Je ne sais pas exactement, répond Mourad. J'ai repéré plusieurs sortes de séjours. Dans certains on participe au recensement et au marquage. On sera même associés au groupe qui est chargé de planifier et de faire les choix entre les espèces. Dans d'autres cas, on est autonomes et on agit directement, mais il faudra manier la bêche ! Je crois qu'il y a des parcours mixtes où on peut faire des comptages des espèces animales.

— Ah oui !

— Ton frère avait raison, il s'agit d'un séjour dans le Grand-Est avec des ateliers de nuit pour écouter et dénombrer les chauves-souris ! C'est dans le cadre d'un plan d'accompagnement de la migration des pipistrelles de Kuhl, une espèce plutôt méditerranéenne qui pourrait reprendre les niches écologiques laissées par les espèces en voie de disparition dans cette région.

— Des chauves-souris...

— J'ai vu un reportage, d'ailleurs on devrait le regarder ensemble ce soir, où ils utilisent des spectromètres acoustiques et des balises, pour compter ces pipistrelles et constater leur remontée. Ils tendent aussi quelquefois des filets et ils les baguent délicatement. C'est incroyable à voir, tellement délicat.

— À voir, reprend Julieta sceptique. En tout cas moi je suis partante pour qu'on agisse. Encore aujourd'hui, en cours d'écologie, on a vu le retard pris et le risque pour l'Homme d'une extinction massive des espèces. Comme on ne peut plus rien faire pour le climat – merci les anciens (elle jette un petit regard vers son père) –, il faut sauver ce qui peut l'être en prenant le relais de la nature pour favoriser des transferts de populations animales et végétales bien plus rapidement que ce qu'elle peut réaliser toute seule.

S'ensuit une longue discussion, au pas lent de leur promenade de reconnaissance. Mourad dérive un peu, emporté

par une bouffée de pessimisme, mêlant les effets de l'inconscience collective et la dureté des conséquences environnementales et sociales. Il regrette de vive voix ses années de collège, faisant le parallèle avec la réalité vécue par sa fille. En revenant vers la voiture, il fustige le manque de bénéfice humain de toutes ces technologies, le développement de vices, de travers sociaux et d'un individualisme mortifère. Sa fille l'écoute sans broncher. Elle connaît bien ces passages à vide de son père. Elle s'amuse souvent du fait qu'il est lui-même l'artisan d'une digitalisation toujours plus grande, tout en culpabilisant. Sa grand-mère, Fatima, disait qu'il avait hérité de cette mauvaise conscience catholique du côté de son père, descendant d'une famille italienne très pieuse et hantée par l'idée du péché, « tout en péchant allégrement », précisait-elle. Cela n'avait pas dû être facile pour elle de se faire accepter dans cette famille. Julieta, voyant que le flux amer de son père commence à se tarir, décide d'une contre-offensive :

— Tu vois tout en négatif, mais tu oublies le positif. Moi je vois l'avenir de façon beaucoup plus réaliste. Le monde d'aujourd'hui est plus sûr, c'est prouvé, sur tous les plans : la misère recule, notre prise de conscience est forte et il y a beaucoup de sujets écologiques qui avancent. Tu restes enfermé dans un schéma... mais prends de la hauteur et regarde les avancées. Nous construisons une culture transnationale (elle est fière d'utiliser ce mot sur lequel elle insiste) avec une conscience partagée (re-fierté). T'as vu avec qui j'échange maintenant ? J'ai des amies dans le monde entier et on se connaît bien. On n'a pas peur des gens qu'on connaît. Si tu mettais de côté les grincheux et ceux qui restent accrochés à leur ancien monde, tu verrais mieux les gens *open*, tiens, comme les Modrić, les voisins du dessus. Je les trouve super. Ils sont hyper collaboratifs, non violents, détendus quoi ! Tout ça est possible grâce à la couche numérique mondiale. C'est vrai que ça peut faire peur, mais moi j'ai plus peur pour toi que pour moi – rappelle-toi quand t'as

été flagué ! Faut pas te faire de souci pour moi, je gère. Tu sais, notre génération n'a pas de problème avec l'existence matérielle et virtuelle. Je suis plutôt agile sur ce plan. J'ai mon avatar sur Sensor Black et je ne suis pas morte !

— Quoi ! s'étrangle son père.

— Mais moi je n'y achète pas des applications interdites, non, je m'en sers pour aider des filles qui sont victimes de violences familiales et qui cherchent à fuir les mariages forcés. Des filles de mon âge, papa !

Mourad ne sait plus quelle attitude adopter. Il écoute encore, imaginant que le pire est à venir.

— Vas-y, fais ton mijauré, poursuit-elle amusée par cette forme masculine d'un nom pourtant réservé auparavant aux femmes. Tu crois qu'elles font comment ces filles-là pour se construire des identités clandestines, pour devenir des zombies virtuelles, afin de passer à travers les mailles du filet et communiquer avec le reste du monde ? Avec mes amies on participe au programme mondial de solidarité Alya. On donne des conseils, on partage des accès pour déjouer les pièges et on les forme à la navigation furtive avec leur mobile. Et après elles peuvent apprendre en ligne plein d'autres trucs auxquels elles n'auraient jamais eu accès. Vos histoires et vos angoisses, moi je ne les partage pas, au contraire. J'adore mes lunettes, j'adore GVW, j'adore toutes les applis géniales qui me font gagner un temps fou, je ne suis pas « prisonnière de ma ou de mes tribus », je ne suis pas manipulée par les géants du Golden, je maîtrise ma vie et mes choix, je me sers de la réalité augmentée pour doper mes capacités et de l'intelligence artificielle pour me guider de façon efficace, je suis beaucoup plus ouverte et consciente que tu ne l'étais toi au collège. C'est comme ça.

Mourad et sa fille rentrent un peu tard, mais ce n'est pas très important. Le reste de la famille avait également fort à faire. Surtout Liévin, qui prépare sa sortie du lycée, de façon très discrète. Le soir, lors des échanges sur les futures vacances, il se dit intérieurement qu'à cette époque il aura sans

doute déjà franchi le pas et qu'il ne sera peut-être pas avec eux.

*

Aujourd'hui, jour de conseil municipal, les staff du cabinet et de la com se retrouvent dès le début d'après-midi. Désormais, les séances commençant à 16 heures, il est nécessaire de revoir le dispositif à la fin du déjeuner. Bertrand Cocq rejoint ses collègues avec une bonne nouvelle, il a réussi à détendre l'atmosphère concernant la fronde des agents en présentiel. Il confesse que ce n'est pas grâce à Pamela Russo, la directrice des RRH, qui prônait plutôt la fermeté. Lors d'un prochain conseil il faudra présenter un projet issu du travail de la commission du personnel communal. Cela ne sera pas simple, mais il faut absolument faire un geste vis-à-vis des agents de catégorie C (très majoritairement) qui continuent à se plaindre de la fracture numérique interne et qui ont vu passer les trains du télétravail depuis près de dix ans. Le spectre d'un service public coupé en deux effraie le chefcab, il s'est déjà largement ouvert à Lauriane et à la maire sur le constat d'une société partagée entre les 10 % de gagnants de la dématérialisation et les 90 % qui restent sur le quai, sur la fracture entre les hyper-urbains verts et les migrants de l'exode urbain qui souhaitent retrouver dans ces villes moyennes le modèle de société carbonée qu'ils veulent conserver, entre ces territoires qui administrent une population, tous profils confondus, avec ses actifs, ses inactifs, et de hautes sphères nationales et européennes qui louent la souplesse et la performance dans un monde ouvert et concurrentiel. Bertrand Cocq en arrive à être obsessionnel et son discours, assez dur, finit par le desservir. Mais il a cela vissé aux tripes, et cette sensibilité lui permet de réussir là où d'autres échouent. Comme aujourd'hui. La fronde des présentsiels, il l'avait sentie venir et ses collègues approuvent

son diagnostic concernant l'avènement d'un service public scindé en deux, une part destinée à répondre chichement aux besoins de proximité, l'autre, projetée sur la compétitivité du territoire selon les standards mondiaux.

La salle commence à se remplir. Mourad et l'attachée de presse, Nora Tamzali, ont pour mission de cadrer au mieux les relais d'opinion, les influenceurs *free-lance*, seuls témoins et conteurs du débat public depuis la disparition des correspondants de la presse locale. Nora résume pour Mourad :

— On va les identifier plus facilement avec leur matos. Je n'arrive pas à les accréditer. Même lorsqu'ils taffent pour les médias locaux, ils sont rétifs !

— Et si on leur passe les supports, les rapports et tout le reste en amont ?

— Oui, alors c'est curieux, mais Vengeur Marcel est toujours preneur. Par contre il en fait n'importe quoi !

— Oui, effectivement. Mais les autres, on les connaît quand même, il y a Claire, Francis, Barrabas...

— Claire a changé de sujet, elle s'est réorientée vers les faits divers et le culinaire, et les autres se font souvent représenter. Non, je te jure c'est pas simple. En fait c'est des slasheurs ! Je suis sûre que certains participants sont juste des porteurs de smarts glasses pour des chroniqueurs à distance.

Au début du conseil, la maire fait l'appel. Elle égrène les noms des conseillers et chacun répond : « Présent » ou « Distant », le cas échéant la secrétaire de séance prononce le classique « Absent avec procuration », ou sans d'ailleurs. Les conseillers en distanciel apparaissent à leur place, sous forme d'hologrammes. *Cette assemblée ressemble de plus en plus à celle des Jedi*, se dit Mourad, toujours impressionné par cette mixité. Certains élus ont demandé des aménagements spécifiques, depuis que les lunettes de réalité augmentée sont devenues quasi obligatoires. Si l'on a moins 4 ou plus 4 dioptries, il devient nécessaire de se reporter sur un simple écran pour pouvoir suivre avec les autres. Un sujet

qui mobilise d'ailleurs les chercheurs du monde entier et qui semble pouvoir être bientôt surmonté.

Viennent l'enchaînement des présentations des délibérations et les votes. Plusieurs conseillers jouent avec le comodo de leurs lunettes, ce qui amène la maire à faire quelques remarques. Difficile de rester concentré pendant une assemblée qui présente autant de médias interactifs. La retransmission assurée par la DSI se passe bien, Emma, l'emanageuse, assure encore une fois la modération depuis son poste aménagé juste derrière Mourad. La prochaine fois, ce sera le tour de Théo Oueslati, qui le fera depuis son domicile. À mi-conseil, le mur écran se déploie dans son format le plus grand, chacun est invité à passer en mode visite guidée. C'est l'adjoint aux travaux et à l'urbanisme qui prend la main. Au programme : la fameuse visite virtuelle du site d'accueil du futur Ehpad entouré d'un parc arboré et des bâtiments de la résidence-hôtel confinée destinée aux familles et aux accompagnants. Encore une occasion de constater la réussite de flangy.gvw et l'étonnante superposition avec les couches du plan local d'urbanisme et de l'habitat et du City Information Modeling (CIM). D'une voix assurée, l'adjoint commente la visite qui débute par une vue en altitude avec la définition des parcelles à acquérir, et qui se poursuit à hauteur d'homme, à la vitesse de la marche. Des formes urbaines apparaissent et disparaissent en fonction des scénarios, montrant les perspectives, les usages et même certains appartements types.

Quelques voix se font entendre, un petit flottement qui intrigue les membres du cabinet. Renseignements pris, des élus ont fait la rencontre d'autres visiteurs virtuels, pas très amicaux. Leur profil intrigue. Leurs noms lacunaires (Alice, Steven, Marc ou John) mettent la puce à l'oreille du directeur général adjoint au développement, en distanciel. Après une courte vérification, il envoie un court message à la DG : « Il semblerait que ce soient des visiteurs chinois, des acheteurs en repérage, on risque d'avoir une offre concurrente

pour l'achat de ces parcelles. » La maire interroge le directeur général des services et le service juridique, assis derrière elle. Son inquiétude transparait et certaines personnes dans la salle le remarquent. Emma se penche à l'oreille de Mourad : « Ça t'weete. » Désormais, la moitié de la salle du conseil se focalise sur le sujet. La maire vient de tweeter à son tour : « *Nous ne laisserons pas des spéculateurs hypothéquer ce projet d'intérêt général.* » Mourad lève les yeux au ciel. Il se rapproche de Lauriane, la dircab. À voix basse, elle le briefe : « On est mal, le projet n'est pas dans le périmètre préservé au titre de la convention de Liège de 2026, donc on est dans le droit commun et le propriétaire est une SCI dont les associés sont un peu partout entre Dubaï et les Bahamas. » Elle se retourne vers Bertrand Cocq, puis continue : « Le notaire vient d'envoyer au maire une actualisation, la SCI place ses parcelles aux enchères virtuelles, la maire est furax, elle est sûre que maître Boilonzo le savait depuis un moment. » Le conseil se prononce sur l'achat et donne pouvoir au maire pour signer l'acte de vente, mais tout le monde sait que c'est loin d'être acquis désormais. La suite du conseil se déroule de façon routinière, tous attendent qu'il se termine. Déjà quelques papiers sortent sur le net, faisant état des « visiteurs du soir » et de la déconvenue pour ce projet cher aux yeux de l'équipe municipale.

Sitôt la séance levée, la DG et le cabinet foncent dans la salle de réunion mixte. La maire et quelques élus les y rejoignent. Le directeur général prend la parole :

— Madame la maire, mesdames et messieurs les élus, chers collègues, les choses sont simples, nous allons devoir agir vite et participer aux enchères. Maître Boilonzo vient de nous faire part d'une proposition des vendeurs, si nous renchérissons sur l'offre chinoise, ils nous attribuent la vente sans attendre. Mais pour ce faire, nous devons avoir le feu vert du préfet dans le cadre de la nouvelle procédure. Le préfet de service vient d'être alerté, il va se connecter dans quelques minutes.

— On est sûrs que ce sont des capitaux chinois ? demande l'adjoint aux travaux et à l'urbanisme.

— Oui, c'est une société immatriculée à Macao, mais c'est leur marque de fabrique, on doit avoir affaire à l'une des dix « foncières dragons » qui écument l'Europe en ce moment. Ils replacent les profits du Golden dans la spéculation sur des terrains à fort potentiel urbain ou agricole. Et avec notre ranking en hausse, on devient attractifs pour eux... Ah, je m'interromps, voici le préfet par connexion holographique.

— Bonsoir madame la maire, mesdames et messieurs les élus, je viens de prendre connaissance du dossier, nous sommes bien dans le cadre de la procédure d'urgence et nous allons pouvoir nous appuyer sur votre délibération de ce soir. Par contre j'aimerais savoir comment vous comptez couvrir ces enchères qui vont s'établir d'après le logiciel des domaines à... environ 5 millions d'euros.

Le préfet touche le sujet sensible, d'entrée de jeu. C'est le DG qui lui répond :

— Nous avons le prêt intelligent, il pourrait nous permettre d'agir dès ce soir, mais les acheteurs demandent une garantie à hauteur de 25 % du prix de vente en bitcoins.

— C'est-à-dire 156 bitcoins, coupe le préfet depuis son bureau de la permanence « territoires » au ministère. Et vous, la ville de Flangy, vous avez cette somme en bitcoins ?

— Évidemment non, monsieur le préfet, mais comme beaucoup de villes touristiques nous avons été obligés de désigner un délégataire de service pour notre exploitation touristique du fait de la généralisation des transactions internationales en bitcoins et...

— Je vous interromps, monsieur le directeur général, mais je pense qu'il est nécessaire que j'intervienne. (Andréa Valleton est sèche, autant que la gorge des membres du cabinet et de la DG, tous reconnaissent son ton des mauvais jours, celui qui, par le passé, a donné lieu à quelques débor-

dements.) Nous n'avons pas plus d'une heure pour agir et je souhaite faire une mise au point.

— J'allais vous y inviter, madame la maire, dit le préfet.

— Je ne souhaite pas tourner autour du pot, je goûte peu vos sous-entendus.

— Ce n'était pourtant pas le cas.

— Vous connaissez ma position, j'ai même eu l'occasion de l'exposer dans le dossier de *La Gazette des communes* sur le sujet. Nous n'avons pas et nous n'aurons jamais de double budget et il n'y a pas ici de gestion de fait. La ville de Flangy n'a pas de compte en bitcoins mais il faudrait que le ministère arrête de faire l'autruche sur la réalité de nos activités dans le domaine du tourisme comme dans d'autres d'ailleurs.

— Il n'en est rien.

— Monsieur le préfet, nous allons faire appel à notre prestataire afin qu'il apporte cette garantie en bitcoins sur la base du fonds d'intervention et de sécurité qu'il a constitué au fil des ans et qui est stipulé dans le dossier du marché public qui a été validé en préfecture. Il est de mon devoir de vous rappeler comment, avec le groupe des cent villes touristiques, nous avons porté ce sujet auprès du ministre, sans avoir eu de réponses claires à nos questions. Depuis, plusieurs procédures de ce type ont été engagées, il me semble.

— Mais pour certaines tous les recours n'ont pas été épuisés et l'État ne pourra pas vous suivre si ce cas se présentait, avec les questions de juridictions que vous connaissez.

— Merci, j'avais noté. Nous savons que dans ce monde de requins l'État... (La maire s'arrête un instant.) Bref, je vous propose, monsieur le préfet, d'engager la procédure *ad hoc* et souhaite savoir si vous acceptez le cautionnement par la Ville du prêt relais de 1,25 million d'euros que notre délégataire prendra cette nuit pour couvrir son engagement dans cette transaction.

— Tout est clair, madame la maire, répond le préfet de service, et je tiens à vous assurer du plein engagement de

l'État à vos côtés dans ces termes. Je n'avais pour ma part aucun doute sur la réactivité de vos équipes et sur la conformité de la démarche. Nous aurons certainement l'occasion d'analyser cette situation et celles que vous venez d'évoquer dans le cadre de la préparation de la prochaine loi Lecœur 2 qui sera l'acte IV de la décentralisation. Nous nous rencontrerons je l'espère à cette occasion, car j'aurai l'honneur de participer à son élaboration.

La menace feutrée du préfet fait son effet. Mais la maire a magistralement mené la négociation, au grand soulagement des personnes présentes dans la salle de réunion mixte. Une fois le préfet déconnecté, chacun s'affaire de son côté. Les enchères en ligne apparaissent sur l'écran, toutes les parties prenantes accomplissent les routines d'identification, la machine est lancée. La maire se retire quelques minutes pour souffler en indiquant qu'elle reste à proximité pour la signature électronique.

Mourad sort également, accompagné de Lauriane, et ils échangent quelques mots :

— Quel punch ! souffle le dircom.

— Ça ne m'étonne pas, ajoute la dircab, elle a vraiment pris de la bouteille. Depuis quelque temps on sent qu'elle a pris les commandes et qu'elle aime ça. Elle a la fibre.

— Je confirme, et l'étoffe !

— Et elle porte bien l'habit !

Loin devant eux, un groupe s'est formé. On entend la voix de la maire qui décompresse. Mourad s'approche, détendu, tout en consultant les réseaux sociaux.

Au bout d'un moment, il s'arrête et fixe le groupe. Il appelle en visio Nora qui est en route pour son domicile. Il lui demande :

— Elle discute avec qui ? Le type avec ses smart glasses, ce ne serait pas un influenceur ?

— Je confirme, chef, c'est un drôle d'oiseau qui était là pour la première fois !



#4 - Nounoucratie

#4 - Nounoucratie

Mourad monte le son de la radio dans sa voiture : « ... grave menace. Le ministère israélien de l'Intérieur a confirmé l'authentification du message de Muhammad ibn Hanbal, leader de l'eCalifat. Nous rappelons que ce message diffusé via le réseau de l'organisation depuis cette nuit menace directement la ville de Tel-Aviv. Que faut-il en penser, Jérôme Bauer ? » Le spécialiste des relations internationales de la station commente gravement : « On assiste à un changement de ligne de l'eCalifat qui, jusqu'à présent, travaillait à l'unification par le web du monde musulman sunnite. Il semblerait que, sous l'influence de certains de ses membres, il s'aligne sur sa frange dure incarnée par l'EIV. Certains services occidentaux n'hésitent pas à faire le lien entre Muhammad ibn Hanbal et Farid ben Kassim, chef de l'EIV, allant jusqu'à postuler qu'il s'agirait de la même personne. Cet ultimatum change complètement la donne. Jusqu'à présent, les attentats attribués aux djihadistes jouaient sur l'effet de surprise, et étaient revendiqués *a posteriori*. Là il s'agit d'un renversement stratégique complet, on peut aujourd'hui parler de guerre asymétrique inversée. » Le journaliste reprend : « Pour ceux qui nous rejoignent : un long communiqué de l'eCalifat lance un ultimatum à l'État d'Israël, lui enjoignant d'établir sa capitale ailleurs qu'à Jérusalem et de rendre les quartiers Est de la ville aux habitants chassés par les colons

dans un délai de six jours, faute de quoi – je cite – la puissance d’Allah s’abattra sur Tel-Aviv. La suite du texte cite le Coran et demande à tous – je cite à nouveau – les non-juifs de quitter la ville du péché. Nous sommes là devant une menace assez floue... » Mourad arrive à la mairie et doit couper la radio. Il est très préoccupé et décide d’appeler rapidement le service des relations citoyennes pour prendre la température dans les quartiers Neyrat-Turgot et Moulinier. Depuis quelque temps, rien de ce qui se passe dans le monde n’épargne les villes comme Flangy. L’instantanéité de l’information et la proximité numérique les transforment en véritables caisses de résonance et détruisent chaque fois le fragile lien social qui s’y développe péniblement à l’ombre des communautarismes, dans un contexte social et économique déplorable.

Le programme de Mourad est très chargé aujourd’hui, il l’affiche sur l’écran du bureau partagé : lancement à l’office de tourisme, finalisation du magazine, réunion d’urgence au cabinet ? Il découvre ce dernier point et s’aperçoit qu’il aura juste le temps de passer voir tous ses collègues de la com avant de rejoindre la salle de veille, un lieu inhabituel pour ce genre de réunion.

Mourad redescend une minute à l’accueil pour récupérer un colis contenant les modèles pour les tee-shirts des animations de l’été. Cindy est là, catastrophée :

— Vous avez eu la nouvelle, Mourad ?

— Oui, vous parlez des menaces...

— C’est sûr, c’est une bombe nucléaire ! le coupe-t-elle.

— Mais, non, Cindy, ils ne l’ont pas, et même s’ils en avaient trouvé une au Pakistan ou ailleurs, ils n’ont pas les moyens de la projeter, je viens de lire ça sur le fil d’actu. Leur discours de fin du monde, c’est le cinéma habituel.

Cindy le fixe, dubitative. Elle resserre un peu son écharpe sans ajouter un mot. *On peut trouver une bombe au Pakistan ?* se dit-elle.

En déclenchant l'ouverture de la porte étanche de la salle de veille, il se dit que le sujet va le poursuivre toute la journée et l'empêcher de faire ce qui était prévu. Mais les regards de Bertrand Cocq et Lauriane Ziegler du cabinet, de Nora Tamzali, attachée de presse, et d'Emma Caldeira, e-manageuse, lui font comprendre que le sujet est autre. Bertrand démarre et débite les faits d'une voix monocorde :

— Notre maire s'est lâchée hier soir, en marge de la réunion post-conseil. Elle a été captée par un influenceur que l'on n'arrive pas à identifier clairement, c'est une connaissance de Francis, le pigiste qui ne vient plus. On a cinq minutes de *free style* d'Andréa qui circulent sur la toile. Pour ce qui est du contenu... écoute ça.

Bernard relance la séquence sur le pupitre de modération des réseaux sociaux, la vidéo issue d'un flux de lunettes de réalité augmentée affiche des scores inédits sur tous les réseaux et rebondit sur les messageries de groupe, principal vecteur d'échanges aujourd'hui. Pour ces dernières, il n'y a pas de statistiques, juste des mesures ponctuelles sur les groupes auxquels les e-manageurs ont pu se connecter. L'image est de mauvaise qualité, mais on distingue très bien le visage de la maire, dans le couloir de la mairie où Mourad l'avait effectivement vue la veille, près de la grande baie vitrée, ce qui explique les résonances sur la bande-son : « Garantir et protéger la propriété ? Mais de qui se moque-t-on ? Je ne vois pas ce que peut représenter une propriété pour des gens qui ne font que placer du fric sale, spéculer sur n'importe quoi et qui passaient déjà par des paradis fiscaux depuis longtemps. Aujourd'hui, le paradis fiscal c'est le *cloud* et ses bitcoins. La cryptomonnaie, c'est de l'antimatière économique. Et les géants du Golden ont décidé de dézinguer les États... Apple, coincé par la guerre économique sino-américaine, sommé de produire ailleurs qu'en Chine, s'est cloudé en 2025. Et tous les autres ont suivi. Même en se coordonnant, les grandes nations ne peuvent plus rien y faire.

Et je ne vous parle pas du Royaume-Uni... » Mourad relève la tête et fixe à tour de rôle les deux membres du cabinet :

— Ben ça va, c'est pas génial mais c'est pas grave, non ?

— Attends la suite, lui dit Nora.

La maire poursuit sa diatribe, visiblement affectée et remontée : « Mais cela n'arrivera plus jamais, car les sociétés cloudées ont acheté des États, passé des accords, transféré des richesses et que, dans ces États accueillants, elles ouvrent des succursales qui contrôlent, ensuite, en toute légalité, des filiales dans nos pays. Si tu spolies une de ces succursales, tu te fous à dos le pays qui l'accueille et ses alliés. Et quand tu dépends d'eux pour tes exportations... t'es coincé. De plus, le chiffre d'affaires de ces géants du Golden dépasse la plupart des PIB des pays en question, sauf pour le Brésil. Ils sont devenus des sortes de nations hors sol. Et font régner leur loi. En plus ils se foutent de la démocratie, des contingences, comme les systèmes de santé ou d'éducation, ils n'ont aucune contrainte morale – même s'ils en font des caisses pour montrer le contraire ! Ah ah ! Bravo le marketing ! En fait les pays, tous les pays, sont devenus des espaces où l'on gère l'humain. D'ailleurs si vous regardez, c'est un populisme protectionniste qui triomphe, antilibéral, chouchoutant, enveloppant, apportant une sécurité relative à un peuple appauvri, dépendant de son territoire pour vivre, bouger, manger... c'est la "nounoucratie" comme l'écrivait Finkielkraut. On s'y émeut d'un rien, on se prend des peurs débiles et ridicules, on passe son temps à réclamer ceci ou cela, mais en fait on ne voit pas qu'on est devenu un troupeau incapable et soumis à la tonte indolore de ces géants. Quelque part, les États sont les garde-moutons de l'économie mondiale, contre leur gré d'ailleurs ! Mais c'est comme ça. Ils gèrent la merde, la violence urbaine mais aussi les maternités, l'accueil des anciens, les bobos du quotidien, et même les bobos au quotidien, ce qui n'est pas simple non plus ! Pendant ce temps-là les profiteurs, les autres, sont ailleurs, nulle part, et ils captent la richesse. » Une des personnes sur

la vidéo pose une question à la maire : « Ils la réintroduisent bien quelque part cette richesse, ils vivent bien quelque part ? » Cette petite pause lui ayant permis de souffler, Andréa Valleton repart de plus belle : « C'est avec ça qu'ils achètent certains pays, c'est sûr. En fait les gagnants du Golden sont en mode *jet-set*. C'est eux là-haut dans le ciel. Vous croyez qu'ils ont des problèmes pour vivre dans l'archipel des loisirs, entre les Bahamas et Dubaï ? Eh bien non. Et leurs troupes ce sont les slashers. Et il y en a là, là et là aussi (elle montre les résidences de standing sur les collines par la baie vitrée). Ils profitent discrètement du système et bossent chez eux dans et pour le *cloud*. C'est le pire en fait. Ce sont des antisociaux. Mais comme ils constituent 10 % de la population active, qu'ils font marcher l'immobilier et qu'ils paient un peu de taxe d'habitation et de TVA, ils apportent une part suffisamment importante des recettes publiques en France pour qu'on ne puisse plus s'en passer. » Fin de la vidéo.

Mourad s'assoit. Il réfléchit à voix haute :

— Il faut évaluer les dégâts. C'est quoi le pire ?

— Tout, lâche le chefcab.

— Non, la partie du début n'est pas problématique, assure Nora. Mais on l'a échappé belle parce que le DG m'a dit tout à l'heure qu'en fait elle venait de se fritter avec maître Boilonzo au téléphone, c'est pour ça que la séquence commence sur la question de la propriété.

— Ouais, le début ça va, je te l'accorde, répond Lauriane, et en plus beaucoup n'y comprendront pas grand-chose. Le pire c'est après, avec la référence à la nounoucratie et toutes les phrases sur les peurs débiles, le troupeau...

— Et le populisme chouchoutant, complète Emma avec à-propos.

— Oui, confirme Bertrand, elle caricature à la fois sa base électorale et le mouvement dont elle est issue, c'est une catastrophe, je ne comprends pas.

— Moi un peu, poursuit Lauriane, je vous le dis depuis six mois : elle se repositionne. On dirait qu'elle est arrivée au bout d'un raisonnement et qu'elle cherche une autre voie.

— Et il y a aussi les bobos, les slashers, relève Mourad, il y en a pour tout le monde.

— Pas tant que ça, reprend Emma avec une assurance qu'on ne lui connaissait pas.

— Explique, lui lance Bertrand.

— Elle défend le service public, au fond. Elle dénonce aussi les conséquences pour la condition des gens dans les territoires. Non ?

— C'est vrai, approuve Mourad. Il y a une sincérité aussi. Une authenticité. Une force ? C'est une saine colère en tout cas. Je ne suis pas certain que globalement cela passe si mal.

— Si, si, malheureusement, répond Emma, regardez le *verbatim* que j'ai créé sur les commentaires.

— Aïe, ça pique ! s'exclame Nora.

— Bon alors je résume, dit Lauriane en s'approchant du tableau numérique sur lequel elle sépare deux colonnes : on ne peut pas dévier sur Boilonzo ou les vendeurs de la SCI parce que cela compromettrait la vente des terrains pour l'Ehpad, on ne peut pas stigmatiser l'attitude de l'État pour les mêmes raisons. (Les autres approuvent.) On ne peut pas dire que c'est fragmentaire et que ce n'était pas son propos.

— On ne peut pas dire qu'elle s'est fait piéger, continue Mourad, sinon elle passe pour une amatrice inconséquente.

— On ne peut pas se lancer dans une croisade sur ces bases, continue Bertrand, en disant que c'est la nouvelle ligne de la municipalité, parce qu'elle se retrouvera très vite isolée.

— Et on ne peut pas faire comme si de rien n'était, conclut Nora.

— Alors maintenant la colonne des possibles, reprend Lauriane.

— Je suppose que c'est compliqué de faire disparaître la publication d'origine ? questionne Bertrand.

— Oui, répond Emma. Il y a eu plusieurs mises en ligne et même si juridiquement on pourrait faire quelque chose – c’est une séquence volée, sans consentement –, ça va être long et le mal sera fait de toute façon.

Le silence envahit la salle, chacun réfléchit, certains regardent le fil de modération puis s’en détournent, harassés.

— Ben, le début est peut-être un contre-feu, propose Nora.

— Oui, approuve Mourad, on pourrait déjà reprendre quelques phrases sur le Golden et faire un communiqué avec, histoire d’assumer, pour détourner le débat ?

— OK, ponctue Lauriane.

— Et je pense qu’il y a là quelques belles phrases qui, sorties du contexte, pourraient avoir de l’allure, comme sur la cryptomonnaie, antimatière économique.

— Et l’absence de contraintes morales aussi, ajoute Bertrand. Oui, ça le fait. Nora, vous pourriez vous y mettre ? Moi je pense qu’il faut que j’agisse autrement. Je vais activer d’anciens contacts dans les collectifs.

— Ah mais c’est qu’ils sont très remontés, note Lauriane. T’es sûr ?

— Oui, parce que Mourad a raison sur la sincérité. Elle a le cœur gros de voir les citoyens lambda traités comme un troupeau et les collectivités volées par des pirates du *cloud*. En fait elle ne change pas tant de positionnement politique, elle prend de la hauteur. Si un ou deux meneurs pouvaient saluer sa colère devant l’injustice et le cynisme du système, cela pourrait calmer les autres. Et tant pis pour les slashers. Ils s’en foutent, en plus, je crois.

La journée sera longue, se dit Mourad en se rendant à l’office du tourisme de Flangy en compagnie du vidéaste de l’équipe, Hugo Levrin. Sur place, tout un aréopage se presse dans la chapelle Saint-Sauveur. Il y a des élus, Sonia Lachaume, adjointe aux affaires économiques et numériques, François Darbin, adjoint à la culture et à l’identité locale, et

Ileana Urs, conseillère municipale déléguée à l'information locale. Près d'eux se trouvent Hermione Dubois, responsable des relations internationales et du tourisme, et l'équipe de l'office. Plusieurs agences sont également là, dont Aatchum, et bien sûr le délégataire pour l'exploitation touristique des sites de la ville, tout heureux d'avoir sauvé la mise de l'équipe municipale la veille au soir. La maire arrive en compagnie du préfet, car le ministère de la Culture a cofinancé l'opération qui sera dévoilée. Elle fonce au milieu du groupe d'élus et leur demande de l'accompagner à la tribune. Elle n'est pas d'humeur et garde même ses lunettes de réalité augmentée, un comble pour celle qui fustige si souvent ceux qui les portent pendant des échanges où elles n'ont pas leur utilité. Elle lance la présentation en lisant ostensiblement son discours sur ses lunettes ! Puis elle passe la parole à Hermione Dubois pour la démonstration. Il s'agit des nouveaux produits de l'office de tourisme, essentiellement destinés aux circuits sur flangy.gvw. Aux visites virtuelles de nouvelle génération, splendides d'après les extraits présentés, s'ajoute un pilotage par intelligence artificielle de douze robots-guides virtuels, un par groupe linguistique. Mourad s'intéresse d'autant plus au sujet qu'il a expérimenté récemment ce genre de dispositif au Cambodge. *Nimol fera peut-être partie de la galerie ?* s'amuse-t-il. Mais le gros morceau en cette fin de matinée est la présentation de la cathédrale virtuelle et c'est un adjoint de poids qui prend la parole. François Darbin, très satisfait de lui et du travail, roucoule au micro, usant de tous les superlatifs qu'il possède, et il a de la culture. « L'extraordinaire finesse du tympan peut être observée à quelques centimètres et, ce qui est inouï, dans les différents états historiques qu'il a connus ! » Au bout de trente longues minutes, il termine son discours sur la porte de l'Impératrice que l'on peut franchir avec Sissi elle-même avant de monter dans la calèche impériale pour découvrir les alentours de la cathédrale au XIX^e siècle, toujours accompagné de la reine de Hongrie ! Revivre cette visite qui « hono-

ra » Flangy est un must pour François Darbin. Pas pour la maire, qui confie enfin la parole au préfet, protocole oblige. « Je suis très heureux de constater que votre patrimoine est habité ! lance-t-il à l'adresse de l'adjoint. Nous avons là un bel exemple de coopération et le dispositif destiné aux touristes venant virtuellement du monde entier est un bon dispositif. » Mourad regarde la maire qui lui fait un petit signe, visiblement satisfaite. Elle a dû échanger pendant son trajet avec le préfet en poste à Flangy – ils ont depuis longtemps fumé le calumet de la paix et s'estiment mutuellement – et la question du paiement des prestations touristiques en bitcoins a dû être évoquée. *Andréa agit en finesse*, pense Mourad. « Je suis d'autant plus attentif au développement de ce projet qu'il a été également un sujet croisé entre le ministère de la Culture et le ministère de l'Intérieur. Je suis heureux de vous inviter, en ce jour d'inauguration virtuelle, à vous rendre non seulement dans la magnifique, stupéfiante – c'est bien cela, monsieur Darbin ? – cathédrale virtuelle de Flangy, qui est toujours un lieu de culte, mais également dans les trois mosquées, le temple de l'Église réformée, l'église évangélique et la synagogue virtuels de cette ville, tous les cultes présents ayant été accompagnés afin que l'aide culturelle de l'État à un lieu ayant toujours une fonction culturelle ne soit pas considérée comme un favoritisme. Leurs accès bénéficieront d'une identification similaire, tout comme ils sont aujourd'hui fléchés dans les carrefours de cette ville. »

Au moment des petits-fours, Mourad se rapproche de la maire, qui semble agacée par un importun. C'est l'influençant Vengeur Marcel en personne ! Vaccinée par l'affaire de la veille, la maire cherche à s'en débarrasser. Mourad arrive à point nommé. Il comprend tout de suite le sujet, le chroniqueur questionne la maire sur un prétendu puits numérique dans la mosquée El-Madjidh, rue Maupat. Andréa Valleton lance un rapide : « C'est un fantasme. Si les intégristes veulent ouvrir un passage vers le Darken, ils le feront partout sauf dans une mosquée fléchée par la Ville, soyons sérieux. »

La phrase, lapidaire, ne nécessitant aucun autre commentaire, Mourad décide d'accompagner sa maire, qui a plus besoin de soutien que l'influenceur complotiste. À deux tables de là, elle se retrouve justement auprès du préfet, moins débonnaire qu'il n'en avait l'air. Elle lui glisse à l'oreille les assertions qu'elle vient de démentir. Le préfet pose son verre et s'adresse à Mourad, qu'il connaît de vue, et à la maire :

— Vous avez eu tout à fait raison, il faut mater ces rumeurs. Mais vous savez, le contexte va faire que nous devons bientôt déminer plus qu'une rumeur sur un puits numérique. L'eCalifat lance partout des rondes virtuelles. Même les Iraniens chiites s'y mettent. Il faut dire qu'en menaçant Téhéran de représailles nucléaires en cas de catastrophe à Tel-Aviv, Israël a fait monter la tension de dix crans ! La situation est prise très au sérieux là-haut.

— Mais qu'est-ce que l'eCalifat peut réellement faire à Tel-Aviv ? demande Mourad.

— On ne sait pas. L'arme nucléaire semble exclue. Même si elle avait été acheminée avant, elle aurait déjà été détectée. Mais l'ultimatum n'est pas habituel. Il comporte des éléments troublants.

*

Le sujet des réseaux sociaux et des groupes de discussion ne passionne pas Daniel, le directeur du service informatique, qui prend sa retraite cette semaine. Mourad et lui déjeunent finalement ensemble au *Bistrot du pilon*. Devant le dircom qui lui parle de modération et de l'incident de la vidéo virale, il affiche un air blasé :

— Tout ça m'ennuie. Je n'ai jamais voulu m'occuper de ce genre de choses. Tu sais, quand j'ai démarré, nous en étions à nous demander comment mettre en réseau nos PC, ensuite il a fallu passer du temps à protéger les données, puis

à les mettre en libre accès, puis encore à isoler nos installations des attaques virales, puis encore il a fallu se jeter sur la toile pour brasser des contenus, des vidéos et des messages à la con.

— Dit comme ça !

— Tu sais, au fond, la Délégation à la transition numérique c'était pas une mauvaise idée, mais ils manquaient de méthode, c'est pas comme ça qu'on pilote un service et ses agents, une administration, un budget. C'étaient des rigolos. Mais on aurait dû garder l'idée d'une coopération sur certains sujets.

— Tu ne disais pas cela à l'époque !

— À l'époque j'ai fait ce qu'on m'a dit, et toi aussi ! Tu veux une glace ?

— Oui.

Daniel fait signe à la serveuse qui s'approche.

— S'il te plaît, Eva, une glace Unpeutou (puis s'adressant à Mourad), et toi ?

— Pareil alors. Je ne connais pas ce parfum !

— « Un peu tout » ! Elle mélange tous les parfums du présentoir, répond Daniel en faisant un geste de moulinet avec la main.

Eva s'éloigne et revient rapidement avec les coupes, pendant que Daniel poursuit :

— Bon, enfin, tu vois, j'ai fait une réunion avec ma... comment dit-on ?

— Remplaçante ?

— Oui, Luna Marguin. Elle est bien. Et elle s'intéresse plus à la co-construction de solutions innovantes, etc. Elle sait placer les bons mots, mais elle a un pedigree nickel. Je pense que tu pourras travailler avec elle, sur ton projet, autour de l'astreinte réseaux sociaux. Je lui ai parlé des problèmes de bande passante bien sûr. Mais je lui ai aussi montré les dossiers qu'on a laissés de côté. Je pense que tu vas apprécier.

— J'apprécie... plus que la glace !

Sur le chemin du retour, Mourad fait un crochet par l'école Gisèle-Halimi où il a rendez-vous avec les personnels d'entretien en présence du service des écoles. Une petite rencontre informelle afin de parler de leur perception de la Ville et de ses enjeux, mais aussi de leur travail et de la façon dont il est perçu. Le projet de film sur les services devrait intégrer des séquences avec ces agents, si la rencontre se passe bien ; ce qui est le cas. En sortant du groupe scolaire, Mourad reçoit un appel de sa femme, très inquiète :

— Julieta ne va pas bien du tout, j'ai du mal à savoir ce qui s'est passé. Elle était rentrée pour le repas, puis elle était allée dans sa chambre et à peine une demi-heure plus tard elle s'est réfugiée en larmes dans mes bras.

— Quoi ?

— Elle était devant son écran avec ses smart glasses et avait rejoint un groupe d'amies pour aider d'autres filles de leur âge...

— Je vois ce que c'est, dit Mourad avec crainte.

— Et je ne sais pas comment, elle non plus je pense, mais elle a assisté ou participé à une ronde virtuelle de l'eCalifat. Ce ne sont pas les membres de son groupe qui étaient à l'origine de ça, m'a-t-elle dit, mais des contacts anonymes. Bon, à la fin de cette ronde, un avatar neutre s'est avancé et est passé en flux vidéo partagé, dans une rue quelque part au Proche-Orient, elle ne sait pas dire où. Et puis cette fille a montré sa ceinture d'explosif et a posé ses lunettes avant de se faire exploser dans un marché. Julieta est ravagée. Mais je suis avec elle. Elle a du mal à effacer ces images. Je pense téléphoner à un psy, qu'est-ce que tu en dis ?

— Quelle horreur ! Appelle notre médecin, il va t'orienter pour le psy. Je crois que j'ai déjà entendu ce genre de truc, mais attends (il réfléchit un instant) j'ai lu quelque chose avant-hier sur ça, je crois qu'ils recyclent les mêmes images. En fait c'est une mise en scène, enfin à la base c'est réel, mais c'est reproduit. Dans certaines rondes il y a célébration

d'un martyr de cette façon. Je vais t'envoyer cet article, ça t'aidera. Et dis-lui que je pense bien à elle et qu'on en reparlera tous ensemble bientôt. Je vais abrégéer mon aprem.

Mourad réussit à décaler la séance de travail du service sur le magazine au lendemain matin, ce qui arrangeait finalement Ronald Vauqui, l'infographiste. Et il téléphone à Emma, l'e-manageuse :

— Salut, je passe en télétravail. Est-ce qu'on a du nouveau sur l'affaire de la vidéo d'Andréa ?

— Oui, le communiqué a été validé dans la version que tu as revue. Il fait son chemin sur la toile, il n'y a pas beaucoup d'interactions, mais c'est plutôt bon signe. Ça se calme. Je pense que le dircab a fait mouche dans ses réseaux parce que la tonalité générale a changé. La vidéo a passé son cap de viralité et dans certains groupes de discussion il y a des commentaires positifs !

— Est-ce que Nora a vu des reprises médias ?

— Attends, je vais lui demander, elle s'est installée avec moi.

— Ouais salut, j'ai entendu, répond Nora, il y a eu une reprise sur BuzzPol, mais avec peu d'échos. En fait on a de la chance car tout est focal sur l'ultimatum de Jérusalem. Vive l'eCalifat !

— Je ne dirais pas ça, je te raconterai, mais effectivement, on est passés sous les radars. Il faudra traiter cela avec le service juridique maintenant, pour essayer de faire retirer les mises en ligne de la captation.

— On ne dit pas que c'est finalement pire quand on supprime des contenus d'origine ?

— Quand c'est les nôtres, je veux bien, mais là, il s'agit d'un enregistrement sans l'accord du maire et le gars qui l'a fait ne s'est pas fait connaître. Avec tout l'arsenal qu'on a aujourd'hui, on devrait quand même pouvoir identifier son adresse et lui sortir une méchante injonction, pour marquer le coup.

— OK, je vais lancer ça, répond Nora.

— Vois avec le cabinet, mais je pense sincèrement qu'il faut faire un peu de ménage. On n'a pas besoin de traîner ce truc pendant des mois. Et comme le communiqué ne fait pas explicitement référence à la vidéo, on est bon.

En arrivant à son appartement, Mourad retrouve Marianne, toujours inquiète. Ils discutent ensemble pendant quelques minutes. Il lui raconte pour l'avatar de leur fille sur Sensor Black et ses fréquentations numériques. Puis il entre dans la chambre de Julieta et s'assoit près d'elle.

— C'est bon ça va, lui dit-elle, maman est restée avec moi, je vais bien.

— Tant mieux. Mais je voulais te parler d'autre chose.

— Ah oui ?

— Oui, je ne t'ai pas raconté avant-hier soir, en rentrant de la promenade en forêt, mais j'ai suivi une formation en ligne sur la gestion des avatars. Tu sais bien qu'il faut que je remonte mon ranking et que je sois plus habile avec mon profil. Alors je me suis connecté la semaine dernière à une série de tutos avec un suivi pédagogique. On a même fait deux rencontres sur GVW. C'était intéressant dans l'ensemble, même si c'était quelquefois un peu bateau.

— C'est parce que tu connais déjà certaines choses quand même.

— C'est pas faux. Mais j'ai découvert des techniques intéressantes de protection de mon avatar. Tu connais, les *safe points* ?

— Mais oui ! Tu sais papa, ce qui m'est arrivé, ce n'est pas un problème de gestion d'avatar, on y est allées volontairement dans cette ronde, pour voir !

— OK, c'est vrai. Mais pour ce qui est du ranking, j'ai des pistes pour le remonter petit à petit. Et tu vas être étonnée : il existe des programmes pour donner des cours, ou tutorer des personnes de façon classique ou anonyme. Je me suis inscrit sur une plate-forme liée à l'Unesco qui gère ça

très bien et, comme tu me l'avais dit, il y a des personnes anonymisées qui peuvent sans risque échanger avec moi et travailler une matière. Je me suis référencé en communication publique, tu penses bien ! Ce lundi midi j'avais une première séance. Je te jure que c'est bizarre d'échanger avec un avatar neutre et de faire son bilan pédagogique puis de parler de cas concrets, de techniques de communication, etc. Mais c'est gratifiant.

— Je sais, c'est cool. Enfin je veux dire que c'est cool à faire et aussi que c'est cool que tu le fasses !

— Tu vois, tu pourrais toi aussi passer par ce biais, sans avoir besoin de te lancer dans du hacking sur le Darken. Laisse plutôt des militants plus âgés se lancer dans ce genre de plans. Tu crois pas ?

— Oui, tu as sans doute raison.

*

La réunion décalée concernant le magazine de la Ville va se tenir au service com. Mourad y retrouve Nora, Ronald, Killian et Christine en visio. Pas d'hologramme pour elle aujourd'hui, c'est compliqué à mettre en place et comme le créneau horaire a été changé, ils s'en passeront. Sur le mur du bureau sont affichées les sorties papier de toutes les pages du magazine, trente-deux au total, mais toutes ne sont pas terminées, on voit bien certains carrés jaunes qui marquent les espaces non montés. Il n'y en a plus beaucoup. Des trois projets de couverture, c'est celle avec la vue de nuit qui a été choisie. La cathédrale virtuelle s'y détache sur un fond bleu profond qui permet de faire ressortir la titraille. Quelques modifications de dernière minute ont été demandées.

— On en voit enfin le bout, commence Mourad. L'envoi des fichiers d'impression, c'est pour mardi avant 10 heures. D'ici là, on va devoir mettre les bouchées doubles pour intégrer les derniers contenus.

— La correctrice a tout rendu hier, sauf évidemment les textes qu'elle n'a pas eus ! enchaîne Christine. Mais je suis plus ennuyée par le mail sur l'article à changer en page cinq.

— Oui, on décale au mois prochain le retour sur les aménagements de la cuisine centrale, pour insérer une info sur quoi déjà... un sujet environnement, c'est ça Christine ?

— Sur la sérotine commune exactement.

— C'est une chauve-souris, ça !

— Bravo ! Tu m'épates.

— J'ai révisé mes classiques récemment, dit Mourad sur un ton allègre.

— Le sujet est simple, un collectif, encore un, s'est constitué autour d'un amateur spécialiste des sérotines. Il y en a dans les villes, et chez nous aussi. C'est une espèce vulnérable. Et elle se réfugie dans les vieux bâtiments, sous les tuiles, derrière les poutres, etc. Mais face à tous les travaux de rénovation thermique en cours, elles ont de plus en plus de mal à se protéger. Du coup la Ville va être obligée de trouver une solution, parce que le collectif est très remonté contre ces travaux subventionnés. La Direction de l'urbanisme et celle des espaces verts vont lancer une étude et chercher des solutions. D'où l'urgence pour l'article.

La réunion suit son cours quand soudain Lauriane s'y invite. Elle pose évidemment la question :

— C'est quoi le dernier délai ?

— Mardi matin, pourquoi ?

— Mince. Mais il n'y a pas une marge de sécurité chez l'imprimeur ?

— Un jour max, annonce Ronald, après, on doit tout recalculer avec leur planning. Et de toute façon on glisserait d'une semaine à cause de la distribution qui se fait le week-end.

— Non mais c'est jouable, la maire vient de décider de changer la dernière de couverture. Elle souhaite mettre en avant la campagne citoyenne qui va sortir sur les mobiliers intelligents. Et elle veut que l'image de cette affiche soit un cliché du « grand mercredi citoyen ».

— Bon, mais on avait déjà vu ça, y a pas de problème, dit Mourad soulagé.

— Si, si, y en a un, objecte Ronald, parce que la photo se fait mercredi et que même si j'ai tout envoyé avant – et qu'ils peuvent tourner un cahier – on reste *short* pour le second cahier et la livraison vendredi après-midi.

— Elle a intérêt à être bien, la photo ! dit Mourad sur un ton ironique.

— Andréa veut rattraper le coup après la fameuse vidéo, reprend Lauriane, et votre projet d'affiches numériques avait séduit le bureau municipal, alors elle veut renforcer son impact en la déclinant en « der de couv ».

Tous se regardent, ils n'aiment pas prendre de risques avec la marge de sécurité imprimeur. C'est souvent dans ce genre de situation que des erreurs se glissent ou qu'arrivent les malfaçons.

*

Dans la brume d'un matin de repos, la famille Merlozzi se promène dans le parc proche de la résidence Chlorophylle. L'agitation de la semaine s'éloigne et les échanges sont détendus. À midi, ils vont faire un repas visio dans leur salle de séjour en compagnie des parents de Marianne, qui résident au Portugal. De retour dans la résidence, ils se servent des boissons chaudes au salon. Liévin regarde ses parents, profite de cette dernière minute de sérénité. Puis se lance :

— J'ai bien réfléchi, avec mon dossier et mes notes, même si je pense que j'aurai le bac comme tout le monde, j'ai peu de chance de trouver quelque chose de bien à la rentrée.

Ses parents se sont arrêtés net. Julieta observe, voyant la perspective d'une belle journée en famille s'évanouir. Elle commence à réfléchir chez quelle amie elle devra migrer.

— Je veux doper mon niveau en anglais *business* avec des cours à distance et je veux quitter au plus vite le lycée, mais passer le bac quand même.

— Quoi ? Comment ? article Mourad.

— De toute façon la commission éducative va pas être bonne pour moi, j'y passe la semaine prochaine, vous vous souvenez ?

— Et pas qu'un peu, répond Mourad. Alors baisse d'un ton et va au bout de ton raisonnement.

— Et comme je suis sûr qu'ils vont me charger parce qu'ils ne m'aiment pas...

— C'est ça, mais bien sûr. À moins que tu ne nous aies pas tout dit, ajoute Marianne.

— C'est possible que cela aille plus loin. Alors moi je préfère anticiper et me lancer dans mon projet. Je veux être slasher et travailler à l'international.

— Non mais on rêve, mais avec quelles compétences, dans quelle branche ?

— Les diplômes français ne valent pas grand-chose et les boîtes du Golden ne recrutent pas sur ces critères, ils veulent des gens dynamiques, prêts à se former auprès d'eux, et ils te jugent sur ce que tu es, pas sur des bouts de papier.

— Merci pour nous, c'est complet, on croirait entendre Idriss Aberkane.

— Ce qui compte c'est d'avoir l'esprit de compétition et un bon niveau d'anglais, alors j'ai regardé et j'ai trouvé des stages immersifs à HarvardVirtual. Et j'ai fait mon dossier et j'ai été accepté.

— Ben évidemment, espèce de buse, ce doit être payant.

— C'est pas si cher, le stage de deux mois de fin d'année est à 9 centimes de bitcoin. C'est intensif et surtout on est aux horaires de là-bas !

— Tu veux dire que tu veux te lever et te coucher en fonction des horaires des États-Unis ? demande Mourad.

— Oui c'est ça, intervient Marianne, je me souviens maintenant que tu m'avais montré ça. Alors c'était ça ton

projet ? Puisque tu as foutu en l'air ta terminale, et la première aussi, faut pas l'oublier, alors tu jettes tout aux orties et tu vas devenir le *golden boy* des slashers, super compétitif ? Ce n'est pas un projet, c'est une fuite !

— Non, c'est pas ça, et puis t'es mal placée pour critiquer les slasheurs parce que toi-même tu veux en être !

— Mais j'ai un métier, moi !

— Ben moi j'ai l'exemple d'un ami qui a quitté la fac sans diplôme et qui est *Test Engineer* aujourd'hui et qui gagne plus que vous.

— Précaire et sans couverture sociale, on connaît, ironise Mourad. Bon, on en a assez entendu, il doit être 2 heures du mat à Harvard, alors va te coucher. Allez, va !

Mourad se retrouve seul avec sa femme, Julieta étant partie à la mi-match. Il désespère de son fils, il a beau avoir essayé de lui inculquer des valeurs, il semble avoir eu moins de poids que la société qui les entoure. Pour Marianne, il est surtout peu scolaire et n'arrive pas à trouver sa place. Les deux convergent sur le fait qu'il est intéressant, plein de qualités, mais très influencé par les modèles d'une société qui ne valorise plus vraiment le mérite. Ils analysent froidement la situation.

— Après tout, il n'a qu'à le faire, son stage, s'il arrive au bout il aura fait plus d'efforts que pendant toute son année, déclare Mourad.

— C'est certain. Mais il ne peut pas s'absenter du lycée comme ça. On est à plus de deux mois du bac... à moins qu'il fasse un dossier PFFI. Avec mon profil et une levée de doute médical, c'est réglé pour deux mois. Comme cela il reste à la maison. De toute façon il aura ses cours et on pourrait conditionner son stage au fait qu'il prépare les épreuves.

— Bonne idée. Au moins il a réfléchi à son avenir, on ne peut pas lui enlever ça. Mais quelle tristesse, devenir un opportuniste, à faire des missions, n'importe lesquelles...

— Je ne suis pas d'accord, il y a des slasheurs qui vivent très bien cette indépendance, qui voient le monde autrement, qui sont libres.

— Ah oui, peut-être, en tout cas ce n'est pas mon idéal.

— Oui, c'est sûr...

— Mais s'il nous fait le coup de vouloir continuer, au Harvard machin ? T'imagines le prix ? C'est dans les 4 000 euros, un demi-bitcoin !

— Peut-être un peu moins, parce que même s'il y a des séances visio individuelles et des travaux corrigés, c'est quand même essentiellement du cours collectif virtuel.

— Ça reste pas jouable pour notre budget.

— Mais tu sais, en fait non, tu ne sais pas...

— Quoi ?

— Ma banque a lancé un plan d'externalisation. Et je pense en profiter pour me mettre à mon compte et, du coup, augmenter mon salaire.

— Mais ils ne peuvent pas te licencier pour ensuite te faire bosser sous contrat, c'est illégal !

— En France oui, mais comme je suis en télétravail ils peuvent me proposer une mutation ailleurs dans le groupe. Ensuite, une fois mon contrat basé au Royaume-Uni, ils me font signer un projet d'accompagnement qui me garantit un nombre de missions sur les trois ans à venir – à peu près les deux tiers de ce que je fais aujourd'hui –, sauf que du coup je peux prendre d'autres transferts, d'autres clients. En fait tout cela est possible. Il faudra que je fasse quelques missions en horaires décalés, mais pour ça j'irai dans l'espace confiné du rez-de-chaussée.

— Dit comme ça, c'est séduisant. Et l'espace confiné, c'est une bonne idée, cela te fera un sas de décompression.

— Oui.



#5 - Que la fête commence

#5 - *Que la fête commence*

C'est une grande place publique, un peu en dévers, recouverte d'un sable de carrière clair et poussiéreux. Le soleil est ardent. Un grand bâtiment se trouve sur la gauche, à contre-jour, Mourad n'en distingue pas les détails. Il est contemplatif, habillé légèrement. Il semble être assis en tailleur, sur un balcon de bois, assez haut pour dominer la scène. Peut-être au deuxième étage. La ville, car cette place doit bien être dans une ville, n'est pas très présente, à part une ligne de façade en pierres, claires elles aussi, qui part en ligne de fuite à sa droite. Le fond de la place vibre de cette lumière terreuse, fruit de la rencontre des rayons du soleil avec la poussière soulevée par l'activité urbaine. Il n'y a pas beaucoup de bruits pourtant. Des hennissements, des cris ou des chants d'oiseaux, une agitation humaine, une pulsation lente, sourde, mais pas de machines ou de moteurs. Puis une immense ombre se dégage de derrière le bâtiment de gauche : un colosse, qui avance très lentement, lourdement. Une colosse plutôt, que Mourad détaille avec stupéfaction et crainte. Il voit maintenant son visage, qui est à sa hauteur tant cette femme est grande. Elle a une physionomie primitive, un front bas, des épaules larges et des bras longs. Elle lui rappelle cette représentation d'une Néandertalienne qu'il a croisée au musée de l'Homme à Paris. Malgré la rudesse de ses traits, de sa peau, elle porte une toge écruée, une couronne

de laurier et semble avoir un rôle social important. Ses sandales à lacets de cuir soulèvent des nuages de poussière alors qu'elle traîne péniblement ses pieds dans un lent balancement. Son regard est paisible et même généreux. Elle sourit en penchant sa tête à droite et à gauche en direction d'une foule sans doute présente mais presque cachée pour Mourad par la balustrade en bois. Il distingue pourtant une forme contre le pied gauche de la géante, une femme, qu'il reconnaît lorsqu'elle passe dans la lumière, c'est Sonia Lachaume, fière et droite, drapée de pourpre. Elle pose sa main sur la jambe de la géante qui s'immobilise. Sonia semble la guider, même si elle mesure moins du quart de la taille de la colosse et que sa tête n'arrive pas à la hauteur de son genou. Une clameur monte et Sonia lève les bras pour la faire cesser. Le silence se fait, mais un silence rempli, avec de petits bruits, de pieds, d'enfants, exprimant une attente, une impatience muette. Soudain, face à Mourad, l'immense femme primitive redresse son lourd visage et dit lentement, d'une voix proportionnelle à sa taille, grave et puissante : « Que la fête commence ! » Elle se transforme aussitôt en arbre.

C'est désormais un sapin immense qui trône sur la place, dense, sombre, encore agité par la transformation, entouré d'un halo dû aux particules de sable soulevées par elle. Mourad est sidéré, il se laisse aller en arrière, son corps s'affale sur une couche raide. Sa tête tourne. Autour de lui tout s'assombrit, il s'enfonce, s'enfonce dans le froid. Il n'est plus dans la ville, il est dans la nature, dedans. Il perçoit une conversation. Sur un chemin, un groupe s'approche et marche au-dessus de lui. Il reconnaît sa femme, Marianne, son fils, Liévin, et sa fille, Julieta, qui apportent des paniers. Sonia Lachaume les rejoint, elle porte toujours une grande tige pourpre, bien distincte des tons clairs des robes des membres de sa famille. Marianne jette une grande nappe au sol et tous s'y assoient en bavardant. Il fait beau. Et ce moment, au bord d'une des voies d'accès à la ville, à la lisière des premiers pâturages, semble être un rendez-vous attendu

par chacun. On dispose les assiettes et les verres avec soin et délicatesse, des victuailles sont sorties des paniers, le pain est rompu dans la bonne humeur. Puis tous se tournent vers Sonia qui tend le pain dans la direction de la grande pierre qui se dresse là. Elle prononce une phrase rituelle avec beaucoup d'emphase pendant que les autres inclinent la tête : « *Diis Manibus et memoriae æternæ Mouradus Merlozzi* ». Mourad se redit la phrase pour lui-même, gravement : « *Aux dieux mânes et à la mémoire éternelle de Mourad Merlozzi* ». Le latin résonne en lui comme une langue maternelle, son cœur le fait souffrir et il doit grimacer. Les yeux qu'il n'a pas versent des larmes qu'il ne sent pas. Au-dessus de lui, Marianne renverse un verre de vin dans une petite ouverture, un conduit qui a été creusé dans la pierre et qui descend. Le liquide parvient à Mourad qui s'élève alors, lentement. Il voit la pierre taillée, massive, et tourne autour. Sur une face, côté route, il lit une inscription : « *Passant, jette un œil sur ce tertre où sont ensevelis les os de Mourad Merlozzi, homme bon, qui était communicant public dans cette cité, et qui dort tranquille, ayant enfin rassemblé son être virtuel et son être matériel. Passant, tu ne veux rien savoir ? Pourtant ce que tu es, il le fut ; ce qu'il est, tu le seras...* »

Une alarme retentit dans l'habitable de l'estavette. C'est le moment de reprendre le volant. Lauriane retourne son siège et active ses droits en posant la main sur l'écran de bord. Mourad sort de son sommeil agité en écarquillant les yeux. Il se sent mal. Ses voisins font semblant de ne pas remarquer son état, mais tous l'ont entendu, il y a une minute, laisser échapper quelques sons, presque sanglotants. Parmi les voyageurs, de retour de l'agglomération voisine, cinq participaient à la délégation partie ce matin pour faire le point sur la relation citoyenne matérielle et virtuelle dans cette cité. Outre Mourad Merlozzi, dircom, et Lauriane Ziegler, chefcab, il y avait Ileana Urs, conseillère municipale déléguée à l'information locale, Chantal Sallato, représen-

tante du Conseil citoyen de la transition, et Marlène Selami-Lachaume, de la vie citoyenne. Le DGA concerné les avait suivis par flux numérique et était apparu en hologramme lors du moment convivial de départ. Ce voyage d'études, prévu de longue date, s'est fait dans le cadre d'échanges de bonnes pratiques au sein de la région. Sous la houlette de plusieurs organismes professionnels, certains élus et membres des services vont découvrir de nouvelles méthodes de travail dans d'autres collectivités. Évidemment, les déplacements se font dans des agglomérations réputées pour leurs résultats dans tel ou tel domaine. En l'occurrence, le voyage d'aujourd'hui visait à prendre exemple sur un dispositif très efficace de croisement de données et de lien en présentiel. Dans ce territoire, un important travail de relation a été conduit depuis plus de dix ans, aboutissant à une relation de confiance entre citoyens/usagers connectés et administration locale. Du coup, plus de 80 % de cette population a une relation numérique consentie avec la collectivité locale. Un club de « cocitoyens abonnés » a été mis en place et sert de groupe test de façon très intéressante. C'est le point qui a le plus retenu l'attention de Lauriane et de Chantal. Un nombre impressionnant de minisondages, votes et avis est récolté chaque semaine et les analyses des déplacements, services utilisés et recherches effectuées fournissent d'autres données. Le tout est croisé avec le *big data* de la collectivité et permet à celle-ci d'adapter très rapidement le service au public. Cela concerne particulièrement les écoles, mais également la voirie ou la culture. Dans une moindre mesure, le service urbanisme et déplacement s'en sert pour affiner ses modèles. Le grand enjeu de cette méthode de travail est la fiabilité des infos récoltées, la confiance des habitants et la représentativité de l'immense panel ainsi constitué au travers du club. Mourad a particulièrement apprécié l'exposé de son homologue qui a bien décrit le cercle vertueux ayant permis ces avancées : « *Il nous a fallu aller plus loin encore que les fameux dix principes déontologiques de com pour la gouver-*

nance des territoires. Nous avons dû attendre plusieurs années afin que la probité et la sincérité de notre communication arrivent à provoquer une implication symétrique de la part des utilisateurs. » Mais le résultat était impressionnant. La newsletter de la collectivité, orientée services de proximité, urbanisme et infos pratiques, atteignait tous les foyers, hormis la part incompressible touchée par l'illelectronisme. Elle servait de point d'entrée et ouvrait vers d'autres canaux, temporaires ou réguliers. La délégation flangienne s'est fait expliquer les différents ressorts qui permettent d'alimenter une relation profitable dans les deux sens, mais a tout de même noté un certain déséquilibre vis-à-vis des publics les moins connectés, comme le souligne Ileana Urs :

— Ce sera plus compliqué à Flangy, car, du fait de notre plus grande mixité sociale, nos publics sont moins connectés. D'un côté on peut le regretter, parce que leurs résultats sont excellents, d'un autre je ne me plains pas parce que cela nous contraint à garder le contact avec tous.

— Oui, c'est vrai, il y a des choses à garder et d'autres qui ne sont pas adaptées, poursuit Lauriane gardant un œil sur la route. Mais quand même, j'aime leur façon de contourner l'anonymat. Et si on regarde bien, sur les questions importantes, les échanges sont signés ! Et il y a tous ces rendez-vous...

— Exactement, approuve Marlène. C'est drôlement malinge, ce retour systématique au présentiel, avec des micro-événements, des soirées réservées, des accès privilégiés. Parce que notre problème numéro un aujourd'hui, c'est qu'on arrive à avoir dix fois plus de commentaires et d'avis sur des e-consultations, par rapport aux réunions de quartier ou de projet, mais que dans leur grande majorité ce sont des contributions quasi anonymes.

— Mais eux aussi avaient ce problème, rétorque Ileana, c'est bien comme ça que je l'ai compris. C'est pour ça qu'ils sont allés si loin dans le dispositif citoyen. Franchement ça m'a convaincue. Je le suis un peu moins sur la question de

l'illelectronisme... mais pour l'engagement citoyen en ligne, chapeau bas.

— Vous aviez quand même un peu commencé, avec un panel connecté, du temps de la Délégation à la transformation numérique, se souvient Lauriane à l'adresse de Chantal Sallato (déjà présente au Conseil citoyen de la transition à l'époque).

— Mais cela avait été mené de façon pas très subtile, répond cette dernière. Ça s'est même retourné contre l'équipe en place, vous savez bien. Non, moi je suis d'accord avec Ileana, c'est vraiment bien mené et je vois de vraies différences. Par exemple en ce qui concerne la géolocalisation par quartier ou par rue, c'est moins intrusif, mais ça engage quand même à une certaine modération. Et puis ils valorisent drôlement bien leurs « co-citoyens ». Je pense que cela leur donne le sentiment d'avoir un vrai rôle, une importance. Vous avez vu par exemple pour l'école de musique ?

— Oui, alors là on touche quand même les limites de l'exercice, reprend Marlène, parce que s'ils étaient allés jusqu'au bout de leur logique, il n'y aurait plus que des cours de violon et de piano ! Il faut quand même savoir prendre ses distances et se référer aux professionnels !

— C'est toi qui dis ça, lance Lauriane dans un grand rire !

— Non mais c'est quand même vrai, maugrée Marlène. C'est pas parce que je bosse pour le dialogue citoyen que je défends l'idée que la parole citoyenne, brute, non éclairée, serait une parole divine.

— Je te charrie ! continue Lauriane. Il faut qu'on garde nos distances et qu'on fasse un retour à nos collègues qui soit assez modéré. Parce qu'au final, leur système pourrait bien déboucher sur une surreprésentation des mêmes catégories que chez nous. Bon, il faut reconnaître qu'ils touchent plus largement, et plus de monde, etc. Mais il faudra qu'on revérifie que leurs contributeurs les plus actifs ne soient pas encore une fois des obsédés de la bordure de trottoir, les hy-

pocondriaques de la démocratie ou des représentants d'intérêts privés. T'en penses quoi, Mourad ?

— Je suis circonspect. Si on prend un peu de distance, on pourrait voir là un super système marketing. C'est même du marketing relationnel avec tous ses ingrédients : l'engagement, la récompense, le « soin citoyen » et toutes les analyses qui suivent. C'est un immense programme fidélité à l'échelle d'une population. Alors c'est clair que c'est dans la logique de ce que l'on fait depuis longtemps, mais justement, moi cela me pose question. Je pense qu'on y perd quelque chose d'essentiel, quelque chose qui a à voir avec l'égalité, le respect...

— Encore un lecteur de la « nounoucratie » ! s'exclame Marlène.

— Je vous coupe, intervient Lauriane, on arrive. Nous reprendrons ces débats pour le débrief la semaine prochaine.

— Marlène, si tu veux, conclut Mourad, tu peux rester avec moi : je monte pour un brainstorming avec mon équipe, tu seras la bienvenue, vu que tu es en verve !

En pénétrant dans l'hôtel de ville, Mourad et Marlène saluent Cindy qui vient d'indiquer à un groupe la direction du service population et qui se retourne vers eux :

— Vous êtes de retour ?

— Oui, répond Mourad. Vous êtes bien souriante, cet après-midi !

— Oui, j'adore. Ces petits couples qui viennent pour programmer leur mariage. Je viens d'en envoyer plusieurs chez Anthonin. Je ne sais pas trop d'où ils sont, ceux-là, c'est un mélange...

— Mais oui, Cindy, par principe, un mariage, c'est un mélange !

— Mais non, mais vous me comprenez, c'est des couples mixtes, y en a plein. Je trouve ça vraiment chouette. Avant c'était différent, il y avait moins de diversité, ou plutôt... moins de mixité. Mais maintenant on voit des gens qui

viennent de partout, comme le Japon, le Mexique. Ils ne se craignent pas, et même s'ils sont d'origines différentes, ils se marient ! On devient une ville-monde. Vous voyez ce que je veux dire, Marlène ?

— Oui, répond Marlène agacée, avant de prendre la direction du service com.

Mourad la rattrape et lui demande :

— J'ai loupé un épisode ?

— Non mais de quoi elle se mêle ?

— Et ?

— Elle m'a vue hier soir au bar rouge avec Marie-Jérôme, qui est haïtienne.

— Ah. Je comprends. Mais ce n'était pas méchant. Cindy, elle est comme ça. Elle manque un peu de tact, mais elle est très positive.

Marlène s'arrête un instant et fixe Mourad dans les yeux.

— Oui, alors pas toujours, poursuit-il. Il lui arrive d'être de mauvaise humeur, mais elle est souvent optimiste et sincère, enthousiaste, comme ce matin. Le coup de la ville-monde c'est plutôt bien vu, cela me rappelle le village planétaire des années 2000... Ne fais pas la tête, si elle t'a dit ça, c'est pas pour te gêner, mais pour te montrer qu'elle trouve ça bien.

— J'ai pas besoin de son accord, tranche Marlène.

Voyant que le sujet est clos, Mourad se garde bien de lui dire que cette nouvelle l'a lui aussi étonné et enchanté. Il la précède et entre dans le bureau partagé de la com qui a été réaménagé pour la réunion. Une partie de l'équipe est là, c'est l'occasion pour le dircom de présenter le second community manager, Théo Oueslati, qui prendra son poste en télétravail dans quinze jours.

— Bienvenue à Flangy et à flangy.gvw, lui déclare Mourad, vous verrez qu'ici nous passons très facilement de l'un à l'autre ! Je vous propose de rester un peu avec nous, avant que nous ayons notre entretien, et de prendre part à ce remue-méninges, une sorte de petit défi créatif que nous affec-

tionnons, court, vivant, et avec des invités, n'est-ce pas Marlène ! Alors, le sujet du jour : trouver le slogan de notre campagne de com pour les micro-événements de proximité de cet été.

Mourad demande à Kilian Vermot, chargé de com, de faire un topo :

— À travers une série de micro-événements sportifs et culturels, la Ville essaie de relier les quartiers qui s'enferment dans un système de tribus lié au virtualisme...

— Hein ? Quoi ? lance Nora, l'attachée de presse.

— C'est-à-dire que c'est une sorte de communautarisme lié aux catégories sociales et aussi à l'entre-soi, aux effets de tribus par affinité de consommation...

— Un décodeur, s'il vous plaît ! renchérit Marlène, gouguenarde.

— Mais c'est simple, s'énerve Kilian. Les slashers, par exemple, ils travaillent pour leur pomme et limitent leurs relations uniquement au voisinage et aux relations utilitaires. Dans certains quartiers résidentiels, les habitants ont tendance à vivre enfermés dans leur univers, avec crèche partagée et tout le reste. Les communautés qui s'occupent des espaces cogérés s'autosuffisent et ne sont pas très ouvertes vers l'extérieur et les autres quartiers. Il y a une sorte de frontière invisible qui se tisse, notamment avec les quartiers dits « sensibles », avec plus d'habitat social et de difficultés économiques. Déjà que la fracture est grande entre le quartier du boulevard, très bourgeois, et les secteurs pavillonnaires – complètement renfermés et clôturés pour le coup –, on constate une balkanisation de la ville...

— Tu connais Balkany, toi ? s'esclaffe Nora.

— Bravo le brainstorm ! s'emporte Mourad. Non, il s'agit évidemment d'une référence aux Balkans et à leur émiettement. Si on pouvait garder notre énergie pour ce qu'on attend de nous, ce serait mieux. (Puis il dit en aparté à Théo Oueslati, accompagné d'un clin d'œil :) Ici on cultive

le dialogue vivace ! (Avant de reprendre en direction du groupe :) Je t'en prie, Kilian, continue, c'était très clair.

— Pour répondre au danger de cette ghettoïisation générale, la Ville va redéployer ses moyens d'animation, mettre à contribution les services culturel et sportif, et travailler à une « couture relationnelle » sous forme d'une grande fête itinérante de l'été. Le principe est de trouver des espaces de rencontres interquartiers et intertribus, voire intergénérationnelles. Et pour bien ancrer le dispositif au niveau global, nous allons orchestrer une grande campagne de communication qui va ensuite être déclinée en microsignalétique et valorisée de façon synchronisée sur les panneaux d'affichage intelligents et sur les réseaux sociaux.

— On compte beaucoup sur nous pour que l'esprit de cette action soit perçu par tous de la même manière, ajoute Mourad. Il ne faut surtout pas que l'on pense qu'il s'agit d'une fête des voisins bis, de kermesses de quartier ou qu'on lance un amuse-bobos hyper branché. Nous avons un important message à faire passer. Mais ce message ne sera pas repris pendant les micro-événements. Ces animations sportives, miniconcerts, plantations collectives, écobalades ou chasses au trésor ne seront pas des meetings avec discours. Seuls les animateurs seront là et feront leur boulot. C'est à nous de casser les barrières en communiquant de façon adaptée et surtout en valorisant au jour le jour le succès espéré de ces moments de rencontre. J'insiste : ce sont des rencontres dans tous les sens du terme, y compris sur flangy.gvw. Alors, pour commencer, comment allons-nous lancer ce dispositif ? Quelle accroche ? Je vous écoute.

Mourad pose son doigt sur le tableau interactif et active le programme Wordstorming. Tous les micros sont ouverts. Chacun sait que, dès lors, chaque mot prononcé sera immédiatement écrit sur un nuage de mots évolutif, géré par le programme. Tout le monde active la reconnaissance vocale en citant son nom à haute voix. Puis un minuteur géant lance un décompte d'un quart d'heure en mode « recherche de

nom ». Les propositions commencent à sortir, chacun veillant à ne pas parler pendant qu'un autre le fait :

- *Game of Flangy* !
- Interquartier !
- Sortez de votre coquille !
- Flangiens Flangiennes !
- Fraternité !

Mourad regarde les scores des uns et des autres. Plus une personne fait de propositions, plus elle gagne de points. Les minutes passent et les slogans s'empilent dans un joyeux désordre, l'intelligence artificielle établissant un premier tri par estimation de la popularité et attribuant des couleurs. Puis, Marlène, très prise au jeu, sort avec enthousiasme et clarté :

- Que la fête commence !

Mourad est stupéfait. Il revit instantanément son rêve dans l'estavette. Il a une sueur froide et fixe Marlène. Elle ne s'en aperçoit pas. Ou feint de ne pas s'en apercevoir. *Comment a-t-elle pu savoir ?* se dit-il. *Est-ce que j'ai parlé en dormant ? Ou alors est-ce que je fais des rêves prémonitoires ?...*

Le décompte s'arrête, vingt-cinq propositions ont été faites, dix sont éliminées par le programme, sur des critères pré-enregistrés ou déduits par lui, comme le non-recours à des anglicismes. Tout le monde doit s'exprimer en même temps à l'annonce des quinze accroches restantes. On doit seulement s'exprimer par un Ah ! ou un Hum ! plus ou moins fort. La tonalité générale analysée par le programme attribue un rang à la proposition. Et celle qui sort bientôt en numéro un est... « Que la fête commence ! ». Tout le groupe loue la franchise et la positivité de la formule. C'est de loin celle qui est la plus forte et propice au travail graphique à venir. Mourad est très mal à l'aise. *Prémonitoires*, se répète-t-il.

*

Il n'y a aucun mort ni blessé. Sur tous les fils d'actualité défile la nouvelle. Une eBombe ou des eBombes ont été actionnées à Tel-Aviv. La ville est coupée du monde. Tous les appareils et circuits électroniques ont instantanément grillé. La menace de l'eCalifat a été mise à exécution. Mourad ne quitte plus ses lunettes de réalité augmentée commutées sur les infos internationales. Autour de Mourad, tous font de même. Les visages sont graves. Personne ne comprend exactement ce dont il s'agit. Au service com, on allume le mur multi-écrans. Un commentateur reprend les faits : « À 16 heures, ce sont plusieurs eBombes qui ont détruit l'ensemble des réseaux de communication et plus généralement le réseau électrique et les installations en courant faible de la capitale économique de l'État hébreu. Une grande confusion règne et nous n'avons pas, pour le moment, d'informations concernant une possible riposte. » Les spécialistes défilent à l'antenne. L'un d'entre eux explique l'impossibilité pour Israël d'atteindre un ennemi virtuel et ajoute que les États-Unis ne l'encouragent pas à répliquer en engageant une opération visant un autre État du Proche-Orient. Un autre expert décrit l'incroyable efficacité de cette arme électronique, qui s'apparente pour lui à un micro-ondes géant ayant une portée de trois cents mètres, ce qui expliquerait, vu l'ampleur des dégâts, qu'il y en ait eu plusieurs. Mourad rejoint le cabinet de la maire, où il retrouve Bertrand Cocq et Lauriane Ziegler.

— On a les habituels pétards dans les quartiers Neyrat-Turgot et Moulinier, commente Bertrand Cocq. Mais pour le moment ça va. Par contre, sur GVW il y a des rondes de l'eCalifat ; c'est l'excitation. Mourad, c'est bien que tu sois là. J'ai des collègues qui me disent que c'est comme cela partout sur la toile, il faudra qu'on soit attentifs.

— Oui, mais vous savez bien qu'on n'y peut rien, lui rétorque Mourad. Tout ce que l'on peut faire, c'est neutraliser certains espaces et modérer au maximum les commentaires, y compris ceux qui pourraient être attribués à notre institution.

— Oui, tout à fait, affirme Lauriane avec autorité, on va d'abord se concentrer sur la parole des élus et de la Ville. Je vais proposer qu'on fasse un rappel à l'encadrement des règles concernant l'expression de chacun, même des agents. On ne sait pas ce qui se passe, mais cela semble assez grave. Il n'y a pas de victimes ? C'est bizarre.

— Non, lui confirme Mourad. Je viens d'entendre une explication : ce sont des impulsions électromagnétiques qui mettent hors service les installations, tu sais, comme avec les grosses éruptions solaires. Apparemment ce n'est pas si compliqué d'assembler une eBombe sur place, dans un magasin d'électronique ou d'appareils électroménagers. Il est impossible de maîtriser ce risque. La seule chose à faire aurait été de blinder tous les circuits, mais ça coûterait une fortune et, à part les forces armées de certains pays, personne ne le fait. Et du coup les dégâts sont immenses, toutes les données informatiques stockées à Tel-Aviv sont effacées et beaucoup d'entreprises y sont aux abois.

— C'est tout à fait singulier, ce qui se passe là, disserte Bertrand Cocq. Une entité virtuelle s'attaque finalement numériquement à un État. C'est un acte de guerre évident, mais une guerre qui se déplace sur le champ digital. En annihilant les moyens informatiques de cette ville, elle crée un pont entre le virtuel et le matériel, se plaçant dans une même réalité. C'est un volet complémentaire au *hacking*, peut-être même aussi important. Dans ce monde numérique sans frontière, les affrontements peuvent donc se produire n'importe où. La confrontation est partout.

— Exactement, ajoute Mourad. C'est bien tout le problème pour nous. Nous ne sommes plus à l'intérieur d'un

pays, nous sommes tous sur une côte, une bordure, soumis aux rapines et au piratage...

— Alors je vous arrête, messieurs, mais vous nagez en pleine contradiction, s'enflamme Lauriane. Les micro-ondes de Tel-Aviv ont bien été assemblés par des gens, de vraies gens, et ils ont touché très localement une ville. Ça n'a rien à voir.

— Peut-être, répond Bertrand Cocq, mais l'eCalifat n'est nulle part. Et cette opération a sans doute fait appel à des compétences disséminées partout.

— En tout cas cette affaire prouve une chose, reprend Mourad, c'est que nous sommes fragiles numériquement et que plus on s'implique sur le digital, plus on s'expose. Cela fait réfléchir.

Lauriane et Mourad sortent ensemble du cabinet de la maire et poursuivent leur discussion dans le couloir.

— Quand je pense à ce que tu m'as dit il y a deux jours, relance Lauriane. À propos des reprises de la position d'Andréa, on peut dire que cet événement va bien les reléguer en dernière page !

— Oui, c'est certain. J'avoue que j'ai été surpris que notre communiqué bricolé à la va-vite pour gérer la séquence volée à la fin du conseil soit si bien passé. Faut dire que sa formule « la cryptomonnaie c'est de l'antimatière économique » est vraiment bonne. Elle fait mouche.

— C'est vrai qu'elle a été évoquée dans un commentaire pendant l'émission 7 à 7 ?

— Oui, mais, plus que cela, elle est citée telle quelle sur plein de pages et de réseaux traitant de l'économie, on continue d'enregistrer des rebonds et des reprises. Enfin on continuait...

— On va être dans les dégâts collatéraux de cette affaire de Tel-Aviv.

— Oui, évidemment, la séquence Andréa Valleton contre la cryptomonnaie est terminée. Mais je pense que ce n'est

pas fini. Tu vois, cette guerre digitale, c'est finalement une des conséquences de l'émergence de puissances dématérialisées, concurrentes des États et toutes liées au Golden et au Darken. Et à la cryptomonnaie. Si ça se trouve, Andréa reprendra du service après l'épisode.

— Tu crois ?

— On verra. Allez, je te quitte, je dois récupérer un vélo avant qu'ils ne ferment l'accès au garage mutualisé.

Mourad programme son vélo et le synchronise avec ses lunettes de réalité augmentée. Il décide de rentrer chez lui en faisant un grand tour des panneaux intelligents, majoritairement implantés en centre-ville. Il apprécie particulièrement de les voir entre chien et loup, quand leur luminosité douce se marie avec l'arrivée des éclairages urbains, très diminués depuis quelques années pour ne plus perturber la faune ou la flore, et le ciel jaune orangé d'une fin de journée. Plusieurs séquences ont été programmées sur ces panneaux afin de permettre aux passants d'avoir des effets de perspective, entre ces écrans ou même avec des bâtiments significatifs. Mourad n'est pas convaincu par les trompe-l'œil que le service culturel a souhaité insérer dans les boucles vidéo de ces panneaux. Mais, en passant par la place de Brunhoff, puis en empruntant le cours Chirac, la rue Robin et la rue de la République, il change d'avis. C'est une réussite. C'est même bluffant. Les messages associés sont très incitatifs et présentent l'offre muséale de façon qualitative. *L'office de tourisme va nous en demander*, se dit-il. Il s'arrête quelques minutes et laisse une boucle complète défiler. Comme c'est un panneau situé en pleine zone piétonne, près d'un arrêt de tram, les messages sont un peu différents. Il lit les textes, regarde autour de lui, se déplace un peu, test l'interaction avec son avatar et son profil. Il est satisfait, l'ensemble reste conforme au cahier des charges qu'il s'était fixé : rester sobre, limiter les mouvements de caméra, être utile immédiatement, accompagner les passants et même être complice

avec eux. À ce sujet les séquences « Avez-vous remarqué ? » fonctionnent à merveille. Il les a lui-même écrites il y a trois ans et en est très fier. Il se dit qu'il faudra bien qu'un jour il puisse compléter ses observations du réseau de mobilier urbain intelligent avec les messages d'alerte, les indications concernant les incidents de transport ou les messages citoyens pendant les événements. Il les connaît, mais il ne les a jamais vus sur site, à pied, au milieu des passants. Au moment où il remonte en selle, il reçoit un appel. C'est Anouck Jaspers, une ancienne stagiaire qui a, depuis, intégré la com de la Région.

— Salut Mourad, tu vas bien ?

— Oui, je me balade en ville, y a pire ! Et toi, ça fait combien de temps que tu as pris ton poste ?

— Six mois tout juste, mais je t'en parlerai demain si t'es dispo. Je suis sur zone toute la journée et je suis libre pour le déjeuner.

— Très bonne idée. OK pour demain, à midi quinze, au restaurant *Les Trente Glorieuses* ? Avec un menu « Boomer » ?

— Ouais cool. Ciao, à demain !

Retour à la résidence Chlorophylle. Mourad découvre pour la première fois son fils Liévin en train de faire son repas de midi, alors qu'il est 19 heures.

— Tu ne pourrais pas attendre un peu et manger avec nous ? lui dit son père.

— Ben non papa, dans une heure je démarre mes cours de l'après-midi. Désolé.

— Il s'est habitué à ses six heures de décalage, ajoute Marianne. Il se lève à 14 heures et se couche... ben on sait pas trop !

— Et toi, ça te perturbe pas trop ? demande Mourad à sa femme.

— Non, moi je travaille d'avantage le matin, comme cela je lui laisse un peu mon bureau l'aprem. D'ailleurs en ce

moment il m'arrive de descendre quelques heures à l'espace confiné, donc on ne se marche pas sur les pieds. C'est plutôt pour sa sœur que c'est difficile. Elle se retrouve enfant unique, le matin !

— J'avoue que je n'ai pas bien suivi ce début de formation sur HarvardVirtual...

— Ce n'est pas encore la formation, là, ce n'est qu'un stage, pour s'habituer aux outils et aux formats. Il va vraiment commencer dans une semaine. Tu sais je suis moi-même étonnée que ça ait été si rapide.

— Le coup du certificat médical était imparable, il a quitté le lycée en deux jours. C'est étonnant. Inquiétant même. On peut si facilement sortir du système éducatif aujourd'hui. Enfin, c'est plutôt le système éducatif qui fait face à un éclatement libéral. J'ai lu ça récemment, je trouve la formule intéressante.

— Ah oui. Tu aimes bien les formules. Comme celle de ta maire. Et moi ? Je peux aussi faire des formules pour retenir ton attention ? Et qu'est-ce que tu dirais de celle-là : « Le télé-enseignement, c'est de l'antimatière éducative ».

— Tu te moques ! Et en plus ce n'est pas vrai.

*

« Mais qu'est-ce qu'on va bien pouvoir dire sur cette visite ? » La phrase éclate dans la salle de rédaction improvisée ce matin au cœur du service com. C'est Christine, la journaliste, et son avatar est en pétard :

— On n'a pas encore sorti le numéro du magazine dans lequel il y a un article sur l'inauguration de cette résidence confinée et vous me demandez de couvrir une visite faite pour des influenceurs, avec les premiers habitants. Mais on va où, comme ça ?

— Je comprends bien, Christine, tente Mourad, mais on ne peut quand même pas laisser ces influenceurs parler seuls

de l'arrivée des habitants. Nora a bien fait d'organiser cette visite avec l'office HLM, parce que de toute façon ils seraient venus faire un papier et on ne sait pas comment ils l'auraient anglé !

— Oui, mais alors du coup c'est moi qui ne sais plus comment angler. L'inauguration date d'il y a plus d'un mois et mon article du mag va sentir le réchauffé. De plus, on n'avait pas tous ces éléments sur l'architecture bioclimatique !

— C'est vrai que c'est un loupé. On ne nous avait pas assez sensibilisés au côté « architecture grandes chaleurs ». On est restés sur le fait qu'enfin les HLM allaient pouvoir produire des résidences confinées pour accueillir des familles PFFI ou PFSA. Mais je retiendrai la leçon. Les coupages de ruban et tout ce genre de trucs, ça n'a plus aucun intérêt, on n'a jamais l'approche pertinente, c'est ennuyeux et on se fait doubler par l'actu. En tout cas, c'est pas fait pour le mag papier, j'en conviens. On aurait dû se contenter d'une info sur le net et point barre.

— Contente d'entendre ça, mais c'est le cabinet qu'il faudra convaincre !

— Oui, évidemment. Bon alors j'envoie quand même Hugo faire des images et toi, au lieu de récupérer des impressions de locataires, si tu faisais l'interview de Candice Ramboatiana, la directrice de l'atelier d'architecture tropicale de Mayotte ?

— Mais non, t'as pas suivi, Candice vient de la fondation Roche de Madagascar. L'atelier, ils n'ont fourni que les références et le principe du bâtiment bioclimatique qui, grâce à ses matériaux et à son fonctionnement, résiste à des 35° répétés. Mais l'architecture et la mise en application de ces principes : c'est pas eux.

— Ben je vois que tu possèdes super bien le sujet, répond Mourad avec un brin de malice.

— C'est ça ! Mais quand même, ça m'ennuie de faire un meilleur papier pour le web que pour le magazine...

— Tu sais, un bon papier sur un sujet comme ça – qui peut aller bien au-delà de Flangy –, c’est pas plus mal qu’il soit numérique. Bon je te laisse, il faut que je rejoigne la grande messe mi-mandat de la direction générale des services.

La salle mixte est toujours un peu froide, mais là, précisément, elle est glaciale. Les différents DGA arrivent, accompagnés de quelques chefs de service, ordinateur sous le bras, mornes et silencieux. Seuls quelques regards permettent de révéler les affinités. Chacun prend une place déterminée par la hiérarchie. Léo Aldalorra, le délégué à l’accompagnement de la transition, prend place juste à côté du directeur général. Mourad se trouve en face de Pamela Russo, la directrice des RRH, et à côté de Luna Marguin, la toute nouvelle directrice du service informatique, ce qui fait que beaucoup de regards se tournent dans sa direction. Elle a l’air d’assumer et gratifie Mourad d’une salutation amicale et chaleureuse. *Ça change*, se dit-il. Le DG toussote, tout le monde étant déjà silencieux, il commence :

— Comme l’a demandé la maire, et selon nos usages, nous allons faire un point général à mi-mandat afin de partager nos résultats et de vérifier que nous tenons le cap qui nous a été fixé. J’ai demandé à l’urbanisme de faire un point spécial pour revoir l’opération du nouvel Ehpad. En effet, notre montage financier, en ce qui concerne le versement d’une garantie en bitcoins, nécessite que nous renforçons le dossier sur l’exploitation d’une des résidences-hôtels dans un cadre touristique. Cela justifie largement l’implication de notre délégataire de service public, mais il faut blinder tout ça. On ne peut pas faire de l’équilibrisme plus longtemps.

Les membres du cabinet, un peu en retard, se font remarquer et s’installent en fond de salle. Puis la parole est donnée tour à tour à l’ensemble des directrices et directeurs présents. Chacun égrène de façon soporifique les objectifs assignés et justifie souvent péniblement leur atteinte partielle. Rares

sont les bons élèves, il y en a quelques-uns, dont les RRH, qui se félicitent du maintien de la masse salariale. Par contre la récente fronde des présents est présentée par Pamela Russo comme un risque potentiel de glissement qu'il faudra gérer en commission du personnel, à condition que les élus en charge du dossier ne choisissent pas une autre voie. Mourad se dit qu'elle est assez habile pour anticiper un résultat moins bon et en attribuer la responsabilité d'avance. Il note également qu'elle s'appuie fortement sur ses outils de communication interne, qu'elle cite à de nombreuses reprises comme des auxiliaires de management efficaces. Elle cite également, à sa grande surprise, le travail du service com en soutien et en production. Mais pas en conseil, *cela aurait été trop beau*, pense-t-il. La com interne, c'est souvent une part sous-estimée du travail en com publique, mais Mourad ne regrette pas le temps qu'ils y ont passé, lui et son équipe. Ils ont apporté le plus grand soin à la réalisation de la newsletter interne, de la journée du personnel et du livret des nouveaux arrivants, réédité cette année. Avec l'arrivée de la nouvelle directrice à l'informatique, la com pourrait bien retrouver la main sur les contenus des réseaux internes. Et Pamela Russo, avec ce qu'elle vient de dire, y sera sans doute favorable. La réunion dure plus d'une heure et le dernier à s'exprimer est le délégué à l'accompagnement de la transition. Celui-ci se montre d'abord très courtois et félicite chaque service pour les efforts accomplis en matière de transition. Puis il se lance à son tour dans un bilan de sa mission avant de changer légèrement de ton, devenant plus inquisiteur et plus insistant : « Je regrette évidemment le retard pris dans l'édition du guide de la transition de la Ville, j'aurais aimé pouvoir soutenir plus efficacement l'ensemble des habitants de Flangy grâce à cet outil qui n'a peut-être pas été considéré au niveau de priorité qui devrait être le sien. » Il lance alors un œil torve vers Matéo Leibovitch, le responsable des relations citoyennes, avant de se retourner vers le directeur général avec un petit sourire. *Saloperie !* se dit immédiatement Mou-

rad, lui-même concerné par cette édition. Il réfléchit à toute vitesse pour récapituler ce dossier qui, il est vrai, traîne en longueur depuis un an. Mais il n'a pas le loisir de faire aboutir son intense réflexion car un événement se déroule alors sous ses yeux et ceux de tous les autres présents : Matéo Leibovitch, entre deux âges et rompu au débat citoyen – donc plutôt solide –, interpelle directement Léo Aldalurra.

— Je ne peux pas vous laisser finir comme cela, monsieur. D'abord parce que vous auriez pu m'en parler avant la réunion, nous avons le temps pour cela, ensuite parce que je n'ai jamais – comme ici aucun de mes collègues – utilisé ce procédé consistant à se défausser sur une autre direction pour des difficultés à atteindre un objectif ! C'est extrêmement discourtois et cela m'oblige à cette mise au point.

— Monsieur Leibovitch, gronde le DG, veuillez cesser.

— Il ne fallait pas me mettre en cause, alors ! répond-il. Et de façon tout à fait injustifiée et fourbe !

— Monsieur !

— Je continue. Cela fait un an en effet que le commissaire à la transition nous a demandé d'élaborer ce guide, mais nous avons eu beaucoup de mal à en obtenir les contenus, même un simple plan. Nous avons fixé comme objectif le mois de décembre et, en octobre, je dis bien *en octobre*, nous avons récupéré un paquet de photocopies surlignées, dans le désordre, et deux fichiers pdf. Avec la com, nous ne savions pas quoi faire de ce paquet ! Alors je veux bien qu'il y ait du retard sur le guide mais...

— Ça suffit, lance enfin le DG, taisez-vous ! La réunion est terminée, je vous attends dans mon bureau.

Mourad regarde le délégué à l'accompagnement de la transition, qui affiche une expression à la fois étonnée, apeurée et en même temps satisfaite... et le dircom se demande à quel point il sera impliqué dans cette affaire. Matéo et lui sont tous les deux des contractuels, remplissant une mission de service public, mais sans être fonctionnaires territoriaux. Cependant leurs deux cas diffèrent. Pour le responsable des

relations citoyennes, il s'agit d'un précaire qui a abandonné un contrat à durée indéterminée dans une collectivité pour rejoindre un autre poste, perdant le bénéfice du contrat à durée indéterminée pour retrouver un contrat à durée déterminée. Il semblerait que les ressources humaines de l'époque ne l'aient pas informé de la possibilité de transfert de son CDI... Il s'est fait généreusement promener. Et depuis, il passe de collectivité en collectivité, désabusé et résigné. Il semble bien qu'il lui faudra à nouveau faire ses valises. Pour Mourad, c'est différent, il n'avait pas du tout envisagé de travailler pour une collectivité et s'était retrouvé dans les effectifs lors du précédent mandat en CDD, puis on lui avait proposé de signer un de ces nouveaux contrats Lauchin, un contrat de mission de service public pouvant aller jusqu'à six ans et lié à la conduite d'un projet. Une nouvelle forme de précarité en marge de la fonction publique territoriale permettant « une gestion plus souple des moyens ». Mais Mourad ne s'en plaint pas. Il préfère cette situation, qui l'oblige à rester en éveil, plutôt que de tenter le concours et subir un humiliant échec sur des sujets qui n'ont rien à voir avec sa profession. Il se dit en lui-même : *Léo Aldalorra ne s'est pas trompé de cible, il a visé comme par hasard les deux seuls membres de l'encadrement de la Ville qui ne sont pas fonctionnaires. Il aurait eu affaire à plus fort que lui s'il en avait été autrement. C'est tout de même curieux de la part d'un commissaire qui exerce lui-même sous contrat...*

Un peu plus tard, autour d'un thé détoxifiant aux fleurs de robinier et à l'écorce de bouleau, Mourad et Lauriane reviennent sur le sujet :

— Matéo n'aurait jamais dû répondre, confie la dircab.

— C'était une question d'honneur, rétorque Mourad, cela ne se discute pas.

La porte du bureau de la maire s'ouvre et celle-ci vient réclamer une tasse du breuvage dont les effluves ont chatouillé ses narines.

— Vous parlez sans doute de cette affaire qu'on m'a rapportée. Je n'aime pas les manières de ce commissaire à la transition. On doit subir ses jugements sur tout et il apporte plus de problèmes que de solutions. Et puis, d'après ce que j'ai compris, il a joué un sale coup à Leibovitch !

— Et par ricochet à la com, précise Lauriane.

— Si je saute aux prochaines élections, dit la maire en regardant par la fenêtre, vous ne serez pas beaucoup à sauter également. Vous êtes donc les seuls sur lesquels je peux me reposer en toute confiance. (Puis, se retournant vers Mourad :) J'ai prévu d'en reparler avec le directeur général des services. Je lui demanderai de passer l'éponge sur la saillie du responsable des relations citoyennes et de partager les torts sur cette question du guide de la transition. Je n'aime pas les faux culs.

Mourad affiche un léger sourire figé, il saisit tout de suite l'ambiguïté de cette situation. C'est à double tranchant. Il lui faut prendre ses distances car le soutien d'Andréa Valleton, qui n'est pas réputée pour être une fan de l'administration territoriale et de ses ankyloses, le classera plus qu'il ne le faudrait dans le groupe des « politiques », et cela va à l'encontre de ses valeurs professionnelles. Depuis presque dix ans, il a découvert la com publique et s'en est lentement approprié l'univers complexe. Il a acquis la conviction que cette communication est un service public et qu'elle a de multiples obligations, missions et devoirs envers les citoyens comme les élus ou les autres agents des collectivités. L'infographie des « Dix principes déontologiques de com pour la gouvernance des territoires » trône dans son bureau et il participe à des actions pour promouvoir la professionnalisation de toutes les démarches communicantes. Un engagement personnel qui le mène auprès de collègues qui font face à un certain émiettement des fonctions de communication, un éparpillement qui a des effets contre-productifs. Il défend, avec l'ensemble des membres de son réseau pro, une expertise en matière de com qui peut s'appliquer à beaucoup de

domaines, et pas seulement à ceux qui sont réservés à la communication au sens strict, mais avec une maîtrise globale, une stratégie. Ils parlent *d'expertise de la relation* et travaillent à une meilleure prise en compte des mécanismes complexes et des échanges subtils entre personnes, habitants, agents, élus... Un très vaste sujet, dont il n'a pas encore fait le tour et qui, inmanquablement, sera évoqué ce midi lors du déjeuner avec son ancienne stagiaire !

— Le menu « Boomer », c'est vraiment *has been*, déclare Anouck Jaspers.

— C'est un clin d'œil aux années Thunberg ! lui répond Mourad.

— Mais au fait, elle est passée où, Greta ?

— Bof, je crois que depuis sa conversion, elle ne s'exprime plus. Et puis elle a tellement subi, avec les attaques personnelles, les railleries et tout le reste, j'avoue que je la comprends. Si tout le monde donnait dix années de sa vie pour un combat pour les autres, il y aurait des avancées sensationnelles dans tous les domaines !

— Je te reconnais bien là, t'es un militant dans l'âme.

— Pas tant que cela, je suis quelqu'un qui cultive une denrée devenue extrêmement rare : les convictions personnelles. Une éthique et des repères idéologiques, un truc complètement *has been*.

— Bah ! Tu te moques ? Y a plein de gens qui s'engagent.

— Ça c'est sûr. Et surtout en fonction des sujets du moment, les plus émouvants. Les grandes manifestations virtuelles, en réseau, de ceux qui se disent humiliés, choqués, bouleversés, bousculés, offensés, scandalisés, vexés, révoltés, indignés... Et puis au prochain buzz émotif on change de priorité. Jusqu'à plaider pour des causes totalement contradictoires, sans avoir soi-même d'attache, sans compte à rendre, parce que tout cela se fait en solitaire. Ce sont des meutes militantes d'individus indépendants. C'est l'inverse

du militantisme opiniâtre de ceux qui ont des convictions. Tellement rares. Pas la peine de se plaindre de l'inconsistance de nos gouvernements qui ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été, car ils sont portés au pouvoir par des vagues d'émotions sans aucune référence idéologique. C'est de la démocratie épidermique.

— Belle formule !

— Il paraît que j'aime ça.

— Je suis tellement contente de te retrouver là, dans ce restau. *Les Trente Glorieuses*, ça me rappelle vraiment de bons souvenirs. Et tu sembles avoir gardé la forme ! Alors on se le fait, ce menu carné ?

— Ben oui. Je ne suis peut-être pas né pendant ces années-là, je ne suis pas non plus un Boomer responsable de la destruction du climat et des ressources naturelles, mais j'aime encore manger comme cela. C'est peut-être le côté transgressif qui me plaît.

— Ah ben pour moi c'est pareil. Et puis de la transgression, en ce moment, j'en ai besoin.

— Ah bon ? Cela ne se passe pas bien, au conseil régional ?

— Moyen. Pour le boulot, au service, c'est bien. Je m'aide toujours de ce que j'ai appris avec vous. Mais tu devines bien que c'est plus compliqué à gérer avec la démission des deux vice-présidents.

— Ah oui, j'ai lu des articles de fond qui parlent d'un délitement de la majorité verte rose rouge.

— Il s'agit surtout d'une frange activiste et vindicative qui s'est braquée sur la question de la protection militaire des réseaux numériques terrestres. Ils voulaient entraîner toute la majorité dans un combat très déterminé, en mode zadistes libertariens. Mais le sujet était plus complexe que ça. Et en plus, le fait que les conspirationnistes du mouvement QF convergeaient sur la même lutte a fini par les discrediter.

— Le QF, tu veux dire le mouvement QAnon français ?

— Oui, c'est ça. Ben vous avez des collectifs QF dans le coin, non ?

— Si si, m'en parle pas, mais je ne connaissais pas l'appellation QF.

— Ils sont organisés par pays : QD pour l'Allemagne, QP pour la Pologne, QI pour l'Italie...

— QI, c'est une blague ! ironise Mourad.

— Ha ha ! Mais tu sais comme ils sont dangereux...

— Ici ils ont arrêté de faire péter les antennes relais 5G et XG, mais les QAnon sont plus pénibles sur flangy.gvw. Et je crois qu'ils viennent plutôt des États-Unis. Par principe ils pensent que tous les investissements publics sur le réseau virtuel sont une manipulation de « l'État profond ». Et du coup ils nous pourrissent de façon sporadique. Ils taguent, ils flaguent, ils font des *sittings*, tu vois le genre. Y a pas que les rondes de l'eCalifat ! Nous passons beaucoup de temps à les contrer. Moi-même je crois bien avoir été leur cible.

— Vraiment ?

— Oui, j'ai fait réaliser une petite enquête sur un événement... que je te raconterai, et il semblerait que deux ou trois QAnon soient à l'origine de ma mésaventure, lors d'une manif virtuelle sur flangy.gvw. Je peux te dire que cela m'a refroidi.

— Tiens, tiens, reprend Anouck d'un ton amusé alors que les entrées « Restauroute » leur sont servies. Je suis surprise de te voir prendre un peu de distance avec le numérique !

— Oui, et toi, l'apôtre du présentiel, cela ne va pas te déplaire ! Tu continues ton ascension sur ce credo. J'ai vu que tu étais programmée en atelier au Forum Cap'Com de Bruxelles, félicitations !

— J'ai valorisé mon mémoire sur Bernard Sananès et sur la perte de densité et de richesse dans la relation numérique. Après, c'est vrai que j'ai eu l'occasion de faire certaines interventions sur les rites collectifs en communication publique. Je co-anime le collectif « Com en vie, com en vrai ». C'est dans l'air du temps, tu sais, je ne suis pas à contre-cou-

rant. Il y a beaucoup de signes d'un affaiblissement de la relation lorsqu'on est en distanciel...

— Je sais, il nous manque plein d'éléments subtils du langage et du métalangage, etc. Je connais bien, tu nous en parlais déjà assez ! Toi aussi tu es une militante dans l'âme. Et je ne suis pas étonné que tu portes cela maintenant dans le réseau.

— Je ne suis pas la seule. Nous sommes nombreux à converger sur cette analyse et il y a deux ou trois formateurs Cap'Com qui sont sur ce créneau.

Mourad regarde fièrement Anouck. Tout chez elle transpire le talent. Elle représente une nouvelle génération de communicants publics et elle est pleine d'espoirs, de vitalité, d'envie, d'énergie. Il a toujours apprécié sa façon de remettre en question tout en apprenant. Au tournant de la quarantaine, au moment de faire les premiers bilans, Mourad a eu un petit passage à vide, considérant de façon assez négative son environnement professionnel, ayant vécu quelques désillusions, devenant même un peu cynique. Mais le passage d'Anouck lui a permis de rouvrir les fenêtres. La nostalgie n'était plus de mise. Il avait un regard neuf et résolument optimiste.

Dès l'après-midi, cet optimisme est pourtant mis à rude épreuve. Et le test grandeur nature des messages d'alerte sur les panneaux intelligents, que Mourad avait désiré la veille lors de sa balade à vélo, va pouvoir se faire. Il arrive juste à son service, pensant pouvoir se consacrer au gros dossier du rapport d'activité de la ville de Flangy, particulièrement au chapitre des espaces verts et de la transition climatique, un sujet passionnant, quand l'annonce d'une alerte sanitaire prend tout le monde par surprise. Les procédures sont connues et répétées. Il n'y a donc aucun souci pour mettre en œuvre et suivre les consignes. Mais cela bouleverse les activités courantes et le plus difficile pour Mourad est d'en mesurer les conséquences sur l'agenda du service... Et c'est

l'horreur, car c'est la semaine de l'impression et de la livraison de son magazine. Celui de la Ville, certes. Mais là, dans l'instant, c'est le sien. Celui de son équipe aussi. Ils sont quelques-uns autour de lui à mesurer l'impact de cette alerte : le report de la sortie de leur ouvrage commun.

— On est sûr que ce n'est pas un exercice ? demande Mourad.

— Oui, répond Nora Tamzali. C'est pour de vrai, comme en janvier et comme en septembre dernier. « Alerte globale sanitaire à titre conservatoire en attente d'évaluation de la menace ». Cela englobe les pollens, la toxicité de l'air et les phénomènes épidémiques. Et comme d'hab on aura des infos dans quelques heures. Et à tous les coups cela ne concernera que les PFFI ou les PFSA. Mais entre-temps tout le monde se confine !

— Le temps que tous les responsables ouvrent leur parapluie et se protègent d'éventuelles critiques, ironise Hugo Levrin.

— Et nous, on l'a dans l'os, conclut Mourad.



#6 - Unicité

#6 - *Unicité*

La résidence Chlorophylle s'extrait doucement de sa torpeur dans une matinée encore fraîche. On sort. On se salue. L'annonce vient de tomber : fin de l'alerte sanitaire et reprise du rythme normal. Pour Marianne, c'est le moment de réinvestir l'espace de confinement et elle en parle avec le voisin qui s'occupe de la planification des utilisations :

— Je peux vous aider pour remettre l'espace en ordre, je suis disponible ce matin.

— Volontiers, lui répond Mirko Modrić, j'ai à peine eu le temps de réceptionner la dotation en matériel de protection, mais je vais tout remettre dans le sas pour que les services la reprennent, on en a encore suffisamment en stock depuis la dernière alerte de janvier.

— Oui, c'était d'ailleurs assez semblable. On nous a placés en confinement, toute la région, puis ils ont levé la consigne au bout de vingt-quatre heures, sans beaucoup d'explications. En fait c'était plutôt une pollution de l'air, cette fois. Je n'ai pas reçu de message concernant le risque viral.

— Je pense qu'ils ont eu affaire à plusieurs facteurs et vous savez bien qu'avec la chaleur qui s'installe, ils sont sur les nerfs à cause du virus du chikungunya, le chikV, qui remonte depuis le sud de la France. Ils n'y peuvent rien, bien sûr, mais du coup les niveaux d'alerte sont plus hauts et au

moindre signe de risque ils préfèrent d'abord mettre la population en sécurité.

— Je comprends. Le problème, c'est que de moins en moins de gens respectent les consignes. Mon mari me l'a confié hier soir : la police a dressé pas mal de procès-verbaux hier et la com de la Ville a ressorti tout l'arsenal de sensibilisation et de rappel des gestes barrières. Il y a une partie de la population qui ne s'estime pas fragile et qui ne veut plus s'astreindre à des mesures de précaution collectives.

— Oui, et à l'opposé, il y a ceux qui se désocialisent et se replient sur eux-mêmes. Oh, mais je suis peut-être indélicat, car je crois que vous-même êtes sensible à cette question...

— Mais non, il n'y a aucun malaise, je suis une PFFI, et je dois être plus prudente que la moyenne, mais ne vous inquiétez pas pour moi, je ne me renferme pas, au contraire. Je suis même en train de me réorienter professionnellement et je deviens indépendante. Justement, il faudra que je confirme certains créneaux de l'espace confiné car j'ai besoin de m'isoler pour bosser à des heures déphasées.

— On en parle après avoir replacé les cloisons mobiles ?

— OK.

Mirko Modrić entre le premier dans la grande salle modulable du rez-de-chaussée. Il va immédiatement en direction du sas de décontamination et y replace une palette portant le signe de l'Agence régionale de santé. Il le referme en se plaignant de la porte qui a pris du jeu. Il pense que c'est dû à de la mauvaise qualité car le sas n'est quasiment jamais utilisé. Marianne acquiesce en rougissant et se retourne immédiatement vers les deux bureaux mobiles, qu'elle dispose près de la baie vitrée. Face au bâtiment 2, dans l'axe d'une fenêtre, celle de Fabrice. Elle ne sait toujours pas laquelle d'ailleurs et elle s'en fiche. Elle n'a pas besoin de repères matériels pour vivre cette histoire parallèle. Des messages, des apparitions, des étreintes, des absences, des silences, des

signes... Elle n'imaginait pas pouvoir vivre cela, dans la légèreté, avec l'agilité d'un passereau qui volette entre deux branches. Fabrice est lui aussi un oiseau. Un étrange oiseau. Là et ailleurs en même temps. Presque irréel, un slasheur en amour comme dans la vie. Et elle goûte à cette vie, elle en croque, elle la boit. Elle sera slasheuse, elle aussi.

Liévin entend la porte de l'appartement familial s'ouvrir et la voix de sa mère en train de saluer le voisin du dessus.

— T'étais avec les Modrić ?

— Avec le père, pour réaménager l'espace de confinement. T'es au courant pour la fin de l'alerte sanitaire ?

— Non, je viens de me lever, mais attends, j'ai une super nouvelle : hier j'ai reçu les résultats de mon évaluation et je suis bien classé, du coup je peux prendre les options que je souhaite pour la formation HarvardVirtual.

— Mais c'est super, on va en parler ce midi. T'es libre jusqu'à quelle heure ?

— Aujourd'hui c'est *day off* !

— Très bien. Ta sœur n'a pas cours cet aprem. Donc on a justement décidé de fêter le déconfinement... Pour un confinement de vingt-quatre heures ! Mais bon, c'est notre tradition. On va aller à *L'Atelier des Zazies*. Et... moi aussi j'ai une bonne nouvelle à annoncer.

— Ben dis-moi !

— Non, répond Marianne taquine.

*

« C'est un déconfinement amer. » Laora Salvagni, l'ingénieure en génie bioclimatique de la Ville, le dit et le redit à Mourad au moment de la pause-café. Pour elle, on arrive à un point de rupture :

— Entre des investissements qui continuent d'être très lourds pour la société, le marasme économique depuis dix

ans et ces sursauts sanitaires, quasi sans effet, dont on se demande bien finalement quelle en est l'utilité...

— Ne me dis pas que tu deviens toi aussi sceptique ! lui demande Mourad. Toi qui as porté tous ces projets de bâtiments compatibles avec les confinements !

— Non, je ne remets pas du tout en cause le fait qu'on s'y prenne autrement pour aménager la ville, qu'on poursuive la transition, mais je m'interroge sur ce qu'on va bien pouvoir devenir en mettant tous ces moyens pour nous protéger et en s'apercevant qu'au final on devient de moins en moins adaptés à notre environnement.

— C'est bien ce que je dis, tu doutes !

— Si tu veux, mais sur le long terme, pour nous en tant qu'espèce. Mais je sais bien que tu t'en fous, toi tu dois être transhumaniste avec ton flangy.gvw, les avatars, la com virtuelle, etc.

— Non, et je ne suis pas scientifique non plus. Je ne crois ni que le digital offrira une vie de rechange, ni que la recherche scientifique apportera toutes les solutions. Je me pose des questions également. D'ailleurs tu as raison pour celle sur les investissements et le coût pour la société. Le budget de la Ville est encore en baisse. Trois fois en plus de six ans, c'est lourd. Et c'est autant dû à l'augmentation des charges qu'à la faiblesse économique de notre territoire. De tous les territoires d'ailleurs. Y a que dans le *cloud* que tout va bien !

— Oui, mais dis-moi, c'est vrai ce qu'on entend sur la politique culturelle de la Ville ?

— Quand on arrive à la corde, il faut faire des choix. Maintenant que les élus ont créé leur façade numérique, avec la cathédrale virtuelle et tout le reste, ils vont réduire drastiquement les coûts de fonctionnement de cette direction. Cela a été discuté en bureau. Mais je n'en sais pas plus sur le plan envisagé.

— Il y en a qui sont poursuivis par la malchance, je pense aux intermittents du spectacle...

— Oui, tu peux le dire. Tu te souviens du plan de sauvegarde des intermittents de 2023, quand l'État, avec la contribution des collectivités locales, a mis en place des contrats aidés ? Cela avait concerné 50 000 intermittents, sur les 300 000 qui étaient presque tous en péril.

— Oui. On en avait engagé combien à Flangy ?

— Je ne sais plus. On en a replacé dans tous les équipements culturels. Eh bien maintenant, même là, ils sont à nouveau menacés. Je le sais parce que j'ai rendez-vous à la DRRH. Ils me proposent d'en accueillir un à la com.

— À la com ?

— Oui, mais il va s'agir de Julien Roux-Huang, je le connais bien, il a déjà bossé sur des projets avec nous. En fait il était attaché au centre culturel, mais sur des compétences en mise en scène. Et il était également pointu sur l'écriture pour le théâtre. J'ai eu l'occasion de lire des choses de lui et je pense qu'il pourrait prendre sa place assez facilement, d'autant que je ne suis pas contre une plume en plus avec tout ce que l'on doit produire et dans tous les formats en même temps !

— Ha, mais c'est donc ça ton rendez-vous de 11 heures !

— Oui, d'ailleurs il faut que je file.

La perspective de retrouver le sourire glacial d'Édith Mougín, l'adjointe aux RRH, n'enchanté guère Mourad. D'autant que la dernière fois qu'il s'est rendu dans leurs bureaux, pour le recrutement du community manager, cela s'était mal passé. Mais il sait que c'est un rendez-vous important pour le service com, alors il emprunte l'escalier central et se dirige lentement vers la partie ouest de l'hôtel de ville. L'ambiance naturelle et calme de l'aile qui abrite leurs locaux continue de produire un curieux bien-être chez Mourad. Il se laisse guider par les indications au sol jusqu'au point de rendez-vous : la salle Johnny Hallyday. Il espère que cette fois-ci personne n'allumera le feu !

D'entrée de jeu, la directrice adjointe le félicite pour son ranking. Mourad n'était pas préparé, il balbutie un mot de remerciement. Elle renchérit :

— Non, vraiment, c'est une remontée que nous n'avons pas l'habitude de voir. Est-ce que je peux vous demander comment vous avez pu regagner autant de points en un temps si court ?

— Pour l'essentiel, c'est parce que je fais du tutorat pour de jeunes étudiants et lycéens de pays défavorisés dans le cadre d'un programme lié à l'Unesco. Tout se fait en virtuel et, le plus souvent, ce sont des avatars anonymes.

— Ha, l'anonymat, c'est un gros sujet d'actualité !

— Je n'ai peut-être pas suivi... de quoi parlez-vous ?

— De la décision à l'ONU. Vous savez, la création du Conseil de sécurité numérique.

— Oui, bien sûr, après l'attentat de Tel-Aviv, ils n'ont pas mis beaucoup de temps à réagir.

— Et à faire des propositions, justement sur la question de l'anonymat.

— C'est tout récent alors ! Je vais écouter les infos le plus vite possible.

— Oui, mais avant, il faut que l'on parle de Julien Roux-Huang, précise l'adjointe à la directrice.

— J'ai relu le dossier, et je ne vous cache pas que c'est une bonne nouvelle, même avec ce contrat particulier. Par contre il va me falloir bien gérer l'entrée dans l'équipe, notamment avec Christine, la journaliste en télétravail, qui risque de se sentir un peu reléguée.

— Vous devrez être attentif, effectivement, et faire attention à vos choix de mots. Par exemple, « relégué » n'est pas très approprié.

— Merci, je sais parler à mon équipe, répond Mourad agacé.

— On a toujours l'impression de s'y prendre comme il faut, d'avoir de l'écoute et de manager dans la franchise et le respect. Mais bien souvent les agents que vous avez en face

de vous ne se sentent pas en position de vous contredire, ils intériorisent et vous seriez surpris de ce que l'on entend quelquefois ici, aux RRH !

— Vous aviez un message à me faire passer ?

— Ha ! non, pas particulièrement, je disais cela pour vous aider...

— ... à mieux communiquer, je vous remercie.

Mourad prend sur lui et finit l'entretien de la manière la plus lisse possible. Il ne revient plus sur le cas de Christine, bien qu'il s'agisse d'un vrai sujet. Intégrer, comme on lui propose, un élément plein de potentiel (pour reprendre la terminologie des RRH), sur de la rédaction, va inmanquablement donner le sentiment à la journaliste PFFI en distanciel que la Ville cherche à lui trouver une alternative en présentiel. Mourad devra faire preuve de tact et de persuasion. Mais d'abord, il doit appeler Julien pour lui annoncer la bonne nouvelle. Il avait déjà eu l'occasion de bavarder avec lui, puis de le mettre à contribution sur plusieurs sujets. Il s'est révélé avoir un vrai talent d'écriture journalistique, et il n'a pas mis longtemps à posséder la technique pour produire en langage clair, afin de toucher les publics qui ont le plus de difficultés avec l'écrit. D'ailleurs le dircom va lui proposer une série de formations en ligne pour bien démarrer et aussi s'étoffer en langage maîtrisé, cette fameuse langue de bois que tout le monde critique, mais que tout le monde provoque à cause des recours juridiques systématiques, des susceptibilités bruyantes, etc. Mourad n'a guère de doutes sur l'état d'esprit de Julien. Ce dernier avait réagi à la proposition d'intégrer la com avec enthousiasme, sentant que c'était une opportunité. Il va garder ses ambitions théâtrales pour lui, pour plus tard, et va sans aucun doute tout donner auprès des collègues de la com, avec le sentiment d'être un rescapé.

En sortant de la salle Johnny Hallyday, Mourad rencontre le directeur général des services, son ordi-clavier à la main, qui se rapproche de lui et entame une brève conversation en marchant. Ils s'arrêtent à la hauteur d'un des îlots de relaxa-

tion et il l'invite à s'asseoir un instant. Une ambiance sonore évoquant un ruisseau montagnard les enveloppe. Il se penche vers lui :

— Il pourrait y avoir du changement en ce qui concerne le service informatique.

— Oui, j'imagine. J'ai eu l'occasion d'échanger avec sa nouvelle directrice.

— Je proposerais que l'on puisse repenser les mutualisations entre vos deux directions.

— Un retour de la Délégation à la transition numérique ?

— Non, pas du tout, répond le DGS sèchement. J'ai un collègue qui a mené un projet très intéressant dans une agglo assez similaire à la nôtre. Ils ont là-bas une équipe qui se connaît bien et qui lui a présenté une forme de regroupement partiel sur la base des éléments qui sont cogérés de fait par l'informatique et la com. Nous avons, vous et moi, fait des propositions qui vont dans le même sens. Mais, avec le précédent directeur du service informatique et avec notre histoire récente, cela n'était pas envisageable. Aujourd'hui je pense que nous pourrions mettre tout cela sur la table et parler en bonne intelligence, avec Luna Marguin et Franck Guénégan. Je pense que nous sommes prêts pour envisager un travail partagé, sur les contenus avec vous et sur les systèmes avec le service informatique.

— J'en serais enchanté, rebondit Mourad caressant machinalement la toile à grosse maille gris chiné de son fauteuil asymétrique. Et la présence du DGA au développement ne peut qu'être favorable ! Nous pourrions peut-être également inviter le délégué à l'accompagnement de la transition, Léo Aldalorra ?

Le DGS fixe Mourad, réfléchit, puis acquiesce. Mourad est satisfait. Après l'affaire, lors de la grande messe mi-mandat de la Direction générale des services, de la sortie du responsable du dialogue citoyen mis en cause justement par Léo Aldalorra, il avait bien senti que le soutien de la maire comportait une ambiguïté. Cela n'avait que renforcé sa convic-

tion qu'il faut inscrire profondément la fonction communication dans l'appareil administratif territorial, et chercher des soutiens qui ne relèvent pas du politique. Et il a décidé, face aux manœuvres toujours dangereuses de Pamela Russo, directrices des RRH, de trouver un appui auprès de celui qui incarne, en définitive, le monde de demain, Léo Aldalorra. *Être positif et être tourné vers l'avenir n'empêche pas d'être lucide et de savoir naviguer*, se dit-il en rejoignant son service.

— Salut à tous ! lance-t-il à la cantonade.

— Ceux qui sont là te saluent ! lui répondent les deux collègues du service com présents dans le bureau partagé.

— Où est Emma ? s'inquiète-t-il.

— Elle arrive, remarque Hugo.

— On parle de moi ? demande Emma en franchissant la porte à son tour.

— Oui, lui confirme Mourad. Je voulais bien avoir des infos sur un sujet un peu éloigné de nous, mais... Est-ce que tu es au courant d'une question liée à l'anonymat et au nouveau Conseil de sécurité numérique de l'ONU ?

— Oh que oui ! On ne parle même que de ça. Écoute, c'est vraiment étonnant : dès la première séance de travail des futurs membres du Conseil de sécurité numérique – qui n'est pas encore constitué –, ils ont envisagé une mesure révolutionnaire. Ils proposent sérieusement de mettre fin à l'anonymat sur les réseaux !

— Mais comment ?

— Par l'attribution d'un identifiant numérique personnel international, à vie, le LifeCode, avec des droits inaliénables. *Le Monde* et le *New York Times* viennent de sortir un papier super intéressant avec des éléments qui ont fuité. Il y a cette phrase qui reprend carrément l'article 1 de la déclaration des droits de l'homme : « Les femmes et les hommes acquièrent à la naissance et gardent toute leur vie un identifiant digital et des droits numériques égaux. » Alors, d'après ce que j'ai

compris, il y a un grand débat sur la manière d'attribuer ces identifiants : soit par une construction aléatoire, soit par hybridation des codes parents. Inutile de te dire que la France est contre la seconde méthode et que les États-Unis sont pour. Le droit du sol contre le droit du sang, encore et toujours !

— T'es sûre de ces informations ? Parce que *Le Monde* s'est fait embobiner récemment avec des infos mal vérifiées...

— C'était *Le Monde Sciences*... et je te rappelle que ce quotidien est un des principaux acteurs du *fact-checking* et que nous sommes nous-mêmes abonnés à leur système international de vérification par intelligence artificielle *antifake*.

Un petit groupe se forme autour du dircom et de la community manager. Nora, chargée des relations de presse et très sensibilisée à ces sujets depuis l'attentat de Tel-Aviv, prend à son tour la parole :

— J'ai écouté ce matin un commentateur qui faisait une grande analyse de ce qui se passe. Il remonte à plus loin que les eBombes sur Israël et dit que les États ont perdu de leur influence, de leur puissance, lorsque les personnes morales ou physiques se sont soustraites à leurs yeux en se dématérialisant de façon anonyme. En étant actif, mais sous pseudonyme, on n'a plus aucune responsabilité. Et avec les techniques d'aujourd'hui, le droit, qui fonde les sociétés humaines, s'effondre. Tu vois bien que l'on dit « un État de droit » ! lance-t-elle à l'adresse de Mourad dubitatif.

— Mais quel rapport avec Tel-Aviv ? demande-t-il justement.

— À la radio, poursuit Nora, un autre expert disait que l'eCalifat prospérait sur cette obscurité.

— Mais toutes les activités illicites, mafieuses, ont toujours été cachées, il n'y a rien de nouveau.

— Pas avec cette ampleur. Pas de façon systématique. L'anonymat encourage les excès, les délits, les transactions

frauduleuses. Ça commence petitement, mais cela va jusqu'au Golden.

— Oui, je crois que c'est une position de principe, reprend Emma. J'ai également entendu que beaucoup de professeurs de médecine et de psychiatres dénonçaient depuis longtemps une société « malade de son double numérique inavouable », une « schizophrénie généralisée », qui était née de l'habitude pour tout le monde d'avoir une existence secrète et sans frein, sans limite, sans civilité, sans barrière morale. Je ne sais plus qui disait l'an dernier « un monstre en nous s'exprime chaque fois que l'on signe d'un pseudo ». La fin de l'anonymat et l'avènement d'une identité numérique unique, cela devrait replacer chacun devant ses responsabilités, que l'on soit sous forme d'avatar ou pas.

— Ça va faire grincer des dents, commente Hugo.

— Je viens de me souvenir, poursuit Emma : ils ont parlé de « question supranationale » et dit qu'il n'y a pas une sécurité numérique différente d'un État à l'autre, mais une sécurité numérique mondiale, ou pas !

— Mais quels pouvoirs ont les membres du Conseil de sécurité numérique ? questionne Mourad.

— Depuis l'attentat de Tel-Aviv, ils disent qu'une guerre digitale a commencé et qu'ils s'engageront à détruire les *data centers* qui n'appliqueraient pas les consignes de lutte contre l'anonymat ; une résolution permettrait d'agir sur le sol de n'importe quel État dans les cas extrêmes.

Plongé dans une intense réflexion, Mourad rassemble ses affaires pour déjeuner en famille à *L'Atelier des Zazies*. Ses lunettes de réalité augmentée brillent. C'est un appel de la dircab :

— Salut, Lauriane, écoute, je sors de mon bureau, je passe directement dans le tien ?

— Non, je n'y suis pas. Je termine une réunion de préparation du prochain conseil d'agglo avec le cabinet du président du Grand Flangy.

— Ha, OK, et qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Je ne veux pas t'ennuyer, mais nous avons quelques délibérations qui concernent la com des Villes de l'agglomération. Tu pourrais juste les vérifier ? Je te les envoie avec un petit résumé pour la plus importante, celle sur les réseaux de panneaux intelligents. Tu veux bien juste vérifier que c'est conforme ?

— Pas de problème, je passe en mode doc sur mes lunettes et je vérifie.

Il rejoint sa famille à pied et prend l'itinéraire le plus direct, par-derrière l'Amazon Mall. Dans l'ombre du centre commercial, il peut facilement lire le document de Lauriane projeté dans ses lunettes de réalité augmentée, tout en marchant. Il se dit souvent que, dans ces cas-là il doit avoir le regard de Jean-Paul Sartre, un œil sur la ligne d'horizon et un autre vers le sol ! Il renvoie un petit mémo dicté à Lauriane à propos de la délibération. Une ou deux petites modifications, d'ordre technique. Rien d'important. Le conseil d'agglomération n'est pas non plus une instance très importante, car la Ville pèse plus des deux tiers des résidents de cette intercommunalité. Et son président n'est autre que le premier adjoint de la Ville !

La chaleur commence à se faire sentir et Mourad arrive au restaurant *asian food* le plus branché de Flangy alors que quelques gouttes de sueur perlent sur son front. Sa femme et ses enfants l'attendent depuis un bon quart d'heure.

— Papa, j'ai une bonne nouvelle, commence Liévin.

— Ah ? Je ne vois pas ce que cela peut être.

— Ben écoute ! Mon stage d'intégration pour la formation HarvardVirtual vient de se finir sur une évaluation et j'y ai été bien classé.

— Chouette, dit Mourad encore un peu incrédule.

— Félicitations ! déclare Julieta.

— Et cela signifie que Liévin aura le choix pour ses options de formation, complète Marianne. Cela fait longtemps

qu'on n'a pas eu des retours positifs de ta scolarité, mon chéri.

— Scolarité qu'il a quand même abandonnée à la veille du bac, dit Mourad cassant l'ambiance. Monsieur est quand même sorti du lycée par la petite porte. (Puis se reprenant :) Mais tu t'es tenu à ton programme et tu as décidé de te lancer dans le monde incertain des transferts des offres de mission sur LinkedIn avec ce bagage obtenu outre-Atlantique. J'aimerais savoir du coup ce qui nous attend pour la suite.

— Je me suis renseigné pour un prêt étudiant, lui répond son fils.

— Non, Liévin, coupe sa mère, on t'a déjà répondu que ce n'est pas possible de se lancer sur un marché du travail complètement saturé avec une dette comme ça. On ne le souhaite à personne et, donc, pas à nos enfants. On va peut-être trouver une solution pour financer ton cursus payant en enseignement à distance.

— Ah bon ? dit Mourad surpris.

— C'est la seconde bonne nouvelle de la journée, reprend Marianne. Ma banque a terminé le processus de migration de mon dossier employeur et, après ma période de test, elle m'a officiellement accordé le dispositif d'accompagnement pour les nouveaux slashers. Ils m'ont fixé un volume d'affaires sur trois ans et je démarre la semaine prochaine. D'ailleurs, en fait, j'ai déjà commencé de façon clandestine, j'ai été un peu conseillée.

— Mais c'est magnifique, s'exclame Mourad, cela te change déjà. Tu es pétillante.

— Merci. Et j'ai fait mes estimations – vous savez, les *business plans*, c'est mon truc ! – et je peux d'ores et déjà garantir le demi-bitcoin pour la formation de Liévin au-delà de mes revenus habituels, déduction faite de toutes les cotisations sociales que je devrai désormais payer entièrement moi-même.

— Génial, ironise Julieta, on va travailler comme aux *States* et on va douiller comme aux *States*, vive la liberté !

— Oh ! Julieta, gronde sa mère.

— Non, mais chuis super contente, tous les deux vous avez la banane et vous vous soutenez, au fond. Et moi je ne demande rien, je suis une autre voie. Je vais aller au lycée l'an prochain et je compte bien faire un cursus ici, gratuit, avec l'Éducation nationale, pour faire de la recherche plus tard. De la recherche fondamentale, hein ! pas de la recherche de contrat... Quoique finalement, aujourd'hui, il faut faire les deux pour financer son doctorat ! complète-t-elle en riant.

— Mais tu en as les capacités, lui dit avec fierté son père, on pourrait aussi fêter ici tes excellents résultats et tes bonnes appréciations du dernier trimestre. Et si on passait à la table de cuisson ?

L'ensemble de la famille agrée et se dirige vers Zazie 1, la grande, pour co-construire leur repas de midi. Cette dernière leur suggère de se lancer dans un poulet thaï, car il y a une bonne quantité de riz gluant disponible et que le thème de la semaine est « On se thaï ? ». Les quatre Merlozzi se regardent une seconde, ils sont tous OK. La chef cuisinière les envoie sur la table de cuisson numéro 3, celle qui se trouve près du mur végétal animé. Là, Zazie 2 les rejoint avec un plateau garni de tous les ingrédients et leur donne les consignes. Il y en a pour une demi-heure. Pendant ce temps, ils vont pouvoir déguster une entrée spécialement réalisée par elle à base de citronnelle, mais un peu piquante : « les larmes du tigre ». En fait c'est tout le repas qui sera pimenté, car le poulet thaï dont ils commencent la préparation est à base de pâte de curry vert, souvent très forte. Quatre cuillers à café arasées de ce curry sont versées dans la marmite, pas plus, avec un litre de lait de coco, de la poudre de coco, trois cuillers à soupe de nuoc-mâm, trois galets de sucre de palme. Julieta égrappe de toutes petites aubergines, des « légumes œufs », pas plus grosses que des pois chiches, et les recueille dans un verre. Elle les jette à leur tour dans la préparation qui bout en dégageant des parfums puissants. Sur l'autre

plaque de cuisson, Marianne fait revenir des blancs de poulet émincés dans un peu d'huile, qu'elle déglace bientôt avec une louche de la sauce curry vert coco qui réduit à côté. Elle assaisonne, coupe le feu et laisse reposer. Pour la préparation du basilic anisé, elle demande conseil à Zazie 2 qui leur en avait apporté un généreux bouquet : « Ce n'est pas un peu trop en quantité ? ». Mais non, il semblerait que cela réduise beaucoup à la cuisson. Zazie 2 en profite pour prendre la main de Liévin et lui montre le geste à faire pour couper efficacement le basilic, en gardant bien les jeunes pousses latérales, mais en éliminant les longues tiges fibreuses. En cuisinant, la famille parle, déguste les « larmes du tigre » et... verse quelques larmes, tant cette entrée, avec de fines tranches de canard pochées dans un bouillon et posées sur un lit frais de citronnelle asiatique débitée en petits anneaux, est relevée. Un minipiment frais coupé en forme de fleur aux pétales ouverts trône au milieu de chaque assiette et semble les narguer. *Dans la nature, des couleurs vives signalent souvent un danger*, se dit Julieta, *c'est pas pour rien*. Elle ferme les yeux et tousse.

À dix minutes de la fin de la séquence en atelier, Zazie 2 vient couper la cuisson de la marmite et met la poêle avec le poulet sur la plaque, puissance maximum. Puis elle se tourne vers eux et leur dit : « Maintenant il faut verser une bonne moitié de la préparation sur le poulet et ajouter le basilic anisé. Le reste, vous l'emporterez avec un autre bouquet de basilic que nous vous donnerons pour pouvoir en refaire une poêle chez vous. Laissez réduire à feu vif encore deux ou trois minutes. Je vais dresser votre table et vous servir le riz gluant dans des récipients pour cuisson vapeur en bambou. Vous viendrez quand les feuilles de basilic auront cuit. Vous verrez, elles seront molles et foncées, mais pas trop ! Le plat sera alors prêt à déguster. » Les Merlozzi rangent un peu et commencent à emporter leurs affaires vers la table qui leur a été désignée. Il est 13 h 15, un bon repas en famille va commencer.

*

Quelques jours plus tard, quittant son foyer apaisé, Mourad continue son voyage intérieur tout en rejoignant la mairie à vélo. Ces dernières semaines ont été très chargées et il se sent éparpillé, bousculé, écartelé. Ce ne sont pas tant des questions personnelles, ou professionnelles, mais plutôt un vague sentiment de ne plus arriver à occuper toutes les places qui sont les siennes. Et cela le plonge dans de longues réflexions. En arrivant à l'entrée de la rue de la République, il n'aperçoit pas la poussette qui s'élançait devant lui. Il fait un écart. Il n'avait pourtant pas ses lunettes de réalité augmentée sur le nez, mais c'est comme s'il flottait dans un espace intermédiaire, mi-matériel, mi-virtuel, où sa pensée divague. Impression étrange et pas si désagréable pour lui qui aime laisser son esprit créer de nouvelles interactions. Mais cela l'angoisse parce qu'il n'a pas prise sur cet état. C'est comme s'il restait branché sans être connecté, il est en veille, permanente, épuisante, écartelé entre plusieurs fuseaux horaires, plusieurs Flangy, plusieurs niveaux de conscience. Il est ivre de communication. *C'est cela*, se dit-il en lui-même, *je suis en train de communiquer en permanence, je me saoule de communication*. Il esquisse un sourire en imaginant ce que pourrait être une gueule de bois après un abus de com ! Il a besoin de poser le pied, il s'arrête à l'angle de l'ancienne salle de concert, maintenant en travaux. La double porte est ouverte mais il n'y a pas d'activités, pas d'ouvriers. Mourad a envie d'y jeter un œil. Cela l'amuse de voir l'entrée réelle d'une « arène flangienne » virtuelle qu'il fréquente à l'occasion. Cette salle est très vivante sur flangy.gvw. On y organise souvent des compétitions de drones-avatars ou de NutsCars. Il y met le feu avec son *buggy* aux couleurs de Flangy. Mais là, derrière des palissades lépreuses, la grande salle est plongée dans l'obscurité. Un bruit

étrange attire son attention, là-bas, près des colonnes, dans un rayon de lumière qui tombe des vitres hautes côté est, un gamin joue en imitant un vrombissement de moteur. Il fait faire un parcours au milieu de quelques briques à une petite voiture bleue, blanche et jaune, soulevant un peu de poussière, qui retombe à quelques mètres, comme l'écho de sa voix.

L'arrivée à l'hôtel de ville est routinière, un bonjour parcé, un salut par-là, le bip du portique de l'entrée, le petit détour par le guichet d'accueil pour dire un mot à Cindy... Ha, mais non, Cindy Oliveira n'est pas à son poste. Mourad tend l'oreille, il entend sa voix vers le standard. Le dircom pousse le portillon et pénètre dans l'officine qui accueille la permanence téléphonique de la Ville et les numéros citoyens. Il y découvre Cindy en train de calmer Moussa, le nouveau, tout retourné.

— Que s'est-il passé ? demande Mourad. Moussa, ça va ?

— Il s'est pris la tête avec un jeune imbécile à l'accueil. J'allais biper les collègues de la police municipale, mais Moussa l'avait déjà mis dehors.

— Ce bâtard était en train d'embrouiller Cindy, raconte Moussa, une main sur le front, l'autre à la hanche. Dès qu'elle a eu le dos tourné, pour aller lui chercher de la doc, il m'a fait un clin d'œil et m'a dit des trucs bien dégueulasses en m'appelant « mon frère ». Il parlait... genre complice tu vois. Il disait que le califat remettrait de l'ordre, abattrait les mécréants etc. Je lui ai dit de fermer sa bouche, qu'ici c'était la république, que ses opinions il les gardait pour lui et que j'étais pas son frère à ce nullard avec la face lavée au pipi qui n'avait pas honte de parler dans le dos des autres. Bon, après, il a pas aimé.

— J'ai cru qu'ils allaient se battre, ajoute Cindy, jetant un œil plein de reconnaissance vers le nouveau, mais Moussa a bien géré, il s'est placé devant et il lui a donné une minute pour sortir.

— Ouais, j'ai pas trop laissé éclater ma colère, parce que ça aurait de toute façon dégénéré et cela me serait retombé dessus. C'est ce qu'il voulait, ce chien.

— Mais ça va mieux maintenant ? demande Mourad. Vous allez pouvoir faire le rapport d'incident.

— Non, faut qu'il se calme encore, précise Cindy, il est très en colère parce qu'il a l'impression qu'on fait l'amalgame avec ces fanatiques et que la vie deviendra difficile pour lui. Je résume un peu mais j'ai compris cela. (Puis se tournant vers Moussa :) Je te l'ai déjà dit cent fois, on sait que les djihadistes sont une minorité qui veut pourrir la vie de tout le monde. C'est comme les... ceux qui parlent de leur identité comme si c'était leurs testicules... les identitaires, c'est ça. Voilà. Et regarde les conspirationnistes, il y en a un qui vient toutes les semaines pour photographier l'entrée, le portique et le hall de l'hôtel de ville, tu l'as vu ? Hein ? Je crois qu'il nous considère comme les agents d'un grand complot contre lui. Tu crois qu'il vaut mieux ? Alors reprends-toi. Moi je suis d'origine portugaise, Mourad, il est bi. Enfin (elle se retourne gênée), bi-origine, je crois. Bon... et ce qui compte, c'est que l'on vit là maintenant ensemble. Dans toute ta famille y a bien un mauvais garçon, dans la mienne aussi et cela ne fait pas de nous des personnes infréquentables. Les gens, ils vivent là avec leur famille, ils ne sont pas sur ailleurs.gvw ! Et ils ne souhaitent qu'une chose : vivre en paix, élever leurs enfants, partager de bons moments. Alors ne te laisse pas démonter et viens faire ton boulot !

Mourad a tout enregistré, dans sa tête. Il vient d'entendre une des meilleures prises de parole anticommunautariste depuis longtemps. Et l'attitude de Moussa lui paraît être un bon rappel sur la réalité vécue par beaucoup de Français musulmans, qui sont écartelés entre des discours clivants, prisonniers du chantage identitaire, et qui n'ont pas encore trouvé le bon mécanisme de défense pour vivre sereinement. Il faudra intégrer tout cela dans les portraits que la com aura à

traiter dans les mois à venir, se souvenir de cette position très inconfortable et montrer des visages comme celui de Mousa. Y compris en com interne !

Toujours pris dans ses pensées, Mourad se pose dans la salle de réunion mixte pour démarrer la journée avec un vrai moment de réflexion pro. Il y aura Christine par hologramme, qu'il compte mobiliser fortement sur le sujet du jour afin qu'elle se sente réassurée, qu'elle mesure à quel point elle compte dans le service, Emma, la community manager qui, elle aussi, a su asseoir sa place et qui a révélé un esprit plutôt vif, Hugo Levrin, le vidéaste du service, et Ileana Urs, conseillère municipale déléguée à l'information locale, dont Mourad apprécie vraiment la présence. Lauriane Ziegler, la dircab, pourrait passer « faire un saut », comme elle aime à dire. Au menu : le programme de renouvellement des contenus pour les assistants vocaux ou enceintes connectées, devenus multimédia dans l'univers des lunettes de réalité augmentée et des murs-écrans. Hugo démarre par un exposé qu'il a préparé suite à sa dernière formation Cap'Com sur le sujet :

— Il va falloir faire des choix, car se lancer dans de la production à tout-va, c'est coûteux et quasi ingérable pour ce qui concerne les mises à jour, etc. En gros, les préconisations sont les suivantes : il faut garder notre trame audio, avec les podcasts et tous les audios, faire réaliser des diaporamas avec les images et les documents pertinents pour doubler le média son par une couche visuelle. Cela ne sert à rien de faire enregistrer en studio des séquences vidéos par des speakers avec une grosse post-prod, parce que les gens ne voient pas la différence avec ce que tu tournes avec tes smart glasses et que dès que ça paraît long, hop ! Ils zappent.

— Donc, demande la conseillère municipale, si je comprends bien, on ne change rien, on enrichit, c'est tout ?

— Pas tout à fait, nous allons sans doute devoir changer de plate-forme d'hébergement de nos médias, mais... (il se tourne vers Mourad).

— On va regarder ce sujet-là à part, précise le dircom, avec la Direction des services informatiques. J'ai eu Luna Marguin au téléphone à ce sujet. On a fixé une réunion commune.

— Commune ? Voyons. C'est bien ce à quoi je pense ? demande Ileana Urs.

— Oui, lui répond Mourad. J'ai prévenu en interne au service com, nous allons sans doute examiner plus sereinement les relations entre nos deux directions. Et là, nous avons typiquement un sujet transversal qui devrait se travailler de façon collaborative. Un beau sujet pour impliquer notre délégué à l'accompagnement de la transition.

— Alors pourquoi ne sont-ils pas là ? s'étonne l'élue.

— Parce qu'on est un chouïa en avance, madame.

— Et qu'est-ce que l'on va pouvoir faire en termes de contenus alors ? s'interroge Christine.

— Justement, reprend Hugo, j'ai rapporté une trame de ma formation, vous allez la voir dans un instant.

Le vidéaste utilise un des murs de la salle pour afficher ses contenus. Mais au moment où il s'apprête à commenter les colonnes qui apparaissent, la grande porte s'ouvre brusquement et Lauriane entre avec détermination. Ses cheveux sont en bataille, ce qui est un très mauvais signe. Elle salue tout le monde rapidement, sauf Ileana Urs, à qui elle glisse un mot à l'oreille, puis elle sort son ordi-clavier et demande à Hugo si elle peut accéder à son espace SecureF depuis son installation ou si elle doit se connecter. Il lui confirme qu'il suffit en fait de se loguer. Lauriane le fait en deux secondes en s'excusant de façon laconique. Puis elle se retourne et montre du doigt l'écran en fixant Emma dans les yeux.

— Depuis quand ça a démarré, ce truc ?

— Ce sont... des commentaires sur flangy.gvw, décrypte Emma. J'ai vu quelques lignes sur la cathédrale virtuelle ce

matin dans certaines messageries instantanées, pas beaucoup d'échos sur les réseaux... je dois aller voir Théo, c'est lui qui est d'astreinte.

— Pas la peine, on va demander qu'il nous rejoigne, indique Mourad.

— Par contre, reprend Emma en scrutant l'écran, ce que vous nous montrez de StoryPlanet n'était pas en ligne il y a une heure.

— Si si, vous allez voir, ce n'est pas drôle, cela a été publié il y a une heure et demie et c'est une bombe. Pas une eBombe, mais ça fait mal quand même. Alors tenez-vous bien, je vous raconte les choses comme je les ai apprises. (Puis, à l'adresse de la community manager :) Vous pouvez vous rasseoir, Emma, on va avoir besoin de vos services, vous n'êtes pas en cause. (Puis elle reprend en levant la tête.) Alors voilà le topo : la maire a été appelée à 8 h 30 ce matin et on lui a posé des questions sur une affaire d'infox concernant la porte « de l'Impératrice Sissi », la fameuse, dont François Darbin, notre adjoint à la culture et à l'identité locale, nous a rebattu les oreilles pendant la cérémonie d'ouverture de la cathédrale virtuelle. Eh bien c'était une belle connerie et Andréa Valleton ne décolère pas. Évidemment, notre adjoint n'est pas joignable, il est en mission à l'extérieur... Absents également : Hermione Dubois, la responsable des relations internationales et du tourisme, et son homologue à la culture, qui sont en récupération – je pense que c'est après être revenus qu'ils vont avoir besoin de *récupérer*. Parce qu'on a affaire à un bel enchaînement de merdes. Ah ! elle est jolie notre « rencontre virtuelle dans une belle cathédrale », c'est plutôt « rencontre le mur dans une belle connerie ». (Lauriane reprend son souffle.) François Darbin s'est fait complètement avoir par ses copains de la société pour la préservation des traditions flangiennes. Bravo ! En fait la porte de l'Impératrice n'a pas été baptisée comme ça à cause de ce prétendu passage de la reine de Hongrie et impératrice d'Autriche à Flangy en 1896. C'est une affabulation,

basée sur des approximations. On ne sait même pas si elle a mis un jour les pieds dans notre région. Mais ces abrutis sont hypnotisés par l'univers d'opérette des royaumes de la vieille Europe et peut-être même par des restes d'idéologie antirépublicaine ; rien ne m'étonne plus. Ils sont poussés dans cette voie par la popularité internationale de ce personnage, Sissi impératrice – une star de l'histoire et du cinéma, doublement depuis que Disney a sorti *Sissi up !* en 2026 –, et les retombées économiques générées par le tourisme kitch. Résultat, ils ont mal interprété le nom de la porte de l'Impératrice. En fait la porte sud de la cathédrale a ce nom à cause du pensionnat de jeunes filles de bonne famille situé de l'autre côté de la place des Quinconces : les filles entraient dans la cathédrale par cette porte. Ce pensionnat construit en 1869 avec des capitaux privés s'appelait Institut de l'impératrice en l'honneur de l'impératrice Eugénie, femme de Napoléon III. Ce genre de pratique n'indiquait en aucune manière l'implication du trône, c'était une façon de se faire bien voir. Alors la légende liée à Sissi n'est que le fruit d'une confusion entretenue par un des anciens de la Société pour la préservation des traditions flangiennes, un personnage ambigu, Charles de l'Espenac, qui a largement reconstruit un récit orienté de notre territoire dans son *Histoire de Flangy*. Il est allé jusqu'à réécrire certaines mentions de photos légendées d'époque. C'est n'importe quoi. Et maintenant on risque de se faire dégrader notre note, le ranking de flangy.gvw, c'est très grave. Il y a deux semaines, les enquêteurs du StoryPlanet, le guide numéro un du tourisme patrimonial et historique, toujours à l'affût des affabulations et des escroqueries, sont tombés sur le pot aux roses impérial. Juste au moment où nous avons inauguré virtuellement la cathédrale sur flangy.gvw. Ils ont dû être alertés par le référencement du paragraphe sur la porte où on a repris *in extenso* les conneries de l'Espenac. Ils n'ont pas eu de mal à démonter le truc, et nous on passe pour des affabulateurs. J'ai beau avoir tout expliqué, dit qu'on allait retirer les références, envoyé un mail de

la maire, etc. Rien n'y fait, StoryPlanet s'en fout. Il n'y a pas de possibilité de recours. Tu parles, ils sont cloudés. Du coup on nous annonce déjà une baisse de deux points au ranking des destinations France. C'est une catastrophe et on va mettre des années à s'en remettre. Je ne décolère pas ! En tout cas c'est fini, on ne travaillera plus avec la Société pour la préservation des traditions flangiennes. L'adjoint à la culture et à l'identité locale va savoir à quoi s'en tenir : Andréa a décrété que désormais on ne pourra s'appuyer que sur les ressources historiques issues de l'université régionale. Point c'est tout. Quant au service culturel... Ils n'avaient pas besoin de cela en ce moment. Mais je m'en fous... impérialement !

*

La paix retrouvée, c'est la paix intérieure. Mourad en rêve ce matin, sur les quais de chargement des ateliers municipaux. Le camion du transporteur s'approche, un Renault Trucks gamme D tout neuf, avec un système de réglage d'assiette hydraulique et surtout un autoguidage si performant que le chauffeur est à côté du dircom, sur le quai, détendu pendant la manœuvre. Le hayon s'ouvre et deux robots-palettiseurs prennent le chemin du hangar des livraisons, à cent mètres. Le responsable du réseau des distributeurs du magazine, Gilles, par ailleurs placier des marchés de la Ville, arrive à son tour. Les palettes déposées, le livreur repart et Gilles s'attaque à faire les tas de revues, tournée par tournée. Il y en a trente-huit. Ce sont des agents municipaux qui vont distribuer les 29 000 magazines dans les boîtes aux lettres. Peut-être qu'un jour ces magazines seront envoyés par pli adressé à chaque inscrit sur les listes électorales. Mais en attendant, « on s'y colle », comme dit Gilles, toujours souriant, aux petits soins avec ses distributeurs, bien qu'il soit très exigeant sur la qualité du travail.

Cette paix intérieure, c'est bien aussi un peu à Gilles qu'il la doit. Car l'appréhension du monde qu'a Gilles est très pratique : il y a ce sur quoi il a prise, et il y met le paquet, et ce sur quoi il ne peut pas agir, et il s'en détache. Gilles, c'est aussi un fin connaisseur de la ville et de ses habitants. En passant du temps avec lui, Mourad sait qu'il en apprendra plus qu'en plusieurs heures de réunion avec ses collègues cadres. Pas pour les sujets techniques bien sûr, mais pour tout le reste, c'est certain. Une collectivité locale, c'est aussi une collectivité de salariés, une communauté vivante et dans ce groupe humain, mouvant, vibrant, il y a des agents de liaison, et Gilles en est un. Il crée, le plus simplement du monde, du lien social. Mourad sait que c'est, à sa manière, un communicant et il le respecte aussi pour cela.

Cette paix intérieure, il la trouve en prenant à pleine main un paquet de magazines de la Ville, enfin livrés après tant de péripéties. C'est amusant, car pour ce magazine, qui fut si relu, discuté, modifié, qui a fait l'objet d'autant d'attentions... au final, il n'y a guère de monde pour son arrivée concrète, sa livraison. Mourad lui-même est un des rares dircoms qui font encore le déplacement sur le quai, aux ateliers. Et pourtant, couper les liens du paquet de cinquante magazines, les sentir glisser dans ses mains, en prendre un comme on tire une carte et le feuilleter, c'est un moment magique pour lui. Pas un moment de nostalgie, avec la madeleine de Proust de la fameuse « odeur d'encre » qui, il faut le dire, n'est pas très naturelle. L'arrivée, sous forme d'objet, de ce travail commun est un aboutissement, une concrétisation, qui n'existe pas dans l'environnement virtuel. Mais Mourad n'est pas client des controverses entre les défenseurs du matériel contre les apôtres du virtuel. Pour lui, ce sont deux états d'une même matière. Il n'oppose pas ce magazine avec flangy.gvw ou les actus en ligne. Le papier garde toute sa valeur comme objet communicant, présent de façon non intrusive, ergonomique naturellement parce que fait pour les mains, les yeux. Il y a là un rapport physique unique. Et le

papier utilisé pour le fabriquer est issu d'un process vertueux, avec des forêts gérées durablement, ce qui permet l'entretien des paysages, des emplois dans des filières sylvicoles et industrielles, jusqu'à l'acheminement ultime, auprès des habitants.

Cette paix intérieure, il la trouve enfin en feuilletant les pages du dossier sur l'anniversaire de flangy.gvw et la cathédrale virtuelle, sans aucune trace de la porte de Sissi ! Il y a là un coup de chance – le manque de place, ça a parfois du bon – mais aussi une petite intuition du dircom qui avait préféré illustrer la mise en valeur des parties les plus anciennes, remontant au XIV^e siècle, de ce monument emblématique.

*

Comme à chaque sortie d'un numéro du magazine de la ville de Flangy, le dircom se fait un point d'honneur d'accompagner un ou une des distributrices. Ce mois-ci, il part pour les quartiers ouest, assez bourgeois, avec de belles demeures, mais encore assez dense. Il prend un côté de la rue pendant qu'Anne, des affaires publiques, distribue de l'autre côté. Il chemine ainsi dans sa ville, à hauteur d'homme, une pratique qu'il avait apprise d'un ancien collègue, Dominique Aramis. Il sait qu'il va rencontrer beaucoup de monde, des inconnus, qui impriment leur visage dans la grande carte mentale qu'il constitue année après année. Il y a les indifférents, les suspicieux, les attentifs, les bavards et puis ceux qui attendent le numéro du mois, quelquefois dans leur entrée, ou derrière la fenêtre. Des personnes âgées bien souvent. Et à qui il donne le magazine de la main à la main, avec un petit mot.

Arrivé au milieu de l'avenue Zola, il devine la silhouette de Sonia Lachaume, campée sur le perron de son petit pavillon, entourée d'hortensias. Elle porte un tablier de cuisine blanc à pois rouges et des lunettes de réalité augmentée sur

mesure, elle a un bandeau noir dans ses cheveux et sa posture droite souligne son élégance galbée. Elle l'interpelle :

— Mourad, faites-moi le plaisir de me le livrer à domicile !

— Avec plaisir, lui répond Mourad avant de se retourner pour faire signe à sa collègue de continuer sans l'attendre.

— Je viens juste de faire un thé et quelques tuiles aux amandes, elles sortent du four, vous ne pouvez pas refuser.

Ce n'était pas l'intention de Mourad, toujours très ému en la présence de l'adjointe aux affaires économiques et numériques. Il pénètre avec prudence dans la maison qui semble plus grande à l'intérieur que ce que l'on peut imaginer de l'extérieur. Sur les murs, il découvre avec étonnement un foisonnement d'illustrations d'inspiration orientale, de tapisseries, de foulards tendus, dans les tons chauds d'une ambiance indienne. Un léger parfum d'encens plane. Sonia l'invite dans sa cuisine où, tout en parlant de choses et d'autres, elle assemble les ingrédients et les ustensiles pour servir le thé, avec une grande assiette de tuiles encore chaudes, bien dorées. Les amandes craquantes et les bordures caramélisées dégagent une odeur presque enivrante pour Mourad, qui se demande encore comment il est arrivé dans ce paradis. Puis ils passent au salon. La personnalité de Sonia Lachaume transparaît dans chaque détail de la déco. Mourad n'a pas besoin de poser de questions, il déchiffre la pièce. Elle vit seule. Elle a eu une vie bien remplie, des enfants, un mari. Mais tout le monde est parti bien loin maintenant. Elle a traversé des épreuves, il le savait, mais là il voit ce qu'elle a fait pour les surmonter. Son intégration dans l'équipe municipale, son tout récent départ en retraite de l'Éducation nationale immédiatement comblé par une multitude d'activités généreuses et engagées, son plaisir à découvrir, à partager, sont inscrits dans plein de petits détails, des objets, des photographies. Il n'y a pas ici l'ambiance pesante d'une personne qui vit dans ses souvenirs, non, c'est un laboratoire de bonheur, dans lequel elle projette ses envies, ses

joies, ses passions. C'est l'ambiance patchouli et décomplexée qu'elle a héritée de son enfance, certainement dans une famille post-soixante-huitarde, écolo avant l'heure, libre et sans contraintes. Des précurseurs.

Il s'aperçoit maintenant qu'elle le dévisage. Elle lui sert un thé raffiné tout en le fixant dans les yeux. Il ne ressent aucun malaise. Au contraire, il s'offre.

— Ça a pas mal secoué ces dernières semaines, lui lance-t-elle d'un coup.

Elle tape juste. A-t-elle senti son état vacillant ?

— Oui, on peut le dire, lui répond-il.

Puis sentant qu'elle en veut plus, il ajoute :

— J'ai l'impression que nous vivons en ballottage permanent. Et cela devient difficile de tenir sa place quand elle est partout à la fois. C'est peut-être le mal de ce siècle, être condamné à s'agiter entre plusieurs états, le matériel, le virtuel... et puis il y a ces contrecoups permanents avec les petites phrases sur les réseaux, les procès d'intention, les récusations, les récupérations, les détournements. J'ai l'impression de devenir un pompier du web plus qu'un communicant concentré sur le dialogue et la compréhension !

— Je vois ça, lui dit-elle de façon énigmatique. Je sais le travail que tu fais et j'aime bien la manière dont tu gères tout cela. Cela ne te gêne pas qu'on se tutoie ?

Évidemment non ; elle peut indifféremment le tutoyer, le vouvoyer, le nounoyer même si elle le souhaite. Il est de toute manière hypnotisé par sa voix. Elle se redresse et ôte son tablier en tournant légèrement sur elle-même. Elle révèle une robe en coton bio unie dans un ton orange sombre. Très légère, un peu fendue au niveau des mollets. Les traits de son visage, francs, nets, soulignent son regard perçant et, avec sa coupe à la garçonne dont elle a retiré le bandeau, qui dégage des épaules droites, elle aurait presque un air un peu ingénu. Elle a dû l'avoir dans le passé et elle en garde quelques traces. Mourad ne l'avait jamais remarqué. Sa présence en tant qu'élue lui confère toujours une imposante autorité qui

alourdit son allure, la rend plus sèche. Mais aujourd'hui, dans cet environnement *baba cool*, elle occupe autrement l'espace. Elle déplace le plateau et s'assoit sur le sofa qui lui fait face, puis lui parle :

— Tu sais, quand nos identités numériques se superposent, quand nous ne sommes plus nous-même parce que tirillés entre plusieurs réalités, il faut en revenir à notre personnalité. Elle nous donne notre caractère d'unicité. (Elle marque une pause.) Il y a des exemples parlants. Quand je travaillais à mon agrégation d'histoire, j'ai creusé la question de la religiosité au Moyen Âge. Nos ancêtres contrôlaient leurs pensées, ou au moins leurs paroles, par crainte de Dieu. Ainsi, ils étaient cohérents dans leur être comme dans leurs actes. Plus près de nous, lorsque mes aïeux parpaillots prononçaient une phrase, on pouvait la leur ressortir en n'importe quelle circonstance, ils n'auraient pas eu à en rougir. D'autres protestants, aux Pays-Bas, par exemple, allaient – et vont toujours – jusqu'à ne pas mettre de rideaux ni de volets à leurs fenêtres car ils n'ont rien à cacher à la société comme à Dieu. Ces personnes dont je te parle (elle se lève pour appuyer son expression de gestes amples, comme elle l'a sans doute toujours fait dans les allées des salles de classe) pourraient vivre en toute quiétude dans notre monde à moitié digital, hyper connecté et réactif. Non pas parce qu'ils auraient possédé des techniques modernes ou quoi que ce soit de ce genre, non. Simplement parce qu'ils étaient en cohérence avec eux-mêmes. Nous nous faisons des frayeurs sur la toile parce que nous sommes hargneux, versatiles, hypocrites, menteurs et peut-être même... mauvais. (Elle se rapproche et se penche vers lui en disant cette dernière phrase.) Nous devrions imaginer que la toile est une entité omnisciente qui voit tout, qui se rappelle tout et qui nous juge en permanence. Moi je n'ai jamais eu de problème avec ça parce que j'ai appris de ma lignée à avoir une rigueur morale et le sentiment qu'il y a quelque chose de plus grand au-des-

sus de moi. J'ai appris également de mes parents à être en cohérence avec moi-même, à faire la paix intérieure...

— La paix intérieure, répète Mourad ne la quittant pas des yeux.

— Je ne suis pas écartelée entre plusieurs rôles, états ou avatars, parce que c'est chaque fois moi, tout entière.

Elle s'assoit dans le canapé, à gauche de Mourad, regarde le plafond et passe la main dans ses cheveux puis retire ses lunettes. Elle les regarde, actionne son anneau de commande et lance une musique qui monte lentement dans le salon, profonde, lente, révélant une puissance retenue. C'est du *slow-funk*, très tendance. Elle remarque que Mourad apprécie, et elle lui parle avec une voix plus douce, plus basse :

— J'écoutais ça gamine : Maze. Et le titre c'est *We are One*. Mais là c'est un remix. (La voix de Frankie Beverly remplit la pièce.) À la base cela voulait dire que nous formons une grande entité, mais pour moi, aujourd'hui, cela porte un autre message : chacun, avec toutes ses identités éclatées, ne forme qu'une personne. Unie avec elle-même, en accord avec elle-même, avec ses goûts, ses envies, ses actes.

Sonia enlève son anneau de commande et le pose sur la table basse, elle prend la main gauche de Mourad et le soulage de son anneau de commande également. Puis elle pose la main sur son genou.

Glossaire

CCI acr. Pour Chambre de commerce et d'industrie.

CIM acr. angl. Pour City Information Modeling. Centralisation au niveau du Plan local d'urbanisme et de l'habitat de l'ensemble des informations topographiques, sur les réseaux et sur les bâtiments d'une agglomération. Le CIM regroupe idéalement tous les BIM (Building Information Modeling) des bâtiments se trouvant dans le périmètre (avec accès protégé et contrôlé). L'ensemble des corps de métier intervenant dans une ville trouvent dans le CIM une couche concernant leurs compétences (pompiers, assainissement, fibre, énergie, voirie, parcellisation, éclairage, etc.). La passerelle avec les BIM permet depuis quelques années une lecture « fluide et transparente du tissu urbain dans son entièreté et dans sa complexité » *in Le Moniteur des travaux publics et du bâtiment*, dossier « Le cim atteint des sommets », édition du 6 avril 2022.

Clouder v. Transférer une activité dans le *cloud*, la soustraire à la territorialité et à l'autorité d'un État sans en rejoindre un autre. En général, c'est par la création d'une holding hors sol, dont les comptes sont en cryptomonnaie, que les sociétés changent de sphère. Elles maintiennent le plus souvent des activités et des actifs dans différents pays en n'y affectant que les moyens strictement nécessaires. « *Le cabinet international d'architecture et d'urbanisme Bloss+Piaggi s'est cloudé la semaine dernière, au moment où il remportait le marché du projet pharaonique Miami 2* » *in La Tribune*, 24 mars 2026.

Commissaire à la transition nm. Voir Délégué à l'accompagnement de la transition.

CPE acr. Pour conseiller principal d'éducation.

Darken nm. angl. Désigne le Dark Web – et par extension l’ensemble du tissu virtuel caché – qui permet les échanges clandestins, souvent e-délictueux ou e-criminels, et héberge des organisations transnationales clandestines, criminelles, terroristes (voir EIV – Virtual Islamic State, État islamique virtuel). Souvent évoqué à propos du Golden, qui englobe l’économie déterritorialisée échappant aux législations nationales, mais qui utilise souvent les circuits illicites du Darken pour fonctionner.

Délégué à l’accompagnement de la transition nm. Fonction créée par la loi du 24 juillet 2025 dite loi Lecœur (refonte de l’acte III de la décentralisation – janvier 2021). D’abord appelés commissaires à la transition (nom encore usité), les délégués à l’accompagnement de la transition doivent être recrutés – par l’ensemble des collectivités locales de plus de 10 000 habitants et organismes publics – au sein d’une liste d’aptitude publiée annuellement au JORF par le ministère de la Transition sociale et environnementale. Indépendants et protégés par un statut spécial, ces délégués sont associés à l’ensemble des circuits de décision de leur collectivité ou organisme et rendent un *Rapport annuel sur les conditions de la transition* lors du débat d’orientation budgétaire ou du conseil d’administration prébudgétaire, avec transmission en préfecture. Sur la base, entre autres, de ces rapports, le ministère de tutelle transmet au chef de l’État et au Premier ministre le *Mémoire sur l’état de la transition* (cf. *IV^e Mémoire sur l’état de la transition* – <https://www.fonction-publique.gouv.fr/rapport-annuel-sur-letat-de-la-transition-edition-2030>).

DGA acr. Pour directeur général adjoint.

DGS acr. Pour directeur général des services.

Direcct acr. Pour Direction régionale des écosources, des e-transactions, de la consommation et des transferts.

DRRH acr. Pour Direction des ressources et des risques humains. On parle également souvent des RRH.

DSI acr. Pour Direction des services informatiques.

eBombe nf. Nom d'usage commun pour désigner une bombe générant une impulsion électromagnétique non nucléaire - IEMNN (non nuclear ElectroMagnetic Pulse - EMP) qui a pour propriété de provoquer des courts circuits et de mettre hors d'usage les appareils électroniques dans un rayon de quelques dizaines à quelques centaines de mètres. « Sans doute la menace la plus pernicieuse, mais également la plus radicale pour nos infrastructures » *in Revue stratégique de cyberdéfense* - SGDSN - février 2022. HISTOIRE : théorisée dès les années 1950, les bombes IEM n'ont d'abord pas été développées, les nations possédant l'arme nucléaire préférant augmenter l'impulsion électromagnétique des bombes A, H et N. Dès la fin de la guerre froide, ces États se lancèrent dans une compétition clandestine, développant plusieurs pistes de recherche. En 2024, plusieurs fuites dans la presse faisaient référence à un arsenal en pleine croissance, notamment en Corée du Nord, Inde, Pakistan, Iran, Israël, Égypte. Les membres du Conseil de sécurité de l'ONU ont alors entamé le processus de Cluj-Napoca, visant à établir les bases d'un accord de non prolifération. Processus qui échoua en 2029 sur le constat de l'impossibilité technique du contrôle et du traçage des armes à impulsion électromagnétique non nucléaire (d'après la professeure C. Pederick, négociatrice de l'EMP Commission - United States Senate Subcommittee on Terrorism, Technology and Homeland Security).

eCalifat (en ang. eCaliphate) nm. Constitution dans l'espace virtuel d'un nouveau califat, présenté comme la refondation du califat aboli en 1924 (par Atatürk) et la prolongation de l'épisode Abou Bakr al-Baghdadi en Irak à la fin du xx^e siècle. Incarné par Muhammad ibn Hanbal (pseudonyme), 103^e calife autoproclamé, il fédère largement dans le monde sunnite. Ce calife issu du courant hanbalite semble

être aussi conseillé par des malékites, des shafi'ites et des hanafites (les trois autres écoles de droit sunnite). Dans le Darken, l'eCalifat est souvent devancé par VIS (ou EIV – État islamique virtuel) dirigé par Farid ben Kassim, qui apparaît comme sa branche violente. HISTOIRE : porté dès 2024 par un élan très large et par la perspective « du triomphe de la Foi et de l'abolition de la maison de la guerre », l'eCalifat bouscule les structures traditionnelles de l'islam sunnite. Rapidement organisé en cellules virtuelles (madrassas, mosquées, assemblées), il s'affranchit des barrières de la langue et s'adresse en 2026 à tous les espaces linguistiques grâce aux nouvelles applications (PolyGlott, Wor[[]d). Confronté à la question du terrorisme, Muhammad ibn Hanbal ne l'a jamais clairement condamné, ni soutenu. Il y voit « l'accomplissement de la volonté divine ». En 2027, la Cour internationale de justice de La Haye a engagé une procédure visant à préciser une partie de l'article 38 de ses statuts (*les principes généraux de droit reconnus par les nations civilisées*) qui a été interprété par Muhammad ibn Hanbal comme une attaque des États mécréants contre l'Islam. Depuis 2028, l'eCalifat prône une pratique de la foi plus intransigeante et refuse tous les compromis dans la vie réelle comme virtuelle, et encourage la création des « avatars purs » c'est à dire totalement *Halal*. Voir VIS ou EIV.

Ehpad acr. Pour Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes.

Estavette nf. Désigne un véhicule collectif semi-autonome affecté au transport de personnes comportant moins de neuf places assises, initialement développé par le consortium Renault-Nissan-Fiat pour répondre aux besoins des flottes de véhicules professionnels partagés. Par extension, cette appellation concerne désormais l'ensemble de cette gamme comprenant des véhicules zéro émission carbone, partiellement automatisés, avec accès par l'arrière, aménagement intérieur de type « salon » et dédiés aux trajets interurbains en groupe. La plupart des estavettes sont en propriété collective avec mise à disposition pour des transports en com-

muns locaux. Leur coût les rend difficilement accessibles aux particuliers.

État islamique virtuel (EIV ou en ang. VIS pour Virtual Islamic State) nm. Issu de courants djihadistes convergents (EI et Daesh), ce mouvement salafiste combattant décline sur le Darken leur stratégie : organisation des réseaux, combat numérique (djihad par le hacking), organisation d'attentats virtuels ou réels. Dirigé par Farid ben Kassim (issu du groupe salafiste de prédication et de combat – GSPC – algérien), il a été reconnu par la plupart des organisations clandestines salafistes sur un arc du terrorisme allant de la Mauritanie à la Chine (Xinjiang). Souvent qualifié de « bras virtuel » de l'islam radical et de l'eCalifat, il semble être soutenu par de nombreux oulémas wahhabites (certains sont tombés en disgrâce sous le soupçon d'implication avec l'EIV – procès de Riyad, avril 2028).

Flaguer v. Action de placer un drapeau sur un avatar de façon à le signaler aux autres. Dans les mondes virtuels, cette pratique sert à marquer les intrus, les avatars à risque, les avatars pilotés par des robots ou les participants à une action concertée illicite. Les algorithmes minorent les drapeaux ou les font disparaître en quelques minutes s'ils sont le fruit d'une interaction isolée. Par contre, en cas d'accumulation de drapeaux sur un avatar, ils sont conservés et deviennent plus visibles. C'est le principe la sécurité de groupe, principe fondateur dans GVW. L'avatar ainsi signalé peut voir son ranking modifié s'il a été flagué longtemps ou s'il a reçu de nombreux drapeaux. Un profil peut être durablement affecté par un épisode de ce type. Sur GVW, les points perdus peuvent se récupérer par des actions positives.

Global Virtual World (GVW) nm. (nom déposé). Monde virtuel créé par Google en 2027 suite au relatif échec économique de Google2World. Rapidement devenu standard mondial, il a imposé l'adresse virtuelle en .gww comme double incontournable de toute adresse physique. Le chiffre d'affaires de Google étant inconnu (société cloudée en

2025), on ne peut que l'estimer à 500 milliards d'euros (comparable au PIB de la Suède ou de la Belgique) et il serait lié pour 2/3 à GVW. Le modèle économique de ce monde virtuel repose sur des contenus payants pour les créateurs et la gratuité d'accès pour tous. Utilisateurs actifs quotidiens (DAU, Q1 2030) : 2,834 milliards. Le nom de domaine générique international parrainé .gww (ND, DNSSEC) est en service depuis 2026.

Golden nm. angl. Qualifie l'espace économique virtuel qui regroupe l'ensemble des activités et échanges des sociétés cloudées. Totalement converti en cryptomonnaie, le Golden s'appuie indifféremment sur les échanges classiques sur des places boursières et sur les transactions dans le Dark Web ou Darken.

Google2World (G2W) nm. (nom déposé). Projet porté par Google Entertainment entre 2022 et 2027 pour concurrencer « Horizon », l'univers virtuel de Facebook. HISTOIRE : d'abord construit sur les ruines de « Second Life » en déshérence depuis quelques années, Google2World prend l'avantage en calquant son monde alternatif sur le mapping de Google Earth. Mais la rentabilité n'est pas au rendez-vous et les accès payants plafonnent rapidement. Google abandonne ce modèle et liquide sa filiale GE, pour lancer Global Virtual World en juin 2027 sur une base d'accès libre, ne se rémunérant que sur les créateurs de contenus.

Loguer v. Résultat de la francisation de *to log in*, s'inscrire ou s'enregistrer, dans le contexte numérique.

Lunettes de réalité augmentée nf. plur. Appareil connecté utilisant les verres et les montures de lunettes comme interface avec le réseau numérique. Toujours dépendantes d'un boîtier dérivé du smartphone, la plupart des lunettes de réalité augmentée sont aujourd'hui le point d'accès unique aux fonctions généralement associées aux smartphones avant leur généralisation. Elles sont assorties de bagues ou modules de commande ergonomiques (commodo). Certains

produits sont réduits à des fonctions auditives (musique, illustration sonore, assistants vocaux) ou à des fonctions d'aide face au handicap. Plusieurs organismes non gouvernementaux (notamment Human Free World, ONG clouée en 2028) dénoncent le manque d'études attestant de l'innocuité des émissions radio des lunettes de réalité virtuelle pour le cerveau humain. HISTOIRE : après la tentative avortée des Google Glass du Google X Lab entre 2012 et 2015, plusieurs compagnies (Facebook, Amazon, Apple, Microsoft, Bose, Huawei) ont lancé des modèles au début des années 2020. Les modèles actuels utilisent généralement la technologie HighPod développée en 2024 par le consortium Philips/Sony en XG native qui permet d'accéder au mode *total-virtual*.

Matériel adj. S'applique au monde fait de matière, à l'opposé de ce qui constitue le ou les mondes virtuels, c'est-à-dire réels mais sans existence sous forme de matière. Voir Virtuel.

Nounoucratie nf. Concept développé par Alain Finkielkraut en 2025, dans son ouvrage *Vers la nounoucratie ?* (Gallimard, 2025) suite à la polémique souverainiste qui l'opposa à Michel Onfray. Pour lui, cette « nounoucratie » est le dernier stade de la démocratie, après la dégradation démagogique décrite par Platon, qui deviendra le standard politique dans l'ensemble des pays, dans un « contexte d'extraterritorialisation des enjeux économiques ».

PFFI acr. Pour personne frappée de faiblesse immunitaire. Sigle apparu dès la deuxième vague du Covid-22 et qui permet de nommer toutes les personnes qui, soit par leur âge, soit par des pathologies affaiblissant les défenses immunitaires, sont susceptibles de développer une forme sévère pendant une pandémie virale.

PFSA acr. Pour personne frappée d'une sensibilité aux aérosols. Sigle qui désigne toutes les personnes qui sont susceptibles de développer une forme sévère d'allergie ou de

détresse respiratoire lors d'un épisode de forte dégradation de la qualité de l'air ou de pollinisation massive.

Puits numériques exp. Désigne les portes d'accès aux espaces clandestins dans les univers numériques et les mondes virtuels. Selon l'Office Central de Lutte contre la Criminalité liée aux Technologies de l'Information et de la Communication (OCLCTIC) : « *il s'agit quelquefois de véritables ascenseurs desservant les sous-sols du Darken, comme si on accédait au crime organisé et au terrorisme par téléportation* » in « Rapport sur l'État islamique virtuel et les nouvelles menaces numériques », commission parlementaire Défense nationale, audition du 18 janvier 2029.

Ranking nm. Anglicisme. Synonyme de classement. Couramment utilisé dans les applications et sur les réseaux pour rendre compte des notes attribuées par les personnes en interaction numérique (relations d'affaires, de travail, amicales ou autres). Les avatars affichent un ranking global fruit de la synthèse des notes obtenues dans différents domaines.

RRH acr. Pour Ressources et risques humains, voir DRRH.

SecureF nf. Nom de la messagerie cryptée interne aux services de la Ville. Développée par SecureServiceFrance, une filiale du groupe Thales.

Semi-virtuel adj. Voir Virtuel.

Sensor Black (SB) nm. (nom déposé). Monde virtuel construit à l'origine en 2017 sous le nom de Sensor par les créateurs de « Second Life ». Il s'étend actuellement en couche alternative sous les deux nappes GVW/Horizon et on y accède par des puits numériques. Les transactions effectuées sur SB passent par le Dark Web. HISTOIRE : souvent mis en cause pour les dérapages au sein de ses fêtes virtuelles (contenus violents, sexistes, racistes). Hacké définitivement à partir de 2021, il prend le nom commun de Sensor

Black, SB ou Black S. Dès lors, il accentue son penchant sur-festif et débauché et devient le rendez-vous virtuel de tous les trafics.

Slasher nm. angl. Désigne les travailleurs du *cloud* (on parle de slasheurs et de slasheuses) qui signent des contrats de mission pour des tâches réalisables en télétravail (en SAT, Slide to Accept Transfer, sur la principale plate-forme LinkedIn). Les missions réalisées par les slashers sont en général non déclarées et sont rémunérées en cryptomonnaie. Ce marché de l'emploi cloudé, où les missions sont proposées dans un système numérique de transferts, ne fait l'objet d'aucune régulation. Seul le système de recommandations réciproques (le *ranking*) fait loi.

Smart glasses nf. Voir lunettes de réalité augmentée.

Transhumanisme nm. Vision de l'évolution de notre espèce s'appuyant sur la science et les avancées technologiques comme moyen d'augmenter nos capacités physiques et mentales. Depuis quelques années, c'est une doctrine largement diffusée par le mouvement transhumaniste mondial qui encourage le recours aux neurosciences, biotechnologies et à l'intelligence artificielle pour des expérimentations sur des êtres humains.

Travail dédoublé exp. Apparue en 2025 pour qualifier une tâche relevant d'un contrat de travail individuel, qui est, grâce au télétravail, partagé entre deux ou plusieurs personnes physiques. Pratique généralement interdite par les réglementations nationales du travail, mais couramment observée. « *Le travail dédoublé concernerait environ 25 % des emplois en télétravail en 2030* » in « Rapport annuel du BIT 2030 ».

Virtuel, semi-virtuel adj. Par opposition au monde matériel, il qualifie les personnes, personnes morales ou lieux qui existent sous forme d'avatar digitalisé ou partiellement digitalisé (on parle alors de réalité augmentée). Exemple :

« Dominique vous accompagne 24h/24 sur musee-orsay.gvw » *in* page d'accueil www.musee-orsay.fr. Voir Matériel.

Zombie virtuel nm. Avatar anonyme sans IP. Deux ans après sa constitution, GVW a vu apparaître des profils sans aucune indication personnelle (sans photo, sans infos de profil comme l'âge, le sexe, etc.), en infraction avec la charte du monde virtuel. Malgré un travail de sécurisation, GVW a admis que la brèche numérique ne serait sans doute jamais colmatée. « *Ce sont des ombres et elles cachent des choses inavouables !* », Hafida Hanouna à propos de son cyberharcèlement sur starsup.com, janvier 2029.

Remerciements

Merci à toutes les équipes auprès de qui j'ai appris le métier et à celles et ceux qui m'ont guidé et qui me guident encore. Merci aux premières lectrices de cet ouvrage qui ont eu la patience de me conseiller. Merci à tous les collègues du réseau, aux membres du Comité de pilotage de Cap'Com, dont les débats sont inspirants.

J'ai eu beaucoup de plaisir à reprendre une forme de récit efficace que j'avais trouvé dans un chapitre surprenant de l'ouvrage de Frédéric Denhez, *Une brève histoire du climat* (éditions L'œil Neuf). Je dois également citer Boualem Sansal (2084. *La fin du monde*) et l'énigmatique Didier de Chouisy (*Ignis*) !

J'ai trouvé des références dans les articles suivants :

<https://www.journaldugeek.com/dossier/on-en-est-ou-lu-nettes-realite-augmentee/>

<https://www.bynorth.com/>

<https://www.gatinel.com/recherche-formation/google-glass-prise-en-main-perspectives-ophtalmologiques/>

<https://www.onf.fr/onf/secheresse-et-climat/+5b11::avec-le-projet-renessances-lonf-se-mobilise-pour-ladaptation-des-forets.html>

https://www.arb-idf.fr/sites/arb-idf/files/document/ressources/natureparif_liste_rouge_chiropteres_web_pages.pdf

<https://journals.openedition.org/babel/7620>

<http://nationsindiennes.over-blog.com/2015/08/danse-des-esprits-1889.html>

https://www.lemonde.fr/pixels/article/2020/08/11/sur-facebook-la-theorie-complotiste-qanon-rassemble-des-centaines-de-milliers-d-adeptes_6048688_4408996.html

<https://www.brut.media/fr/news/c-est-quoi-les-qanon--a3f5184d-12c1-4d46-b4f8-3011a87cfe7f>

<https://www.strategies.fr/blogs-opinions/chroniques/4045224W/je-n-ai-pas-choisi-ce-metier-pour-etre-en-tele-travail.html>

<https://www.franceculture.fr/conferences/universite-de-nantes/le-scientisme-une-nouvelle-religion>

Et dans l'ouvrage suivant : Tombeaux romains, anthologie d'épithames. Traduites du latin et préfacées par Danielle Porte - éditions Le Promeneur/Gallimard, Paris, 1993.

Merci, enfin, à Albert Meige, qui m'a directement inspiré les slashers de cet ouvrage, dont il a décrit le rôle dans cette chronique publiée le 14 septembre 2016 sur le site de Harvard Business Review France :

<http://www.hbrfrance.fr/chroniques-experts/2016/09/12176-en-2033-je-ne-travaille-plus-je-transfere/>

À voir aussi en TEDx : *2033: Work Will Be Replaced By Transferring* | Albert Meige | TEDxÉcolePolytechnique
<https://youtu.be/XrvE-eOtl0k>

Postface

Par Julien Auboussier

*Maître de conférences Sciences de l'information et de la communication - responsable Master 2 CSMIO - Institut de la communication - Université Lyon 2
Directeur adjoint de la revue « Mots. Les langages du politique »*

Je m'attendais à un livre sur la crise sanitaire. Finalement, celle-ci fournit seulement une trame de fond (l'avenir se fera avec le risque pandémique) et le prétexte à de belles trouvailles comme la création des statuts PFFI et PFSA.

Je m'attendais à un livre sur la communication publique. Finalement, au-delà de la communication publique, ce sont les évolutions du monde du travail de manière générale que l'auteur prend comme sujet.

Les mutations du monde du travail

Le propos sur l'évolution de la communication publique s'inscrit donc finalement dans une réflexion plus large sur les mutations du monde du travail. Les limites du télétravail, tant vanté ces derniers mois, apparaissent. La flexibilité et la dérégulation s'imposent, comme l'illustre le développement du marché des *slashers* (encore une belle idée). Les « contrats Lauchin » sont signés pour le temps d'un projet.

Je pense naturellement ici à la Loi de programmation pluri-annuelle de la recherche (LPPR), actuellement fortement contestée au sein des universités, qui tente d'imposer pour les jeunes enseignants-chercheurs en début de carrière des contrats de ce type.

Et de la communication publique

Les logiques à l'œuvre dans le nouveau monde du travail se retrouve logiquement dans le secteur de la communication publique. Mourad porte ses interrogations. Il ne cesse de se questionner : sur l'automatisation des tâches, sur l'emprise de la logique marketing dans le rapport aux publics, sur le sens même de son engagement dans la communication publique. Ce qu'il semble aussi ressentir, c'est le pouvoir des dépositaires des compétences techniques. Le propos sur l'importance prise par la Direction des services informatiques et la façon dont elle s'impose comme un élément fondamental de la stratégie de communication est tout à fait intéressante. Les compétences doivent se compléter dans un contexte de confrontation entre deux cultures professionnelles. L'automatisation du community management, contre laquelle s'indigne Mourad, est une belle illustration.

Par ailleurs, le contexte social et politique du récit fait naturellement écho au présent, et notamment au présent de la communication publique. Suspicion généralisée vis-à-vis des institutions publiques, des services de l'État, du personnel politique mais aussi des corps intermédiaires. C'est parfois l'idée même de représentation qui semble rejetée. Triste ambiguïté : se mettre au service des citoyens en s'engageant en communication publique, c'est accepter d'évoluer dans un contexte de méfiance généralisé vis-à-vis de la voix que l'on porte.

Rapport au numérique

Le texte traite de notre rapport au numérique. On le sait : l'évolution technique est toujours accompagnée d'un double

discours : d'un côté, prophétique et utopique (L'Utopie de la communication décrite dès 1992 par Philippe Breton), de l'autre, pessimiste voire cataclysmique. Les différents personnages illustrent différents positionnements possibles. Reste que le texte semble confirmer l'hypothèse de l'asservissement volontaire. Une belle illustration : OuiModal. L'efficacité de l'outil dissimule mal l'instrument de contrôle. « "Vous pouvez" signifie plutôt "vous devez" ! », lit-on dans cet ouvrage. Idem pour la quasi obligation de covoiturage. Une pratique originalement conviviale et volontaire se transforme en une injonction. Ailleurs dans le texte, c'est la sécurité des collaborateurs qui devient l'argument et le prétexte pour contrôler les horaires de travail (mais, dans ce cas, le présent a déjà anticipé l'avenir !).

Porosité des mondes

« Il accède au Global Virtual World, il synchronise ses lunettes et se lance dans une visite de flangy.gvw. Devant lui, les rues de sa ville s'éclairent dans un crépuscule qu'il peut voir par les fenêtres de son salon. Mourad aime par-dessus tout ce recouvrement entre monde virtuel et réel. » La question de la porosité des mondes structure le texte. Les revendications sociales s'affirment dans un espace social virtuel, portées par des avatars. La question de l'influence des sondages virtuels sur les scrutins réels se pose. Quant au pauvre Mourad, une fois *flagué*, la porosité des mondes lui semble évidemment moins séduisante. Il éprouve dans le réel les conséquences des événements du monde virtuel.

Sur la convergence entre monde virtuel et réel, l'idée de la ville virtuelle est lumineuse. Le défi : développer le sentiment d'appartenance à la ville virtuelle ! Et l'imposition du nombre d'habitants virtuels comme critère d'évaluation de la réputation de la ville réelle. À moins que la ville virtuelle ne s'émancipe totalement de la ville réelle. Et que les villes réelles se dégradent par manque de moyen au contraire de villes virtuelles toujours plus belles, plus modernes et finan-

cées par d'obscures fonds de pension. La ville réelle deviendrait lointaine, espace secondaire du vivre-ensemble, du dialogue et du politique. Espace du déclassement et des déclassés. La fracture numérique comme fracture sociale.

Mais, l'auteur évacue finalement cette hypothèse : quand la ville virtuelle se développe, elle souffre des mêmes maux que l'antique ville réelle !

Porosité des temps

La façon dont se mêlent les pratiques déjà initiées et les inventions de l'auteur est à la fois amusante et troublante. Déjà-là ou à venir ? Ainsi, ayant un doute, j'ai dû vérifier si la notion de « travail dédoublé » existait ou si les « contrats Lauchin » étaient bel et bien le fruit de son imagination. Le récit finit par troubler la distinction passé, présent et futur. Le présent est déjà l'avenir tout en gardant les traces d'un monde pas tout fait passé.

Il y a, tout au long du texte de belles formules. J'aime ainsi beaucoup l'évocation des « migrants de l'exode urbain qui souhaitent retrouver dans ces villes moyennes le modèle de société carbonée ». C'est le pouvoir de la nostalgie : nous faire regretter ce que l'on condamnait.

